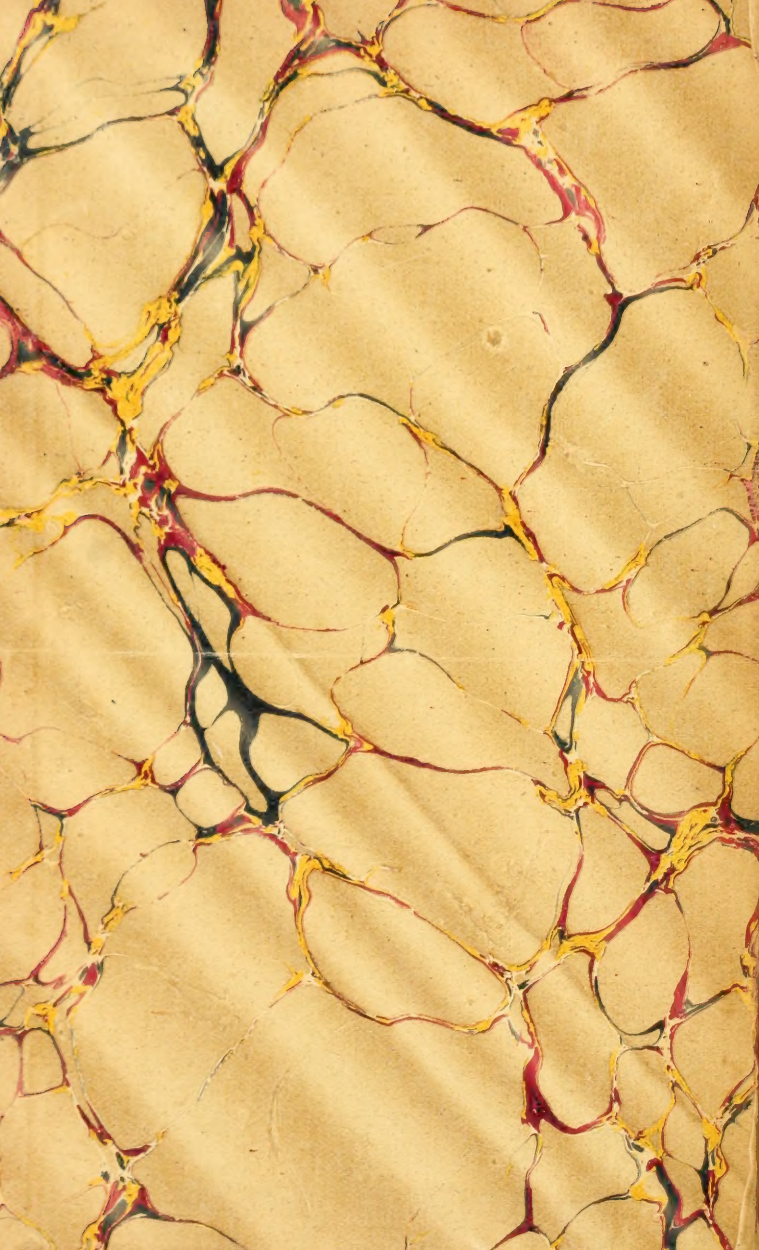

Victor Hugo

à Guernesey

DU MÊME AUTEUR

En préparation :

Souvenirs et Récits rétrospectifs inédits.

Tous droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège,
le Danemark et la Hollande.

Hess
Yebe

Paul CHENAY

Victor Hugo
à Guernesey

Souvenirs inédits
de son beau-frère Paul Chenay

63987
27/3/10

PARIS
FÉLIX JUVEN, ÉDITEUR
122, RUE RÉAUMUR, 122

A LA MÉMOIRE VÉNÉRÉE

DE

MADAME VICTOR HUGO

son beau-frère et son ami,

PAUL CHENAY.

PRÉFACE

Tous les souvenirs qui se rattachent au poète de l'humanité, à Victor Hugo, offrent en même temps un grand intérêt et un enseignement précieux. Le contraste qui existe entre la vaste intelligence du penseur et les incidents journaliers de son existence, montre sous des aspects différents les œuvres immortelles qu'il a léguées à la postérité et les phases diverses de leur enfantement.

Si le sympathique auteur de *Victor Hugo, raconté par un témoin de sa vie*, nous a intéressés par le récit des détails intimes de la vie de son héros, il lui tenait néanmoins de trop près pour le juger avec impartialité,

et pour ne pas laisser subsister certaines lacunes qu'il appartient à d'autres de combler.

Aussi est-il un devoir pour ceux qui se sont trouvés, de près ou de loin, mêlés à cette existence si calme et en même temps si tourmentée du poète, de donner un corps à leurs souvenirs, afin de permettre, à un historien futur, d'y puiser les matériaux nécessaires à une histoire complète du maître auquel la France a décerné les honneurs du Panthéon.

Aucune voix discordante ne s'est élevée pour troubler l'immense acclamation de deuil qui, à la mort de Victor Hugo, a retenti, non seulement des Vosges à l'Atlantique, des Pyrénées à la mer du Nord, mais qui a encore trouvé un écho dans le cœur de l'humanité entière. Toutes les intelligences élevées, sans distinction de culte ou de nationalité, ont tenu à proclamer la part immense qu'elles prenaient au deuil de la France...

Oui, le génie de Victor Hugo est universel; dans son immense étreinte, il a embrassé toutes les conceptions du beau, toutes les sublimes manifestations de la pensée humaine, tous les éloquents plaidoyers en faveur des faibles et des opprimés. Aussi sa gloire rayonnera-t-elle éternellement sur le monde. Car, malgré tous les germes répandus dans une terre féconde, il y aura toujours des déshérités de la nature et de la fortune, comme il y aura toujours des admirateurs du beau et du bien sous toutes les formes.

L'auteur de ces humbles pages, parent du grand homme, avec lequel il a vécu à certaines périodes dans la plus grande intimité, a compris le devoir qui lui incombait. Les souvenirs qu'il publie aujourd'hui ne s'étendent guère. Ils se rapportent presque entièrement à l'existence familiale de la période de 1858 à 1863, et à l'enfantement et à la publication des *Misérables*, cette œuvre admi-

rable où le cœur de l'illustre poète déborde et où sa prose mélodieuse coule aussi harmonieusement que les vers de ses poèmes les plus sublimes.

Paul Chenay, l'auteur de cet ouvrage, est un Parisien, un artiste bien connu des bibliophiles et des amateurs d'estampes. Le remarquable talent dont il fait preuve dans le maniement de la pointe et du burin n'exclut pas chez lui les qualités de l'écrivain. On peut dire qu'il a fait une littérature « à l'eau-forte », sobre, mais souvent éclatante d'humour qui ne laisse pas que d'avoir une saveur particulière et séduisante.

C'est ainsi qu'il cherche à dépeindre ce qu'il a vu et éprouvé au cours des quelques années pendant lesquelles il a eu la bonne fortune de vivre dans l'intimité du grand homme; et qu'à côté des manifestations journalières de son génie, il a pu observer les faiblesses inhérentes à l'homme.

Il a noté les faits dans sa mémoire fidèle et les raconte sincèrement, tels qu'ils se sont déroulés devant lui, pour ainsi dire, au jour le jour; — d'autres pourront les compléter ...

A. M.

AVANT-PROPOS

Ce livre est un simple récit, mais véridique et sincère, d'une période ignorée et intéressante de la vie de Victor Hugo, pendant les premiers temps de son séjour à Guernesey, époque pendant laquelle il créa Hauteville-House, sa maison, et publia les Misérables, *celui de ses ouvrages qui devint le plus populaire après* Notre-Dame de Paris.

En publiant ces pages avec la plus scrupuleuse fidélité et telles qu'elles ont été recueillies au jour le jour, l'auteur n'a d'autre ambition que de faire connaître, aux admirateurs du poète, ce que seul il a pu voir, ce qu'il a entendu et vécu, pendant qu'il partageait volontairement la soli-

tude et l'exil du grand homme, dont il était l'hôte, le parent et l'ami... décrire le logis d'où sortirent des chefs-d'œuvre : et servir de guide aux lecteurs afin qu'ils puissent suivre le poète dans ses excursions quotidiennes à travers l'île de Guernesey qu'il connaissait dans ses moindres recoins, et dont tous les sentiers lui étaient familiers.

Il l'aimait son île. Car elle inspirait son génie et vibrait en lui ; il s'y était attaché par sympathie artistique à ce point qu'il aimait à aller la surprendre aux heures quelquefois matinales où la marée furibonde déferlait avec violence sur les côtes, s'engouffrait dans les profondes cavernes, creusées aux flancs des falaises granitiques, pour en ressortir bouillonnante, en vagues monstrueuses, avec un bruit de tonnerre.

Quant à la partie anecdotique qui se trouve répandue dans le cours de ces récits, elle est tout entière recueillie sur des confidences de contemporains dont plusieurs sont nommés, ce qui en garantit l'authenticité et la probité indiscutables.

PREMIÈRE PARTIE

VICTOR HUGO - SOUVENIRS INTIMES

VICTOR HUGO

A GUERNESEY

CHAPITRE PREMIER

LE BANQUET DES PROSCRITS

Par une brumeuse matinée d'octobre de l'année 1858, le *Packett-Royal mail* qui faisait le service régulier des voyageurs et de la poste, entre Southampton et Jersey, en touchant Guernesey, m'amenait en rade de cette île. La Manche en cette saison était déjà dure et houleuse et, à marée basse, les lourds canots de Pierre-Port devaient, encore à cette époque, aller chercher les voyageurs et leurs bagages en rade, à bord du bateau.

Ce jour-là, la houle secouait si rudement l'embarcation qui me portait, que les paquets de mer qui nous fouettaient le visage

la remplissaient d'eau et nous aveuglaient; malgré cela, j'apercevais parmi les personnes qui attendaient les voyageurs, sur le quai, au milieu d'un groupe, Mme Chenay qui m'avait précédé de quelques jours; elle était accompagnée de sa nièce Mlle Adèle Hugo et de ses deux neveux Charles et François-Victor, venus pour me recevoir et me souhaiter la bienvenue.

A peine étais-je descendu et débarqué, tout ruisselant d'eau salée, que tous s'empressaient déjà autour de moi en démonstrations sympathiques et en témoignages d'amitié dont j'étais touché... et, les premières présentations faites, nous nous acheminâmes vers Hauteville-House.

Aussitôt arrivé, et à peine installé dans la chambre qui m'était destinée, on me prévint que toute la famille allait bientôt se réunir dans la salle à manger pour le déjeuner et que c'est à ce moment que je serais présenté au grand Homme.

Je me préparais à descendre, lorsqu'à ma grande surprise ma porte s'ouvrit.

C'était Victor Hugo lui-même qui, impa-

tient de me voir, devançait le programme qu'il avait réglé lui-même. Il me prit dans ses bras, en m'exprimant avec une grâce parfaite, éclairée de ses plus radieux sourires, la joie que lui causait mon arrivée.

— Vous êtes mon prisonnier, mon cher Chenay, me dit-il, et je ne vous laisserai repartir que sur votre promesse de revenir souvent renouveler notre provision d'air de France.

Il est facile de comprendre ma joie de recevoir semblable accueil d'un pareil homme, et à la pensée de pouvoir jouir quelquefois d'une si invraisemblable intimité. Je pouvais à peine me contenir. En descendant, je m'empressai d'aller saluer Mme Hugo qui m'attendait pour me conduire à la table de famille où j'eus la place d'honneur, près d'elle, et où je fus l'objet de toutes les attentions et des démonstrations les plus sympathiques.

J'étais porteur de fraîches nouvelles dont m'avaient chargé de nombreux amis. A peine avions-nous quitté la salle à manger pour passer dans le salon voisin, qu'un domesti-

que annonçait à ma grande surprise une visite pour moi.

Un proscrit, M. Bachelet, ancien avoué à Rouen, voulant profiter de l'amnistie, récemment proclamée par l'Empereur, pour rentrer en France, donnait à l'occasion de son départ de l'île, qu'il avait habitée pendant l'exil, un grand dîner d'adieux aux proscrits, avant de les quitter. Victor Hugo y était naturellement invité, mais, considérant que ses devoirs d'hôte devaient le retenir près de moi, ce premier jour de mon arrivée, il s'était fait excuser.

M. Bachelet venait donc me prier d'assister à ce banquet et il ajouta que si je n'acceptais pas son invitation il en serait très affecté et que l'absence de M. Victor Hugo et de ses fils serait, pour ses convives et lui-même, une très grande et très cruelle déception.

Après en avoir obtenu la permission de Mme Hugo et l'approbation de la famille, j'acceptai l'invitation du proscrit et le banquet eut lieu le soir même, dans la maison qu'il allait quitter aussitôt après.

Ceux de Guernesey et de Jersey y assistaient tous : un certain nombre étaient venus de Bruxelles et de Londres.

La salle du banquet, simplement décorée de feuillages vert sombre, avait un aspect farouche et austère qui n'était pas dépourvu d'une certaine allure sombre d'un grand caractère.

Les convives entraient silencieusement et parlaient bas, mais on sentait l'air saturé d'électricité et déjà surchauffé par l'exaltation, encore retenue, qui n'attendait qu'une étincelle pour faire explosion.

C'est ce qui arriva.

A peine assis autour de la table, surgirent, violemment, et sans ordre, les motions les plus extravagantes! Les mets épicés, les vins variés, le porto capiteux, surtout, étaient servis et versés à profusion et circulaient, sans cesse, mettant en complète ébullition les cerveaux déjà surexcités par les privations, l'exil et ses misères, ainsi que par les ardentes discussions politiques qui ne tarissaient jamais.

Cette réunion plénière prenait le caractère d'un congrès de la proscription.

Les motions les plus diverses commençaient à se produire et se croisaient au point qu'il était déjà impossible de rien pouvoir entendre, lorsqu'on servit le dessert. C'est à ce moment, et au milieu de ce brouhaha, que surgit une question qui réchauffa à blanc toutes les colères, qui devait inévitablement mettre le feu aux poudres, et sur laquelle, à la presque unanimité, les exilés résolurent de délibérer séance tenante puisqu'ils se trouvaient réunis.

Il s'agissait de déterminer la peine à appliquer à celui ou à ceux qu'ils accusaient de les avoir bannis, mis hors la loi, et à qui ils attribuaient toutes les ignominies et toutes les souffrances qu'ils avaient endurées ; presque tous, sans hésitation, se prononçaient pour la mort. Pourtant quelques rares objections essayèrent de se manifester, mais elles produisirent une violente opposition et, à partir de ce moment, le vacarme fut tel qu'il ne fut plus possible de rien entendre.

A plusieurs reprises Victor Hugo voulut prononcer quelques sages paroles, mais en vain...

Enfin, exaspéré devant ce désordre inextricable de la discussion, il s'adossa à la cheminée et, leur faisant tête comme un lion qui se dispose à lutter contre une meute de loups enragés... « Vous m'entendrez! » cria-t-il d'une voix de tonnerre en les regardant en face ; ils furent dominés et hypnotisés par le regard fulgurant auquel ils obéirent malgré eux.

Profitant de ce silence obtenu par son attitude énergique, il parla, et, sans laisser à aucun d'eux le temps de répliquer, il continuait...

Eloquent et terrible, écumant, dans sa colère et fort de ses convictions depuis longtemps proclamées dans ses ouvrages, il n'hésita pas à les faire prévaloir, en cette circonstance, d'un organe terriblement puissant. Ils finirent par écouter, malgré eux, avec une certaine défiance, cette parole éloquente évangélique et adoucie, qui les menaçait de leur arracher la vengeance qu'ils

espéraient et à laquelle ils ne voulaient pas renoncer; mais, peu à peu, gagnés par la puissance de cette vibrante parole qui charmait par moments, tout en conservant son énergique autorité, par ce geste superbe et ce regard plein d'éclairs, ils finirent par subir complètement cette influence persuasive qu'ils applaudirent à la fin...

Cette magnifique improvisation où la chaleur et la générosité égalaient la beauté du langage, fut un beau succès pour le poète, car il avait eu à lutter contre des hommes à idées préconçues, de races et d'instruction diverses, mais unis dans leur haine et leur colère et, d'avance, décidés aux derniers sacrifices pour obtenir le succès de leurs idées et de leurs espérances pour lesquelles, il faut bien le dire, un grand nombre avaient aveuglément, et sans autre calcul que leur foi, supporté l'opprobre du bagne ou la misère et les cruelles angoisses de l'exil ; tous avaient risqué leur vie ; plusieurs, parmi eux, avaient eu dans leur patrie d'honorables et lucratives situations et ils se trouvaient, aujourd'hui, dans le plus déplo-

rable dénuement, obligés, sur la terre d'exil, d'exercer un métier manuel qui leur donnait à peine un morceau de pain; ils avaient tout sacrifié à leurs espérances, à leur idéal.

Grâce à l'éloquence spontanée et improvisée de Victor Hugo, l'apaisement se fit. La poétique humanité du maître finit par amener les plus rebelles à renoncer à leurs projets de vengeance.

Nous quittâmes cette maison (cette fournaise ardente), vivement impressionnés de ce que nous venions de voir et d'entendre, pour rentrer à Hauteville-House. Grand nombre de ceux qui étaient là ne sont plus, mais le souvenir de cette émouvante soirée a laissé dans mon esprit et ma mémoire un souvenir net et précis qui ne s'effacera jamais.

CHAPITRE II

HAUTEVILLE-HOUSE

Novembre 1858.

« Ta rive qui nous tente. »

I

REZ-DE-CHAUSSÉE

Billard. — Salon de Tapisserie. — Salle à manger.

Hauteville-House, la maison de la ville haute, ainsi que son nom l'indique, est l'habitation de Victor Hugo : elle domine la basse ville, les ports, et a pour horizon l'immensité de la mer, et pour points de repère les îles de l'archipel normand : Herm, Sercq; sur la droite, Jersey, sur la gauche Aurigny et, au loin, les côtes de France.

Lorsque le temps était clair, le poète apercevait, du belvédère qu'il avait fait

construire de plain-pied avec son cabinet de travail, la pointe de la Hague : c'est Cherbourg, c'est la France. Les yeux constamment fixés vers ce point de l'horizon, ce vers, si éloquent dans sa simplicité, a dû naturellement sortir de son cœur et de sa plume :

Ta rive qui nous tente.

On entre à Hauteville-House par un vestibule à porte sculptée et dorée ; le motif supérieur représente quelques-uns des principaux sujets de Notre-Dame de Paris, une des premières œuvres du Maître. Le vitrage de ce vestibule est fait de verres bosselés comme les vitraux culs-de-bouteilles de Hollande et des Flandres; de chaque côté de la façade, deux médaillons de bronze : Victor Hugo et une de ses filles, par David d'Angers : une colonne Renaissance, d'un goût très pur, supporte le linteau de cette porte de même style, d'un travail assez délicat : le tout forme un ensemble d'un effet décoratif, calme et tranquille, quoique un peu surchargé : *Amica silentia*, titre d'un des dessins de Victor Hugo exposé là.

A peine entré dans le vestibule, on peut déjà lire dans des cartouches réservés, et dans les bois sculptés des panneaux, des sentences philosophiques et religieuses : « Aime et crois »; au-dessus de la porte de la salle à manger qui se trouve à gauche, en entrant, un précepte hygiénique : « Mange, marche, prie ». Enfin, au-dessus de la porte qui fait face à l'entrée, cette parole hospitalière : « *Ave* ». La salle de billard qui se trouve à droite, en entrant, est en même temps le musée de la famille et la galerie des Portraits. Une grande toile, superbement encadrée, occupe la plus grande partie du panneau principal. Ce tableau fut donné à Victor Hugo par le duc d'Orléans, à l'occasion de son mariage, et représente Inès de Castro. Plus loin, le portrait (à l'âge de six ans) de Léopoldine Hugo, la fille aînée du poète, qui devint Mme Charles Vacquerie, par Louis Boulanger, le peintre de Mazeppa, un ancien ami de la famille. De nombreux tableaux du poète, encadrés par lui-même de sapin naturel, représentent des oiseaux, de beaux insectes et des papillons aux vives cou-

leurs, peints par lui, qui forment des enroulements pleins de fantaisie artistique. Recouverts d'un vernis transparent qui a quelque rapport avec le vernis Martin, ils prennent un aspect assez décoratif mais bizarre et complètent bien ces productions de son génie, toujours contresignées de la griffe qu'il savait imprimer à tout ce qu'il produisait, tant il était personnel et puissant... C'est aussi dans la salle du billard et sur ce meuble même qu'était déposé, à son arrivée, le courrier du matin, que Victor Hugo distribuait lui-même à chacun après le déjeuner; les lettres d'un intérêt cher à tous, étaient lues à haute voix; les revues et les journaux arrivant en grand nombre, étaient mis au pillage, et restaient en permanence à la disposition des lecteurs ; puis chacun rentrait chez soi lire sa correspondance privée et méditer.

De plain-pied avec la salle de billard se trouve un petit salon de famille à sièges bas, façon orientale, orné de grandes fenêtres donnant sur le jardin; chacun peut y aller lire et se reposer; c'est une pièce fraîche,

largement éclairée, et de là on découvre la mer dont la plaintive mélopée vient délicieusement bercer votre rêverie.

Ce salon porte le nom de salon des Tapisseries, parce que tous les panneaux en sont décorés; quelques-unes ne laissent pas que d'être fort belles.

Il est, en outre, orné d'une cheminée monumentale, de style gothique, qui s'élève jusqu'au plafond et doit être encore une des curiosités décoratives d'Hauteville-House.

Cette cheminée, en bois très finement travaillé, est ornée de volutes de formes régulières. Sur le milieu de la tablette se trouve une figure d'évêque avec cette sentence gravée et dorée sous le soubassement de son piédestal : « Crosse de bois, évêque d'or; crosse d'or, évêque de bois » ; tout autour, incrustés en lettres gothiques damasquinées d'or mat, dans des cartouches entourés de motifs d'ornements de même style, les noms de Job, Isaïe, Homère, Eschyle, Lucrèce, Dante, Shakespeare, Molière, Socrate, Christophe Colomb, Luther, Washington.

Sur les côtés, deux statues en bois coloriées et dorées, complètent cette décoration sévère, l'une, celle de saint Paul avec cette inscription : « le Livre », l'autre, celle d'un moine avec celle-ci : « le Ciel ».

Hauteville-House est un poème : le vestibule en est la préface, et, réunis, la salle de billard et le salon des Tapisseries en forment le premier chapitre.

La salle à manger mérite, à elle seule, une mention spéciale à cause de la sollicitude fiévreuse avec laquelle Victor Hugo en a travaillé ou surchargé lui-même la construction architectonique et composé la décoration à laquelle je ne trouve qu'un grave défaut, celui de la confusion causée par la surabondance des objets que le maître voulait y faire entrer.

Jugez-en.

Son immense cheminée, maçonnée en forme d'H, entièrement recouverte de faïences anciennes dont certaines ont une réelle valeur ; le fauteuil des Ancêtres, vieux meuble d'un gothique saxon du temps du roi Dagobert, fixé à demeure au haut bout de

la table, fermé par sa vieille chaîne de fer doré avec cette inscription : « Les Absents sont là », donnent déjà à cette pièce un caractère de majesté auguste et patriarcale.

Toutes les surfaces sont recouvertes de statuettes et d'objets hétéroclites d'origines très diverses. Des bouquets, des grotesques, animaux bizarres et fantastiques des fabriques françaises et hollandaises : Rouen, Moustiers, Nevers, Delft; de beaux spécimens de Faëenza et Urbino ; des échantillons inédits, des buires rares et des vases précieux par le travail et la matière, l'origine et l'époque, sont placés et juxtaposés partout où une saillie a pu les faire mieux valoir et leur servir de piédestal. Une superbe mosaïque, des stalles de chœur de cathédrale, des peintures sur bois et des sculptures peintes à l'imitation de celles d'Amiens ornent et encombrent cette pièce.

La fenêtre laisse pénétrer une lumière crue; une merveilleuse tapisserie des Gobelins, au milieu de laquelle on a placé une superbe glace de Venise, reproduit dans sa

profondeur, une vue exquise du jardin qui lui fait face, ainsi qu'un coin de mer tout au fond.

Toutes ces magnificences sont, à volonté, voilées par la pénombre ou inondées de lumière, suivant l'heure ou la volonté. J'oubliais une petite figurine en faïence primitive d'un caractère bien français : la Vierge sainte portant l'Enfant-Dieu qui a la main sur le globe du monde; au bas ces quatre vers inédits :

Le peuple est petit, mais il sera grand ;
Dans tes bras sacrés, ô mère féconde,
O liberté sainte, au pas chancelant,
Tu portes l'enfant qui porte le monde.

Partout, des légendes et des sentences : « La vie est un exil », le mot « Dieu » en regard du mot l' « Homme » « Patrie », « Lever à six, coucher à dix, font vivre l'homme dix fois dix ».

II

PREMIER ETAGE

Hauteville-House.

Salon bleu. — Salon rouge.

Le premier étage se compose de deux grands salons de réception et des appartements de Mme Victor Hugo et de sa fille Adèle.

On monte aux étages supérieurs par un escalier dont les murs sont revêtus de tapisseries modernes, hurlantes de mauvais goût, et de glaces de fabrication anglaise qui ne valent guère mieux. Cela est d'autant plus choquant que les parois de la petite coupole qui éclaire cet escalier sont peintes par Victor Hugo lui-même. Cela ressemble à un paradoxe anti-artistique.

Cette coupole, qui laisse librement circuler la lumière le jour, est ornée d'un horrible lustre de cristal moderne, lui aussi de fabri-

cation anglaise, qui l'éclaire au gaz le soir. Le plus grand salon, dit salon rouge, doit son nom aux étoffes de damas très anciennes dont les murs sont tendus. Elles forment des panneaux au milieu desquels on a appliqué des broderies de jais de couleurs variées qui produisent aux lumières un effet éblouissant et merveilleux. Ces appliques, d'un travail remarquable, pièces uniques, paraît-il, ont appartenu jadis à la reine Christine de Suède. Elles sont l'œuvre d'un artiste vénitien et représentent des oiseaux fantastiques et des fleurs imaginaires.

Ces tapisseries sont d'une admirable conservation et d'une très grande valeur. Il était difficile de trouver un ameublement qui pût honorablement se soutenir au milieu de ce brillant décor, éblouissant aux lumières de paillons et de verroteries aux couleurs éclatantes; mais Victor Hugo était un chercheur patient et infatigable, un fureteur et un acheteur intrépide : il ne lui manquait que la pureté et la perfection du goût pour être un curieux *de primo cartello*.

Je connais tous les objets nombreux qu'il

avait réunis à Hauteville-House ; il y en a trop! et il préférait la bizarrerie au style, mais il a ajouté à chacun un mérite incontestable : celui d'avoir appartenu au plus grand poète du siècle.

Pourtant, malgré ses recherches, il n'avait pas encore pu découvrir le complément qu'il désirait pour meubler son salon rouge, et qu'il cherchait partout. Doué d'une volonté robuste que rien ne rebutait, ni la fatigue, ni la dépense, lorsqu'il s'agissait de conquérir l'objet qu'il convoitait, il avait enfin mis la main, dans un de ses voyages, sur l'objet qui devait être le triomphe de sa persévérance et de ses courageux efforts. Cette trouvaille devait être le clou et le tire-l'œil complémentaire et définitif de la décoration qu'il rêvait et qui faisait de la cheminée du salon rouge un véritable et gigantesque bijou d'antiquaire, qui s'accordait avec les tapisseries décrites plus haut...

Figurez-vous, lecteurs, un vaste baldaquin en bois sculpté, en forme de lambrequin frangé d'or, qui enveloppe et entoure la paroi où se trouve la cheminée dans toute

son étendue et remplit toute la largeur de cet immense espace.

La draperie monumentale souple, hardie, et d'une incomparable légèreté est supportée, de distance en distance, par six esclaves africains, grands comme nature, posés sur des piédestaux artistiquement placés sur le sol même du salon.

Vêtus d'ors de couleur, ils soutiennent et soulèvent, d'une main, la draperie en la maintenant dans ses plis, et de l'autre main, supportent des torchères. Cette vaste machine est aussi, probablement, un travail vénitien; d'une composition un peu tourmentée, mais d'un grand effet décoratif, elle a pu appartenir au pont du *Bucentaure*, le jour du mariage d'un Doge avec la mer, et a peut-être été dessinée, en vue de cette cérémonie, par un des élèves de Titien ou de Paul Véronèse, pour la plus grande gloire de la seigneurie et de la somptueuse république.

Il faut être collectionneur pour bien comprendre la joie d'une pareille découverte,

lorsqu'elle se produit dans de si opportunes circonstances, il faut l'avoir éprouvée, soi-même. Lorsqu'à la suite de ses patientes recherches, Victor Hugo eut enfin réuni les pièces nécessaires pour compléter cette vaste machine que venait de lui procurer une occasion unique, il s'occupa ardemment de la faire ajuster à l'emplacement qu'il lui destinait, faisant ainsi de son salon rouge une pièce de grand style vénitien qu'il espérait bien compléter plus tard par d'anciennes glaces, des lustres et des girandoles en verroteries de couleur de la même origine et de la même époque. Tout cela en place et terminé, le poète s'admirait dans son œuvre et s'en félicitait. Pour lui, elle dépassait en magnificence tout ce qu'il avait pu prévoir et rêver, car les cristaux de roche luttaient avec ceux de Murano, et les torchères portées par les esclaves de la cheminée pouvaient, un jour de grande réception, composer un éclairage *à giorno* des plus luxueux.

Le reste de l'ameublement est composé d'écrans brodés d'or, d'anciennes étoffes

orientales et de sièges de toutes formes et de toutes provenances.

On trouve encore à cet étage le salon bleu, plus simple, mais délicieux et confortable, où l'on peut s'isoler, rêver ou lire; il repose agréablement l'esprit et les yeux de l'éclat tapageur du salon rouge. Pour être peu orné, il n'en est pas moins fort agréable à habiter, avec ses colonnettes torses, surchargées d'étoffes bleues très anciennes et de vieux lampas et satins qu'on croirait brodés ou ouvrés par des fées. En voyant ces menus fils d'or et ces perles si mignonnement parfilées, en dessins fins et délicats, on croirait à un envoi des siècles poétiques et fervents de l'art, au grand rêveur moderne; les murs sont aussi recouverts de ce satin bleu brodé attestant le goût artistique et la patience des nobles dames qui faisaient ces merveilleux travaux, en attendant le retour de leurs seigneurs et maîtres partis pour guerroyer en Terre-Sainte.

De jolis meubles confortables et sans prétention, des sièges commodes et élégants garnissent ce charmant *buen retiro*.

III

DEUXIÈME ÉTAGE

Hauteville-House.

Galerie de chêne ou de réception. — Chambre de Garibaldi.

Le deuxième étage d'Hauteville-House contient la galerie de chêne, le cabinet de réception du maître et sa chambre à coucher d'apparat dans laquelle il n'a jamais couché, et qu'il avait destinée à Garibaldi, dans le cas où le général aurait pu tenir la promesse qu'il lui avait faite de venir le voir un jour à Guernesey. La galerie de chêne, divisée en deux parties, a une porte unique.

Cette porte mérite de retenir l'attention des curieux et des connaisseurs.

Elle est à deux battants, en bois de cèdre massif, et entièrement recouverte de ces fines ciselures en forme d'arabesques, et de ces niellures que faisaient au fer chaud,

avec tant de talent, certains maîtres gougeurs de France, de Suisse et d'Allemagne qui travaillaient vers le XVIe siècle, et dont les œuvres sont devenues aujourd'hui introuvables ou rarissimes. Cette porte superbe fut achetée en Angleterre par Victor Hugo.

La galerie de chêne est éclairée en son entier par six fenêtres donnant sur le jardin. Les deux parties de cette galerie communiquent par une ouverture ménagée entre deux colonnes de chêne, sculptées et contournées de feuillages dorés.

Dans l'un de ces compartiments, le cabinet où le maître reçoit, se trouve une vaste cheminée de bois richement blasonnée et historiée de figurines taillées, fouillées et ajourées, comme de fins ivoires; l'autre côté est presque entièrement occupé par le lit monumental qui est placé au milieu.

Ce vaste meuble est construit de pièces sculptées ayant appartenu à des constructions de diverses natures, et que Victor Hugo a réunies. Sous sa surveillance attentive, ces pièces ont été habilement raccordées pour former un ensemble assez harmonieux,

encore que les sujets mythologiques qui le composent aient été traités à des époques différentes. Le dais à frise est soutenu par quatre colonnes torses, parfaitement semblables et le tout forme un ensemble à peu près acceptable.

Le maître a placé sur la face principale de ce lit monumental une tête de mort en ivoire avec cette inscription : « *Nox, Mors, Lux.* » Un riche lambrequin brodé or, sur lampas oriental ancien, entoure la frise et retombe en plis sur la couverture qui est une ravissante tapisserie au petit point, brodée par de nobles mains du temps que la reine Berthe filait.

Des meubles gothiques, des sièges de formes bizarres et rares sont répandus, au hasard, dans cette vaste pièce bondée qui frise l'encombrement d'un garde-meuble mal tenu et sans ordre où il serait difficile d'habiter et de se mouvoir. Un grand nombre de beaux ouvrages de menuiserie et d'anciens motifs de bois sculptés ont été employés et ajustés avec discernement dans la décoration de cette pièce. Je cite :

Un bas-relief biblique, entouré d'un cadre ancien, mais massif et lourdement chargé de cariatides et de balustres du XVIIe siècle qui en ont fait un petit édifice couronné d'un fronton de même style. Le tout repose sur la vaste tablette de la cheminée qui est surchargée d'un monde de statuettes et d'idoles de tous les temps, de tous les cultes et de tous les pays.

Plus loin des personnages de l'Ancien Testament, des prophètes, des moines et des nonnes, la tête encapuchonnée de leurs cagoules; des bourgeois enchaperonnés et leurs épouses coiffées du henin médiéval, statuettes ornementales arrachées des tombeaux de grands personnages d'autrefois; des saints, des saintes et des martyrs : des divinités païennes, dieux et demi-dieux, des Vénus et des Apollons, plus ou moins antiques; des figurines de la Renaissance italienne et française; des portraits de princes et de belles dames; des Bouddhas, des magots de la Chine, et des scènes familières du Japon, et des supplices du même pays. Toute cette foule bigarrée

fait bon ménage sous la protection de Dieu le père, figure macaronique aux cheveux frisés, à la longue barbe, qui préside et bénit cette assemblée, lui dispensant le sourire bienveillant de ses lèvres peintes.

Un lourd et colossal candélabre en bois sculpté, d'un style gothique hybride, composé, dessiné et même travaillé par Victor Hugo, sépare les deux compartiments que je viens d'essayer de décrire. A la séparation contribue aussi une horloge flamande monumentale à combinaisons, carillonnant chaque heure, et au bas de laquelle le poète a fait placer les deux vers suivants :

Toutes laissent leur trace au corps comme à l'esprit,
Toutes blessent, hélas ! la dernière guérit.

IV

TROISIÈME ÉTAGE

Hauteville-House.

Grande fête et bal costumé.

Le troisième étage contient le véritable cabinet de travail du maître. C'était là qu'il travaillait, qu'il vivait... et se reposait, car il y couchait aussi...

Ce groupe de pièces qu'il y avait fait construire dans ce but, constituait son habitation personnelle; il n'admettait là que des intimes et encore, rarement.

Une seule porte y donnait accès, et lui seul en avait la clé. Cet étage était désigné sous le nom local Long-staout ou belvédère, toutes les maisons un peu importantes de l'île en possèdent un.

De sa table de travail, Victor Hugo pouvait, sans changer de place, voir les côtes de

France, lorsque le temps était favorable; autour de lui, les îles de l'archipel, au loin la pleine mer, l'infini ; au-dessous, la ville et le port.

Dans une maison relativement confortable qui était à lui, pleine de luxueux et nombreux bibelots qui représentaient une grande valeur, que le poète avait ornée et organisée selon son goût et sa convenance, il ne s'était personnellement réservé que ce belvédère où il aimait à vivre et à travailler, en pleine lumière et exposé à tous les vents de mer, comme sur le pont d'un navire où il aurait été seul.

Il couchait dans une véritable cabine, avec cette différence qu'au lieu de s'étendre dans un hamac, il avait fait creuser son lit dans le sol, de façon à pouvoir saisir, sans efforts, les crayons et les feuilles de papier épars autour de lui, et écrire au moyen d'une sténographie qu'il avait inventée pour cet usage, les pensées ou les vers qui lui traversaient le cerveau lorsqu'il se réveillait la nuit. Ainsi il ne laissait échapper aucune de ses inspirations.

Chaque matin, il ramassait et réunissait les feuilles qui contenaient le résultat de ce travail nocturne et, après les avoir traduites et mises au net, les vers enfantés ainsi s'en allaient prendre leur place dans le coffre de fer où il emmagasinait ses manuscrits, jusqu'au jour où, réunis à d'autres, ils devenaient *Eviradnus* ou les *Pauvres Gens*.

Il est probable qu'après la mort de Victor Hugo, les héritiers légaux qui n'ont guère connu Hauteville-House qu'à cette époque ont dû modifier les dispositions intérieures de cette maison au gré de leurs caprices, sans tenir compte des idées primitives de celui qui l'avait créée.

* * *

Quelques jours après mon arrivée, les deux fils de Victor Hugo obtinrent de leur père l'autorisation de donner, dans les salons d'Hauteville-House, une fête dont j'étais le prétexte et l'occasion. C'était la première, et ils se décidèrent pour un bal costumé qui fut brillant et animé.

La lettre d'invitation fut rédigée par les organisateurs. Ils en confectionnèrent une toute spéciale, qui fut imprimée et adressée au maître de la maison et dont voici la rédaction : « Madame Victor Hugo et Mademoi-
« selle Adèle sa fille, Monsieur et Madame
« Paul Chenay, Messieurs Charles et Fran-
« çois-Victor Hugo, prient Monsieur Victor
« Hugo de leur faire l'honneur d'assister à
« un bal costumé qui aura lieu, mardi pro-
« chain, dans ses salons d'Hauteville-House.

« Par exception toute personnelle, le cos-
« tume ne sera pas de rigueur. — On man-
« gera. »

Beaucoup d'invitations furent lancées et spécifiaient rigoureusement la tenue costumée. Charles Hugo était vêtu en prince italien du XVIe siècle, François-Victor Hugo, en fashionable ridicule, Adèle Hugo portait avec grâce un costume de châtelaine moyen-âge, qui faisait valoir sa beauté et sa taille et Mme Chenay avait très grand air dans son costume de chanoinesse, époque Louis XIV; l'exilé Kessler s'était arrangé avec assez de caractère en amiral de la première Répu-

blique française, une et indivisible. Un grand nombre de jeunes et jolies femmes, fort richement parées de magnifiques costumes, animaient cette soirée ; parmi les plus charmantes et les plus entourées je citerai Mme Duverdier et sa jeune sœur, Miss Joss. Nicolle. Puis venaient toute une fraîche et joyeuse guirlande de beaux enfants roses, des exilés et leurs familles et les proscrits habitant l'Angleterre et les îles.

Des Parisiens, en plus grand nombre qu'on n'aurait pu l'espérer, à cette époque de l'année où la mer est si dure dans la Manche, avaient profité de la circonstance et de l'invitation pour apporter au grand poète et à sa famille réunie, cette preuve d'admiration pour l'un et de sympathie pour les autres.

L'excellente Mme Victor Hugo, heureuse de la joie de ses enfants et de la présence de ses amis, pouvait se croire transportée, comme en un rêve, dans son salon de jadis à la place Royale, en voyant tourbillonner autour d'elle cette jeunesse parisienne dont la gaieté communicative donnait à tous un

entrain endiablé qui faisait la joie des jeunes gens et le ravissement des vieillards. Elle était heureuse de la joie des autres et surtout de celle de ses enfants et des amis qu'elle revoyait avec bonheur.

Quelques jours après, c'était Mme Duverdier qui recevait à son tour la colonie française et les proscrits, à l'occasion du *Christmas*, fête complètement anglaise qui fut, pendant plusieurs jours, l'occasion de réjouissances ininterrompues.

CHAPITRE III

LA VIE DE FAMILLE A HAUTEVILLE-HOUSE

Mon retour à Guernesey (janvier 1859). — La voisine. — La carte forcée. — Chez Mme Drouet. — Promenades quotidiennes et excursions avec le maître; notre visite aux dolmens. — Grandiose improvisation. — Voyage de l'auteur à Paris et retour.

Mme Hugo vint à Paris passer la fin de l'hiver. Je l'installai, ainsi que sa fille Adèle qui l'accompagnait, dans notre appartement de la rue Turgot. Je repartis presque immédiatement pour Guernesey, rappelé par Victor Hugo qui avait, disait-il, à me charger de recherches importantes et de travaux de la plus extrême urgence pour son livre *les Misérables*. Il ne voulait confier cette besogne qu'à moi seul et désirait me voir afin de me donner de vive voix les instructions

nécessaires pour procéder aux recherches à Paris.

A mon arrivée le maître était presque seul à Hauteville-House (Charles était à Londres, François-Victor, absorbé par ses traductions de Shakespeare, ne quittait pas les bibliothèques.)

Afin de me faire bien comprendre de mon lecteur je lui demande la permission de remonter à l'époque de mon précédent voyage, pour expliquer clairement certaines circonstances relatives à Mme Juliette Drouet. Cette dame se laissait complaisamment donner le titre de baronne qui, en un sens, allait assez bien au parti qu'elle savait tirer de son visage de vieille comédienne ayant conservé quelque beauté. Ses cheveux blancs lui donnaient une apparence de respectabilité auprès de ses fournisseurs intéressés; mais son titre d'emprunt lui était donné sans aucune conviction par les amis de Victor Hugo et, ironiquement, par la société anglaise très documentée sur son passé. On riait sous cape de la prétention excessive de la pseudo-baronne, mais on la ménageait dans la pen-

sée d'être agréable à Victor Hugo à qui cette ridicule incorrection ne paraissait pas déplaire.

Mme Drouet était venue s'installer à Guernesey aussitôt après l'installation de Victor Hugo à Hauteville-House et dans la maison même qu'il avait habitée avec sa famille pendant les réparations et la reconstitution d'Hauteville-House.

Une fois installé dans sa propriété, il acheta la maison qu'il quittait au nom de Mme Juliette Drouet qui s'y établit aussitôt.

A peine eut-elle pendu la crémaillère qu'elle reçut à dîner la petite colonie de Français composée de proscrits et des amis et admirateurs de passage qui savaient être agréables au maître en venant offrir leurs hommages à la nouvelle voisine d'Hauteville-House: les fils du poète eux-mêmes, et certains faux amis qui accablaient Mme Victor Hugo de protestations chaleureuses de dévouement n'étaient pas toujours les moins assidus aux plantureux dîners et aux ripailles de cette fantaisiste baronne.

L'excellente Mme Victor Hugo, qui avait

une tendresse maternelle pour sa jeune sœur et qui était remplie de sollicitude pour la prospérité de notre ménage, tenait beaucoup à la continuation des bons rapports entre son mari et moi. Aussi m'avait-elle engagé elle-même, dès mon premier voyage, à aller faire visite à cette épouse de la main gauche et à accepter l'invitation à dîner qu'elle ne manquerait pas de me faire. Je m'y refusai formellement, mon caractère droit ignorant ce genre de transaction avec la conscience; mais quelque temps après, au moment d'un départ, je m'aperçus, à certains froncements de sourcils, que cet acte d'indépendance bien naturel avait d'autant plus mécontenté le maître qu'il lui était difficile de me le reprocher ouvertement.

Je ne fus donc pas peu surpris de recevoir, peu de temps après mon retour à Paris, une lettre des plus chaleureuses de Victor Hugo, qui m'invitait à venir passer quelque temps près de lui (été de 1859).

Sans mettre en doute la sincérité des sentiments affectueux que sa lettre exprimait, je ne me l'expliquai clairement qu'à mon arri-

vée, en trouvant le maître seul et sa vaste maison presque vide. Victor Hugo s'ennuyait et ma présence, en ce moment, pouvait lui être utile et agréable. Il me reçut avec les plus chaleureuses et les plus affectueuses démonstrations: il m'attendait avec impatience et, à peine arrivé, le poète aussitôt me prévint, malicieux et triomphant, que ces dames absentes, ainsi que ses enfants, il avait donné congé aux servantes et à la cuisinière et que la marmite était renversée ; mais qu'à titre de compensation, il allait me présenter le jour même à une charmante dame de ses amies qui consentait de la plus gracieuse façon à nous prendre comme pensionnaires jusqu'au retour de la famille. Et la présentation eut lieu le jour même.

On devine sans peine qui était la charmante dame de ses amies. J'étais tombé dans un piège, il ne me restait plus qu'à m'exécuter de bonne grâce et à accepter l'événement, ce que je fis le plus galamment qu'il me fut possible.

A partir de ce moment, et pendant toute la durée de ce séjour de trois mois

je vécus en tête-à-tête avec mon beau-frère et je parcourus chaque jour avec lui son île qu'il connaissait dans tous les détails. Voici comment se passait la journée pendant cette période inoubliable de mon existence.

Le déjeuner avait lieu à Hauteville-House; il était confectionné et servi par l'unique femme de chambre restée en fonctions. Après la lecture des journaux et quelques moments de repos, nous nous mettions en route pour nos excursions dans l'île que le maître dirigeait de façon à me la bien faire connaître et, au retour, nous nous rendions chez Mme Drouet, la charmante dame de ses amies, prendre le repas du soir qui était aussi plantureux et recherché que celui du matin était frugal. (A cette époque le maître était d'un très robuste appétit.)

J'ai éprouvé de la part du grand homme, de bien cruelles déceptions sous le rapport de son attitude envers certaines personnes qu'il aurait dû aimer, et vis-à-vis desquels il a été cyniquement ingrat, injuste et cruel, mais je n'oublierai jamais ce grand bonheur

auquel je pense toujours avec attendrissement, et qui se renouvelait chaque jour. Ce déjeuner sommaire seul à seul avec ce génie, déjeuner simple et frugal composé de viandes froides, était une inappréciable faveur, et je crois même que peu de personnes parmi ses amis les plus anciens et les plus estimés ont pu jouir ainsi que moi d'une pareille intimité que j'ai dû, non à mon mérite, mais à la sympathie que je lui avais inspirée et aux circonstances qui se sont produites. Il était alors d'une humeur toujours égale et dépourvu de la pose qu'il affectait de prendre quelquefois vis-à-vis de certaines personnes; il ne manquait jamais de me marquer sa reconnaissance pour ce qu'il appelait mon dévouement qu'il appréciait alors au delà de sa valeur. A cette époque, il me répétait sans cesse que je l'aidais par ma présence à supporter ce douloureux exil que je partageais volontairement, oubliant mes amis, mon pays, négligeant mes travaux, le soin de mes affaires. C'était vrai, mais quelle compensation que de voir et d'entendre chaque jour ce grand charmeur qui s'appe-

lait Victor Hugo, et quelle joie de sentir que j'allégeais un peu ce qu'il y avait de douloureux pour lui dans cet exil.

C'était vers les trois heures que nous nous mettions en route pour faire notre excursion journalière à travers l'île, visiter ses belles plages et faire des découvertes nouvelles, j'ai encore dans l'oreille cette voix claire, juvénile, ce franc rire dont la sincérité éclatait en joyeux soubresauts dans les chemins creux, sur les grèves et parmi les rochers contre lesquels se brisait la mer. Là il était bien lui-même et l'on partageait sans effort cette communicative gaîté éclatant si vibrante en pleine nature. Victor Hugo semblait avoir tout appris et il aimait à produire son érudition devant moi, encouragé par l'attitude pleine d'intérêt, de déférence et de respect avec laquelle je l'écoutais. Les sujets les plus simples, les incidents les plus fortuits lui étaient textes à de savantes explications. Sa mémoire était surprenante et il me répétait volontiers avec modestie qu'elle était une grande partie du génie; jamais il n'hésitait sur une date ou un fait historique en discus-

sion, et il mettait de la coquetterie à se montrer d'une précision extrême.

Il avait étudié toutes les religions antiques et modernes depuis Confucius jusqu'à la secte des Mormons. Connaissant sa vaste érudition et sa science, ces « saints des derniers jours» lui avaient récemment offert une espèce de papauté avec tous les avantages spéciaux attachés à cette charge. Il me disait en éclatant de rire qu'au jour où il se déciderait à accepter le titre de grand Chef ou Pape des Mormons il me nommerait immédiatement titulaire d'une haute fonction sacerdotale, et il évaluait, très amusé, le nombre de belles Mormonnes auxquelles nous donnerait droit le règlement de nos prérogatives.

Il avait encore, à ce moment, beaucoup de jeunesse et de verdeur et tout contribuait à le maintenir dans cet heureux état.

Le rapide développement de sa fortune par de judicieux placements, le succès toujours croissant de ses ouvrages en librairie, la prochaine publication des *Misérables* dont

il venait de vendre, ou d'affermer temporairement le manuscrit un prix considérable à des éditeurs, sa popularité qui grandissait et s'affirmait dans le monde entier, tout, enfin, lui était favorable et prospère. Aussi était-il de charmante humeur et, sans arrière-pensée, il se laissait aller aux confidences avec moi son unique compagnon du moment. Il me disait les projets caressés, dont la réalisation lui eût conservé longtemps encore sa gaîté, sa robuste santé, et le contentement de soi-même, satisfaction de la conscience, avec laquelle il faut compter, si l'on veut prolonger son existence, dans le calme et la sérénité qu'il paraissait alors vouloir rechercher. Hélas, les projets qu'il méditait dérangeaient certaines combinaisons occultes qui mûrissaient dans l'ombre et agissaient lentement, mais sûrement, sur son esprit subjugué par une domination néfaste qu'il se croyait obligé de subir. Il est curieux de constater, en effet, que cette nature, si résistante en apparence, en certains cas où la tendresse s'imposait, ne pouvait opposer une volonté ferme aux injustices et

aux insinuations malveillantes quand on savait mettre en jeu les intérêts d'argent qui étaient le côté vraiment défectueux de ce puissant cerveau.

Il affectait la sensibilité et les égards pour les animaux qu'il appelait nos frères inférieurs. Dans une de nos promenades quotidiennes nous nous trouvions un jour seuls dans un sentier creux très étroit, raviné et bordé de hauts talus où l'on ne pouvait marcher qu'à la file indienne; tout à coup, il me vit faire un mouvement involontaire en arrière. Il s'approcha et voyant que j'avais craint d'écraser je ne sais plus quelle petite bestiole, il me combla d'éloges pour cette action si simple qui devint le prétexte d'une savante dissertation sur la métempsycose et l'histoire naturelle de ces animaux.

Nos promenades étaient une source toujours nouvelle de conversations ou plutôt de conférences. Ces pédestres excursions étaient toujours variées, pleines d'entrain et de gaîté. Victor Hugo les dirigeait toujours de façon à me ménager la surprise d'un site nouveau ou d'un point de vue inattendu.

C'est ainsi qu'il me faisait connaître les unes après les autres toutes les curiosités de l'île, et elles sont nombreuses et variables, car ses baies, ses grèves et ses hautes falaises changent d'aspect suivant le temps et les marées. Il montait et descendait par des sentiers et des escarpements vertigineux où j'avais quelquefois de la peine à le suivre. Il appelait cela me faire les honneurs de son île où il agissait en maître de maison. Il y était chez lui, car il y avait fait des découvertes intéressantes auxquelles il m'initiait sur place, en y ajoutant des détails historiques et des traditions locales et poétiques. J'étais joyeux et fier d'être l'unique auditeur d'un si prodigieux cicerone. De son côté il paraissait heureux de mes étonnements un peu naïfs et du plaisir si sincère que j'éprouvais à l'entendre; il m'expliquait les particularités de l'île, au fur et à mesure que nous la parcourions et que nous visitions ensemble la baie des Trépassés, le Port au quatrième étage, qui lui doit son nom, le Gouffre, la Maison hantée, le Moulin Huet, Roquaine-Baie, Plainmont, et enfin la

Plaine de Lancresse ou des Druides, située à l'extrémité nord de l'île.

Depuis longtemps, Victor Hugo avait formé le projet d'une excursion nocturne à cette partie si sauvage et si pittoresque de l'île; mais il n'avait pas rencontré jusqu'alors le compagnon qu'il paraissait désirer pour l'entreprendre : il crut, paraît-il, l'avoir trouvé en ma personne.

La nuit était claire, le moment lui parut propice, il me proposa la promenade. J'acceptai avec empressement et, séance tenante, nous nous mîmes pédestrement en route, un bâton à la main. Il était près de minuit lorsque nous arrivâmes au milieu de cette vaste plaine solitaire, inondée de la blanche lumière lunaire qui mettait sur les monuments dont nous étions encore éloignés et sur ces pierres couchées, comme une lueur sinistre de suaire gigantesque. L'effet était grandiose et mystérieux. On aurait pu croire que l'illustre auteur de *Notre-Dame de Paris* avait commandé le décor, d'après son imagination, à son peintre ordinaire.

Des myriades de petits échassiers, des courlis, je crois, dérangés et sans doute étonnés de notre visite inattendue, se levaient, surpris, sous nos pieds et s'enfuyaient à tire d'ailes à travers la vaste plaine et les grèves, en jetant des petits cris qui multipliés produisaient le plus curieux et le plus étrange effet. Nous nous étions approchés avec recueillement de ces cinq vastes tombeaux placés là depuis de longs siècles par la piété des ancêtres. Leurs silhouettes colossales et leur auguste masse de pierres monolithes immobiles imprimaient à cette lande, si grandiose dans sa sauvage sérénité, un caractère de religieuse majesté. L'imagination vivement surexcitée par ce spectacle, le poète ému, se mit à balbutier lentement, et à voix basse, puis comme envahie par l'inspiration, sa voix grandit et s'éleva, se développant au diapason du bruit de la mer montante qui servait d'accompagnement à sa parole sans pourtant l'affaiblir.

Ce n'était que l'introduction de la symphonie unique qu'il allait m'être donné d'entendre !...

Il serait difficile de se rendre compte, sans l'avoir entendue, de ce que pouvait avoir de gigantesque et de saisissant cette formidable improvisation de Victor Hugo dans un pareil décor, car, à mesure que lui venait l'inspiration, sa voix s'élevait à d'incommensurables accents, toujours accompagnée du bruit des grandes eaux qui formait un trémolo incessant dans cette harmonie grandiose.

Le maître racontait les ancêtres, les Gaulois, les Druides, l'histoire de ces tombes glorieuses devant lesquelles nous faisions ce pèlerinage sacré.

Partis comme de simples et curieux touristes en excursion, le prestige poétique et la parole inspirée de Victor Hugo nous avaient transformés en pèlerins enthousiastes et recueillis; il parlait aussi de la mer qui paraissait vouloir enfler sa grande voix pour éteindre la sienne : son génie détaillait avec son érudition inépuisable l'intérêt historique de ces blocs frustes apportés là, et il parlait de ces oiseaux, seuls et doux gardiens de ces nobles cendres.

La voix vibrante du poète, de plus en

plus ému, ne cessait pas de se faire entendre, toujours accompagnée du grand silence de la terre et de la furieuse et terrible musique des vagues. Elles se heurtaient au large, déferlaient sur la grève, montaient en bataillons à l'assaut des falaises et les échos des grottes profondes multipliaient leurs inlassables plaintes. Et Hugo, sublime, inspiré, continuait de mêler sa voix à celle des éléments.

J'écoutais avec recueillement et admiration cet incomparable et poétique narrateur. Je revois encore, après bien des années écoulées, cette lande sauvage, avec sa nuit tristement éclairée, son ciel où glissaient des nuages sombres, cette mer terriblement agitée et envahissante et ce paysage qui passait, à toute minute, du sombre sinistre à la clarté inquiétante; mais ce qui rend ce souvenir inoubliable, c'est la parole éloquente du maître qui s'harmonisait si bien avec le paysage qui lui servait de théâtre. Il aurait fallu sténographier son improvisation pour en garder le souvenir exact, et je préfère encore me la rappeler comme une mu-

sique à grand orchestre, exécutée par des géants, dans un milieu surnaturel.

Cette plaine fantastique et sinistre, éclairée par une lune qui plongeait et reparaissait sans cesse, à travers les nuages livides, je la revois encore tandis que, souverainement sublime, Hugo, du geste la domine, formant une harmonie parfaite avec l'ensemble de ce prodigieux décor. Ces tombeaux dont les pierres sont en place depuis les temps préhistoriques, témoins muets des grands événements dont ils racontent la réalité incontestable, ces grandes ombres, ces profonds silences et le bruit de la mer assourdi par son plein, ont fait sur moi, une impression qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Au retour, nous cheminions par la nuit, lentement, pensifs et silencieux foulant les belles routes désertes bordées de jolis cottages coquettement entourés de fleurs et de verdure : l'air était tiède et embaumé par le parfum des roses et des jasmins qui nous arrivait à travers les grilles closes.

Déjà l'aube commençait à poindre, et des

bruits lointains se faisaient entendre ; le mouvement commençait dans les planturcuses fermes dont les toits émergeaient au-dessus des arbres, le chant lointain d'un coq et les aboiements des chiens de garde annonçaient le jour prochain. Parfois une lumière solitaire surgissait : quelque bouvier réveillé qui s'empressait de courir voir ses bêtes ; plus loin, on en voyait une autre traverser l'espace et piquer d'une vive lueur la demi-obscurité qui enveloppait, en l'estompant, la nature entière.

Nous respirions à pleins poumons cet air vivifiant et sain dont les aromes salins et bienfaisants pénétraient notre épiderme et dilataient nos poitrines.

Déjà l'horizon se teintait de rose lorsque nous rentrâmes à Hauteville-House.

Victor Hugo exprimait joyeusement sa satisfaction d'avoir accompli dans des conditions aussi favorables, cette excursion qu'il projetait depuis si longtemps ; j'étais heureux de mon côté de l'avoir faite et d'avoir pu lui en faciliter le moyen; il me serra les mains souhaitant de pouvoir la renou-

veler bientôt dans une autre partie intéressante de l'île.

En arrivant à Paris, quelque temps après ces événements, je trouvai Mme Hugo encore installée avec sa fille dans notre appartement de la rue Turgot où elles avaient séjourné les trois mois que j'avais passés à Guernesey.

Ces dames, aidées de Mme Chenay, s'étaient activement occupées de nombreuses visites à rendre ainsi que des démarches à faire pour intéresser leurs amis parisiens à l'Œuvre des Enfants pauvres qu'elles fondaient à Guernesey et au profit de laquelle Mme Victor Hugo édifiait un bazar de charité dans sa maison même.

Rappelée par son mari, ma belle-sœur se disposait à retourner le rejoindre à Hauteville-House; mais, afin que je pusse l'accompagner, ainsi qu'il le désirait (car il ne négligeait aucun moyen pour m'attirer près de lui), elle retarda son départ de quelques jours, pour m'attendre.

Nous partîmes par Granville et Jersey où une surprise nous attendait au débarque-

ment. Alfred Asseline, le spirituel écrivain (mort récemment), l'ancien collaborateur d'Alexandre Dumas père au journal le *Mousquetaire*, cousin germain de Mme Hugo et le mien par alliance, venait de s'installer somptueusement à Jersey. Prévenu de notre arrivée, il avait réuni les nombreux amis que le poète et Mme Hugo avaient laissés à Jersey qui s'empressèrent d'accourir au débarcadère du bateau pour la recevoir et lui faire fête.

Des voitures attendaient, nombreuses, pour la promener dans l'île et lui faire un cortège digne d'une reine; nous parcourûmes le territoire de Jersey en son entier, ne nous arrêtant que pour visiter ses sites admirables qui sont nombreux, ses villes et ses curiosités : Saint-Hélier, la Capitale, Saint-Aubin et Gorey, ses châteaux-forts, ses manoirs nombreux, ses principales fermes, ses vergers plantureux et riants, ses pâturages remplis de bestiaux; partout des fleurs et de la verdure. Des lunchs étaient préparés et sollicitaient les invités de distance en distance, et le soir, un somptueux dîner at-

tendait la famille et les amis dans l'élégante demeure du généreux amphitryon.

Ce dîner fut suivi d'un bal des plus brillants qui fut d'une gaieté folle, dura jusqu'au lever du soleil et se prolongea encore après le coup de canon du château de Montorgueil qui l'annonce.

Je suis revenu à Jersey quelques mois après, accompagnant, cette fois, Victor Hugo qui en avait été expulsé en 1855 et qui y était rappelé unanimement en 1860 pour prononcer un discours en faveur de Garibaldi ; il y fut reçu, avec enthousiasme, par une foule immense et y prononça des paroles prophétiques: il prédit la guerre civile en Amérique au sujet du supplice de John Brown et l'unité prochaine de l'Italie à propos de Garibaldi. On sait si ces prédictions se réalisèrent.

Nous repartîmes pour Guernesey où nous arrivâmes pour le déjeuner qui réunissait ce jour-là tous les commensaux de la maison du poète.

En ce moment, à l'exemple de Victor Hugo, tout le monde y travaillait activement

et fiévreusement, Charles faisait un roman et terminait une comédie ; François-Victor achevait, lentement et méthodiquement, volume par volume, sa savante et scrupuleuse tradition de Shakespeare, Victor Hugo relisait son manuscrit des *Misérables* qu'il ne livrait que par parties à ses éditeurs.

Mme Victor Hugo corrigeait les épreuves de son livre *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, et sa fille Adèle cherchait à réaliser sur son piano les vagues et mélancoliques rêveries que lui inspirait la triste existence qu'elle menait sur cette terre d'exil. Je faisais de la gravure dans un atelier que je m'étais installé et j'y terminais un portrait du maître, le dernier portrait sans barbe.

CHAPITRE IV

LES DESSINS DE VICTOR HUGO

John Brown. — Article de Jules Janin et lettre de Lamartine. — Publication des *Misérables*. — L'album des dessins de Victor Hugo : collaboration de Théophile Gautier.

Victor Hugo paraissait vivement désirer me voir reproduire ses dessins, dont quelques-uns retouchés par une main expérimentée auraient pu intéresser ses admirateurs; il avait gardé en portefeuille quelques-uns de ceux qu'il considérait justement comme les meilleurs; il y avait un grand saint Paul de belle tournure et un coq gaulois superbe qui affriandaient ma pointe, mais une circonstance imprévue décida du choix définitif d'un autre sujet en raison de sa poignante actualité.

Le matin même de ce jour, le maître avait appris l'exécution de la sentence prononcée contre John Brown à Charlestown, le 2 décembre 1859, ce qui lui causa une profonde émotion. John Brown fut pendu : Victor se rappela qu'il avait fait autrefois, à la suite d'un pareil supplice, infligé en Angleterre, un dessin plein d'émotion et très sensationnel qui rendait bien sa colère et sa pensée indignée. Ce carton lui revint à l'esprit et devint John Brown pour lui-même et pour tous. Je revins à Paris avec le dessin qui était d'un grand format et le montrai chez Jules Janin à plusieurs amis de Victor Hugo; le grand critique saisit avec empressement cette circonstance pour affirmer une fois de plus sa fidèle amitié et sa constante admiration pour le poète exilé, dans un article qu'il publia à ce sujet dans *l'Indépendance belge* sous le pseudonyme d'Eraste et dont je reproduis ici le fragment qui le concerne.

« C'est ainsi que nous avons vu revenir de l'île de Guernesey un jeune artiste nommé Paul Chenay déjà connu par plusieurs belles

planches entr'autres par la gravure du *Larmoyeur*, d'après Ary Scheffer.

« M. Paul Chenay venait de saluer dans sa retraite, son beau-frère Victor Hugo, et pensez donc si nous avons entouré l'artiste pour qu'il nous racontât cette maison, cet océan, ces vives paroles, ces grands silences, ce franc rire et ces nobles larmes!

« Surtout de ce dernier voyage à Guernesey il a rapporté des merveilles, un portrait du poète qu'il a gravé à l'eau-forte et puis une grande image de 75 centimètres dessinée à l'encre de Chine, au crayon rouge et au crayon noir avec des effets terribles, par M. Victor Hugo, lui-même.

« On dirait une image à la Goya, une des pages les plus sombres et les plus éloquentes de la *Légende des siècles* : la scène, en pleine désolation, en pleine douleur, représente un homme, un malheureux qui vient d'expirer et qui, tout à l'heure encore, se débattait dans une lugubre agonie ; on ne voit pas son visage et pourtant le regard le plus distrait comprend par quelle douleur a passé ce malheureux : il est pendu à cet ar-

bre de malheur, il est pendu, victime innocente et résignée.

« Certes, jamais le *ut pictura poësis* n'accomplit un plus rare, un plus hardi chef-d'œuvre. Au premier coup d'œil et quand on sait le nom du peintre, l'on s'écrie : ô malheur : Ceci est John Brown! C'est John Brown, en effet, tel que l'a vu le poète et peintre avec l'œil de son esprit. C'est bien la mort de ce héros que Victor Hugo a pleuré avec tant d'éloquence et de douleur dans sa lettre du mois de décembre dernier.

« Jamais Victor Hugo n'avait prononcé des paroles plus désolées et plus prophétiques.

« Lorsqu'on réfléchit à ce que Brown, ce « libérateur, ce combattant du Christ a tenté « et quand on pense qu'il va mourir, égorgé « par la République américaine, l'attentat « prend des proportions de la nation qui le « commet ; et, quand on se dit que cette « nation est une gloire du genre humain, « que, comme la France, comme l'Angle- « terre, comme l'Allemagne, elle est un des « organes de la civilisation, que souvent « même elle dépasse l'Europe dans certaines

« audaces sublimes du progrès, qu'elle est « le sommet de tout un monde, qu'elle porte « sur son front l'immense lumière, on af- « firme que John Brown ne mourra pas, car « on recule, épouvanté, devant un si grand « crime, commis par un si grand peuple. »

« Lorsqu'il écrivait ces belles lignes le poète espérait encore, à peine il apprit le supplice, il dessina d'un crayon plein de furie, ce fantôme avec l'inscription *Crux nova*, et, nous autres, nous écrivons comme un digne commentaire à ce drame les paroles que voici :

« Que l'Amérique le sache et qu'elle y « songe : il y a quelque chose de plus ef- « frayant que Caïn tuant Abel, c'est Was- « hington tuant Spartacus.

« *Hauteville-House, 2 décembre 1859.*

« Victor Hugo. »

« Au reste M. Paul Chenay grave en ce moment la nouvelle légende et la dernière feuille d'automne de Victor Hugo, afin que

l'Amérique et le monde entier se souviennent en contemplant cette image funeste, de John Brown martyr.

« *Eraste (Jules Janin).* »

Mme Hugo revint à Paris cette même année et s'installa, selon sa coutume dans notre appartement ; Mme Chenay resta à Hauteville-House, afin de recopier et de colliger le manuscrit des *Misérables* que le maître ne confiait qu'à elle.

Peu après, je terminai à Paris la gravure du *Pendu*, j'en envoyai des épreuves à Hauteville-House. Ce fut Mme Victor Hugo qui se chargea de m'en accuser réception et de me faire connaître l'impression et l'opinion du maître sur cet ouvrage par la lettre suivante :

« Mon cher Chenay,

« Nous sommes tous ici dans l'éblouisse-
« ment du *Pendu* : on dit que c'est ce que
« vous avez fait de mieux ; l'éloge n'est pas
« mince, je ne puis vous dire combien je suis
« contente de votre succès, pour vous

« comme pour nous, car ce qui vous touche,
« nous touche.

« Adèle Victor Hugo. »

Cette lettre fut bientôt suivie de celle que m'écrivit Victor Hugo, qui eut un long retentissement, et que voici *in-extenso*.

« Mon cher Chenay,

« Vous avez désiré graver mon dessin de John Brown, vous désirez aujourd'hui le publier, j'y consens et j'ajoute que je le trouve utile : John Brown est un héros et un martyr : sa mort a été un crime, son gibet est une croix : vous vous souvenez que j'avais écrit au bas du dessin *Pro Christo sicut Christus*. Lorsqu'en décembre 1859, avec une profonde douleur, j'annonçais à l'Amérique la rupture de l'Union comme conséquence de l'assassinat de John Brown je ne pensais pas que l'événement dût suivre de si près mes paroles.

« A l'heure où nous sommes tout ce qui était dans l'échafaud de John Brown en sort; les fatalités, latentes, il y a un an, sont main-

tenant visibles. La rupture de l'Union Américaine, grand malheur, et l'abolition de l'esclavage, immense progrès.

« Remettons donc sous les yeux de tous comme un enseignement le gibet de Charlestown, point de départ de ces grands événements. Mon dessin, reproduit par votre beau talent avec une fidélité saisissante, n'a d'autre valeur que ce nom de John Brown, nom qu'il faut répéter sans cesse aux Américains d'Amérique pour qu'il les ramène au devoir, aux esclaves pour qu'il les appelle à la liberté.

« Je vous serre la main.

« Victor Hugo ».

Un éditeur publia le *Pendu* dont les épreuves furent immédiatement saisies aux étalages et lacérées à l'imprimerie même par suite d'une imprudence grave de l'éditeur qui avait fait graver au bas de la gravure la date de l'exécution de John Brown « deux décembre ». C'est ainsi qu'on retira l'autorisation, après l'avoir accordée, de publier le *Pendu*.

Victor Hugo fut furieux de ce contre-temps et ma belle-sœur m'écrivit le billet suivant :

« Vous êtes un grand artiste, mon cher frère, mais encore un plus grand étourdi : mon mari vous donne l'écrit et jusqu'à la place qu'il doit occuper sur l'image du *Pendu* et vous y ajoutez une date et quelle date! Vous deviez répondre aux éditeurs que vous ne pouviez rien changer au dessin sans l'autorisation de l'auteur : vous en auriez informé mon mari qui vous aurait dit de vous en tenir à ses indications, l'affaire est maintenant très compromise, le gouvernement ayant l'éveil.

« Une publication où est le nom de mon mari et le vôtre ne peut faire *fiasco*. Courez au ministère, retirez la gravure et effacez la date qui, en dehors de la censure, serait un obstacle à la vente.

« Vous avez ce qui est l'exception, le talent, ajoutez-y, ce qui est facile, la réflexion et une exactitude plus rigoureuse dans les œuvres que vous interprétez, ce qui fait partie de votre art. Je ne dis pas cela pour le

Pendu que tout le monde admire, mais si je reprends et applique mon observation au *Pendu* quelle idée d'écrire cette date du 2 décembre : le beau plaisir de vous égorger vous-même. Je m'arrête, je vous embrasse malgré tout, à la condition que vous réparerez votre balourdise.

« ADÈLE. »

J'étais si bien convaincu que tout ce que contenait cette lettre était dicté par la tendre affection et le dévouement que portait à notre ménage cette bonne et excellente sœur que je me sentais disposé à faire mon possible pour réparer une étourderie dont je n'étais pas le seul coupable, mais qui la chagrinait tant, à cause des conséquences qu'elle pourrait avoir pour nos affaires. Déjà elle m'avait secrètement prévenu qu'elle voyait surgir contre moi des jalousies provoquées par le grand intérêt et la sympathie que me témoignait le grand homme qui paraissait ne plus pouvoir se passer de moi, et n'avoir confiance qu'en moi. C'était assez pour exciter des jalousies ombrageuses, qui se tra-

duisaient par ces insinuations perfides et ces calomnies, dont il reste toujours quelque chose, disait Bazile. Par tous les moyens, on cherchait à me circonvenir, et attentivement, Mme Hugo s'efforçait de combattre les influences néfastes qui s'unissaient pour me nuire. Je n'avais, moi, aucun soupçon, mais les détails de cette basse intrigue dont ma bonne sœur s'alarmait à juste titre, n'échappaient pas à sa sollicitude et à sa pénétration.

Peu après, elle vint à Paris, où je reçus de nouveau ses doux et affectueux reproches, je lui offris un traité de paix définitif qu'elle accepta immédiatement, sans restriction, pour toujours, et il fut maintenu. Quand Mme Hugo venait à Paris, ses nombreux amis se disputaient la joie de la recevoir à dîner. Je me faisais un plaisir et un devoir de l'accompagner quelquefois. Roblin, l'architecte, le plus ancien ami de son mari, plus âgé que Victor Hugo de sept ans, et qui du romantisme avait tout gardé, les traditions, les habitudes et le costume, faisait prévaloir ses droits anciens pour obtenir d'elle

qu'elle acceptât plusieurs fois ses invitations, et à l'occasion du présent voyage, il voulut la fêter extraordinairement dans sa maison de la rue Saint-Guillaume en réunissant, en son honneur, le plus possible de ses amis, célèbres ou non. Ce fut l'un des triomphes de Mme Victor Hugo à Paris. Roblin, assis entre elle et Mme George Sand, avait pour convives ce soir-là : Alexandre Dumas père et fils, Théophile Gautier, Méry, Jules Janin, Paul de Saint-Victor, Sainte-Beuve, Mérimée, Auguste Vacquerie, Emile de Girardin, Jules Sandeau, David d'Angers, Francis Wey, Charles-Edmond, le poète peintre Auguste de Châtillon, Peyrat, le peintre Louis Boulanger, le statuaire Préault. Le soir, les salons de la rue Saint-Guillaume étaient littéralement envahis par une foule de belles et charmantes femmes qui venaient saluer Mme Hugo, donner une preuve de sympathie au poète exilé et assister, ne fût-ce qu'un moment, à cette réunion où l'on coudoyait les plus brillantes célébrités de l'époque.

Je faisais en ce temps la retouche du petit portrait de Victor, commencé à Hauteville-

House. Pendant ses séjours à Paris dans notre petit appartement de la rue Turgot, la chambre de Mme Hugo dans laquelle elle recevait ses visites était en communication avec l'atelier où je travaillais; elle en profitait pour me présenter à ses amis.

Un jour que M. de Lamartine était venu la voir elle eut la bonne et gracieuse pensée de me présenter à lui. Il entra, vint me voir travailler et vit le portrait de Victor Hugo et les épreuves d'essai dont il me fit l'honneur de désirer une. Je m'empressai de la lui faire parvenir, ce qui me valut ce mot de l'illustre poète que je place ici malgré les termes qu'on trouvera un peu élogieux et qui m'allèrent au cœur, le voici :

« Monsieur et éminent artiste, votre portrait de Victor Hugo est poétique et fort comme sa tête, c'est le lion au repos ; vous avez eu de sa griffe dans la main, je vais l'encadrer et l'emporter à la campagne où les souvenirs sont plus doux, en mémoire de son génie et de votre bonté.

« LAMARTINE. »

Quoique très satisfait de la reproduction du *Pendu*, Victor Hugo avait été très irrité de l'interdiction qui l'avait frappé, et dont il m'attribuait à tort, la faute, poussé par des gens malveillants intéressés à me nuire dans son esprit. Pourtant pendant le séjour que je fis à Hauteville-House sur sa pressante invitation, et que je prolongeai sur son insistance expresse, il fut plus affectueux que jamais pour moi; il est vrai que l'on était arrivé au moment de la publication des *Misérables* et que ma présence en ce moment à Hauteville-House pouvait avoir une urgente utilité (décembre).

* * *

Il régnait une grande activité dans la maison, et nous attendions comme le public les volumes que nous dévorions au fur et à mesure qu'ils paraissaient. Je m'étais chargé de dépouiller la correspondance et de parcourir les journaux et les revues qui arri-

vaient chaque matin en grand nombre (ce n'était pas une sinécure.)

Aussi que d'illustres missives et quels précieux autographes me passaient chaque jour dans les mains, à l'heure de l'arrivée du courrier; quelle précieuse collection de documents pour l'histoire littéraire future j'ai dépouillé, et dont je désignais les plus précieux à l'attention du maître, en mettant le plus grand nombre en réserve pour les lire à loisir.

Plusieurs de ces lettres sont devenues historiques, celle de Barbès, par exemple, que tout le monde a lue, par laquelle il remerciait, vingt ans après sa condamnation, l'auteur des *Misérables* de lui avoir épargné l'échafaud; on sait dans quelles circonstances. Toutefois, il me paraît utile de les rappeler à la mémoire du lecteur.

Victor Hugo assistait, au théâtre de l'Opéra, à la première représentation d'*Esmeralda*, pièce qu'il avait faite en collaboration avec Mlle Bertin, auteur de la musique, c'est là que le poète apprit la condamnation de Barbès.

Il fit immédiatement les vers suivants qu'il porta lui-même au roi :

Par votre ange envolé ainsi qu'une colombe,
Par le Royal Enfant, doux et frêle roseau,
Grâce encore une fois ; grâce au nom de la tombe.
Grâce, au nom du berceau.

Faisant ainsi allusion à la mort de la princesse Marie et à la naissance du Comte de Paris.

Voici la réponse du Roi :

« La grâce est accordée, il ne me reste plus qu'à l'obtenir ».

Michelet écrivit une lettre datée d'une plage bretonne rude et pierreuse. Le bruit de la mer sans cesse en mouvement et roulant des galets avec un bruit qui l'empêchait nuit et jour de travailler, était pour lui un assourdissement perpétuel, sans paix ni trêve qu'il comparait aux aboiements de centaines de millions de chiens.

Celle de Mme George Sand à son grand ami était pleine de chaleureuse émotion. Non moins émue la lettre que lui écrivait une princesse de sang royal qui reprochait au

maître d'avoir oublié de mentionner dans son livre les misérables nés et vivant sur les marches du trône. Cette lettre était pleine de conviction et d'admiration attendrie. L'auteur laissait à la fin éclater son enthousiasme et terminait en exprimant à Hugo la reconnaissance dont elle était pénétrée et le plaisir qu'elle avait pris à la lecture de son livre. Elle ne trouva d'autre formule pour terminer sa lettre que de lui baiser les pieds, (est-ce en souvenir de Magdalena et du Christ) en ajoutant coquettement qu'elle était jeune et belle et qu'elle possédait de magnifiques cheveux blonds pour essuyer les traces de ses larmes.

Chaque jour le courrier était plus volumineux et les articles de journaux du monde entier signés des plus grands noms de la science, de la littérature et des arts, arrivaient de toutes les parties et de toutes les aristocraties de l'univers.

Il venait aussi quelquefois d'humbles et touchants envois qui étaient accueillis avec joie et reconnaissance. Un matin, le courrier apporta avec d'autres et nombreux

paquets, une petite boîte de sapin de modeste apparence, que mon beau-frère me pria d'ouvrir.

Elle contenait un vieux bouquin et des fleurs : le petit livre avait été mal imprimé en caractères dits à tête de clous sur un papier à chandelles de peu d'apparence, mais qui portait sur la première page un envoi autographe du poète à son père :

« A mon très cher Père, le général Hugo,
« mes premiers vers imprimés.

« Son fils très respectueux,

« Victor Hugo. »

Un pauvre ouvrier du faubourg Saint-Antoine, devenu Hugolâtre par la lecture, avait découvert la précieuse relique en bouquinant pendant ses courts loisirs sur le boulevard Bourbon. C'était un des exemplaires devenus rares du premier livre de poésies imprimé du poète (1818) qui n'était encore que l'enfant sublime consacré par Chateaubriand. La couverture n'avait rien de séduisant, mais elle portait le nom du poète qu'il aimait, et son flair l'avait bien dirigé, car, en

l'ouvrant, il découvrit sur la première page blanche la dédicace, et en le feuilletant les vers dont la suave musique le ravissait.

Sans se préoccuper de la valeur vénale de sa trouvaille, il ne songea après l'avoir acquise et lue, qu'à la faire parvenir à l'auteur exilé, comme un respectueux hommage de sa naïve admiration.

Quoique encore un peu fripé de ses pérégrinations à travers les étalages de la bouquinerie où il s'était échoué, le livre arriva à Hauteville-House, soigneusement emballé. Au fond de la petite boîte qui le contenait, le pieux expéditeur avait eu l'ingénieuse et attendrissante idée de remplir les vides de violettes fraîches et parfumées qui remplissaient l'air de leur délicieuse et délicate odeur et qui apportaient dans cette maison de l'exil le souvenir parfumé de la Patrie. Il me paraît que rien ne pouvait mieux prouver et mieux exprimer la sincère et naïve admiration de ce modeste bibliophile que cette attention délicate, discrète et enthousiaste au maître en poésies, qu'il admirait et aimait.

A cette même époque, un soir, qu'après le

dîner de la famille nous étions tous réunis dans le jardin un étranger se présenta, que Victor Hugo me pria de recevoir.

Cet homme inconnu, d'un aspect singulier, se refusait à donner son nom. Sans doute le bateau l'avait amené, ce matin même, dans l'île où il avait erré jusqu'au soir en dissimulant sa présence.

« C'est M. Victor Hugo lui-même que je veux voir » me dit-il. Je fus prévenir le maître, bien décidé à ne pas perdre un instant de vue ce qui allait se passer. En approchant ce personnage suspect, Victor Hugo lui demanda ce qu'il désirait de lui... « Je suis Jean Valjean, le soir d'un jour de marche », répondit-il et sur un signe formel de mon beau-frère, je le laissai seul avec cet inconnu, qui était en effet un malfaiteur. Il avait pu échapper aux poursuites des gendarmes, auxquels il était signalé comme coupable de plusieurs vols. Le premier volume des *Misérables* paru quelques jours auparavant lui avait servi d'introduction. Après avoir entendu son récit plus ou moins véridique, Victor Hugo le renvoya en lui donnant un secours ;

mais, signalé et recherché, il ne pouvait tarder à être arrêté, car le capitaine du bateau qui l'avait transporté était moralement responsable de son passager, et, sa notoriété établie, intéressé à ce qu'il fût arrêté au plus tôt.

Victor Hugo alla le voir le lendemain dans la prison dont il fut retiré quelques jours après, pour être extradé.

* * *

M. de Persigny ayant remplacé M. Billaud au ministère de l'intérieur, les éditeurs obtinrent l'autorisation de mettre en vente le *Pendu*.

C'est à la suite de cette publication dont le succès fut plus bruyant que je ne le souhaitais, que Victor Hugo pendant une de nos promenades quotidiennes m'exprima le vif désir de voir un certain nombre de ses dessins, choisis parmi les plus beaux, gravés et reproduits par moi, et publiés sous forme d'album avec un texte.

Heureux de cette nouvelle occasion qui se présentait de contribuer à l'éclat de la gloire de mon illustre beau-frère, je mis de l'empressement à satisfaire son désir qui était un ordre pour moi.

Je revins à Paris, et aussitôt arrivé je fis les recherches nécessaires pour découvrir les possesseurs de ceux de ces dessins qui pourraient le mieux convenir au but proposé. Les principaux, gravés sur acier, ainsi que les simples croquis dessinés par moi sur le bois, seraient intercalés dans le texte dont Théophile Gautier voulut bien se charger.

En mettant cet empressement à réaliser, dès mon arrivée à Paris, le désir si manifestement exprimé par le maître à Guernesey, j'étais sincèrement convaincu de remplir ses plus chères intentions ; aussi, sans perdre une minute, je me multipliai et ne négligeai ni efforts, ni démarches, pour arriver à lui procurer le plus vite possible la surprise d'un commencement d'exécution et de mise en œuvre.

L'éditeur était trouvé : une fois lancé, il n'avait pas besoin d'être stimulé; il partageait mon désir, quoique pour un motif différent, de voir s'accomplir le plus promptement possible la publication de notre livre et sa mise en vente. Le bon Théo avait déjà préparé de belles pages sur le maître et ses dessins, ainsi que sur leur reproduction dont il faisait un éloge flatteur.

Victor Hugo avait approuvé le choix que j'avais fait des dessins; le texte lui avait été communiqué et il n'avait rien trouvé à changer à l'arrangement. Plusieurs planches étaient déjà terminées dont il avait vu et signé chaleureusement les épreuves; nous n'attendions plus que le choix de la date que Victor Hugo devait désigner lui-même.

Puis, sans aucune apparence de motifs, le maître cessa de répondre aux lettres pressantes que l'éditeur lui écrivait à ce sujet ; ce dernier commençait à être inquiet; il avait fait pour cette publication une avance de fonds relativement considérable, et ne voyait pas sans effroi reculer le moment où il espérait réaliser un bénéfice rémunéra-

teur. J'avoue que je n'étais pas moins impatient que lui, car j'escomptais un petit succès pour nous tous.

Que s'était-il donc passé? Victor Hugo avait pris lui-même l'initiative de cette affaire et m'avait lancé sur l'idée de cette coûteuse publication qui flattait son amour-propre tout en présentant pour lui un intérêt pécuniaire, puisqu'il participerait aux bénéfices ; il n'avait eu rien à faire, rien à fournir, que son nom illustre qui assurerait sans doute le succès de l'entreprise ; il avait tout laissé faire, donné son opinion préalable sur tout, il était enchanté du texte, ravi des gravures dont les épreuves lui avaient été envoyées et qu'il avait retournées avec des éloges et sa signature. Après avoir choisi le format, le papier, avoir tout loué, tout approuvé, pourquoi ce silence? pourquoi cette hésitation de la dernière heure? Le maître subissait en ce moment, à propos de l'album, comme dans la plupart des actes de sa vie journalière, une influence occulte et malfaisante qui le dominait, et par laquelle il se laissait pénétrer, car elle était toujours colo-

rée d'une fausse apparence de sollicitude pour ses intérêts matériels auxquels il était loin d'être insensible. Au fond ce n'était qu'une profonde haine et une jalousie féroce pour tous ceux qui appartenaient à la famille, et étaient attachés à Mme Hugo, contre laquelle, cyniquement, et goutte à goutte, il se distillait un venin subtil qui ne manquait pas de produire son effet dissolvant. Vous n'êtes pas engagé par votre signature, lui disait-on ; profitez-en ; ne vous pressez pas de répondre, de donner votre bon à tirer ; surtout réclamez les droits d'auteur que vous pouvez exiger et que l'éditeur sera bien obligé de vous donner afin de sauver les dépenses déjà faites. Tous ces conseils perfides furent rigoureusement suivis et la preuve en est, qu'après avoir fait attendre plusieurs mois son autorisation de laisser paraître l'album, il ne l'accorda qu'à des conditions que l'éditeur et moi dûmes lui proposer, sur le conseil que m'en donna un de ses plus chers amis pour lequel le maître n'avait pas de secret.

Alors Victor Hugo acquiesça avec empressement ; outre les droits d'auteur qu'il avait

préalablement stipulés, il fallut lui compter d'avance une somme qui augmenta beaucoup les énormes frais déjà faits, et lui accorder une participation d'un tiers dans les bénéfices (1860). Ces exigences léonines et inattendues obligèrent l'éditeur à augmenter du double le prix du volume qui était déjà fixé, ce qui en réduisit la vente, compromit le succès et finalement gâta cette affaire qui avait coûté beaucoup de peines et d'argent.

CHAPITRE V

VICTOR HUGO ET LES ENFANTS PAUVRES

Fausse générosité. — Deux lettres caractéristiques. — Victor Hugo à son éditeur. — Auguste Vacquerie à Mme Victor Hugo. — Encore les dessins du maître. — Quelques lignes de Théophile Gautier.

La Presse fut très favorable à la publication des dessins de Victor Hugo et le grand public eût acheté l'album s'il eût coûté un peu moins cher.

Victor Hugo ne perdit rien, car les journaux célébrèrent sa gloire une fois de plus, et il encaissa la forte somme ; les autres furent ruinés... Pourtant cela ne suffisait pas à ce grand homme insatiable, il tenait à avoir la réputation de bienfaiteur de l'humanité. Voici la lettre par laquelle il autorisa la publication de l'album :

« Mon cher monsieur Castel,

« Le hasard a fait tomber sous vos yeux quelques espèces de dessins faits par moi à des heures de rêveries presque inconscientes, avec ce qui restait d'encre à ma plume, sur des marges ou sur des couvertures de manuscrits ; ces choses, vous désirez les publier, et l'excellent graveur M. Paul Chenay s'offre à en faire des fac-simile. Vous me demandez mon consentement : quel que soit le beau talent de M. Paul Chenay, je crains fort que les traits de plume quelconques notés plus ou moins maladroitement sur le papier par un homme qui a autre chose à faire ne cessent d'être des dessins, du moment qu'ils auront la prétention d'en être. Vous insistez pourtant et j'y consens. Ce consentement à ce qui est peut-être ridicule veut être expliqué, voici donc mes raisons : j'ai établi depuis quelque temps à Guernesey une petite institution de fraternité pratique que je voudrais accroître et surtout propager.

« Cela est si peu de chose que je puis en

parler : c'est un repas hebdomadaire d'enfants indigents ; toutes les semaines des mères pauvres me font l'honneur d'amener leurs enfants dîner chez moi ; j'en ai eu huit, puis quinze, j'en ai aujourd'hui vingt-deux. Ces enfants dînent ensemble, ils sont tous confondus, catholiques, protestants, Anglais, Français, Irlandais, sans distinction de Religion ni de Nation ; je les invite à la joie et au rire et je leur dis : « Soyez libres!!! »

« Ils ouvrent et terminent le repas par une simple invocation à Dieu en dehors de toutes les formules religieuses pouvant engager la conscience. Ma femme, ma fille, ma belle-sœur Mme Chenay et moi, nous les servons ; ils mangent de la viande, ils boivent du vin, deux grandes nécessités pour l'enfance ; après quoi, ils jouent, puis vont à l'école.

« Des prêtres catholiques, des ministres protestants, mêlés à des libres-penseurs et à des démocrates proscrits, viennent, quelquefois, voir cette humble cène, et il ne paraît pas qu'aucun soit mécontent.

« J'abrège, mais il me semble que j'en ai dit assez pour faire comprendre que cette

idée, l'introduction des familles pauvres dans des familles moins pauvres, introduction à niveau et de plain-pied, fécondée par des hommes meilleurs que moi, par le cœur des femmes surtout, peut n'être pas mauvaise; je la crois pratique et propre à porter de bons fruits, et c'est pourquoi j'en parle, afin que ceux qui pourront et voudront, l'imitent.

« Ceci n'est pas de l'aumône, c'est de la fraternité. Cette pénétration des familles indigentes dans les nôtres nous profite comme à eux. Elle ébauche la solidarité, elle met en action et en mouvement et fait marcher, pour ainsi dire devant nous, la sainte formule : Liberté, Egalité, Fraternité. C'est la communion avec nos frères moins heureux : nous apprenons à les servir et ils apprennent à nous aimer. C'est en pensant à cette petite œuvre, Monsieur, que je crois pouvoir faire un sacrifice d'amour-propre et autoriser la publication souhaitée par vous. Le produit de cette publication contribuera à former la liste civile de mes petits enfants indigents.

« Voici l'hiver, je ne serais pas fâché de

donner des vêtements à ceux qui vont en haillons et d'offrir des souliers à ceux qui vont pieds nus. Votre publication m'y aidera, ceci m'absout d'y consentir. J'avoue que je n'eusse jamais imaginé que mes dessins, comme vous voulez bien les appeler, puissent attirer l'attention d'un éditeur connaisseur tel que vous, et d'un rare artiste tel que M. Paul Chenay. Que votre volonté s'accomplisse, ils se tireront comme ils pourront du grand jour pour lequel ils n'étaient pas faits, la critique a sur eux un droit dont je tremble pour eux. Je les abandonne, je suis toujours sûr que mes petits pauvres les trouveront très bons.

« Publiez donc ces dessins, monsieur Castel, et recevez avec tous mes vœux pour votre succès, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

« Victor Hugo. »

Dans la belle lettre qu'on vient de lire, Victor Hugo exprime des sentiments évangéliques dignes de saint Vincent de Paul, mais si les phrases sont harmonieuses et pleines

d'un souffle éloquent de charité démocratique à l'adresse de la galerie, il y avait beaucoup, hélas! à en rabattre sous le rapport de la réalité.

Voici la vérité : Victor Hugo n'a jamais fait d'autres sacrifices pour les enfants pauvres que celui d'assister un instant à leur repas et de prêter une pièce dans sa maison en hiver et un coin de son jardin en été, pour placer leur couvert. Depuis longtemps, au contraire, Mme Hugo, navrée de la misère qu'elle avait sous les yeux, avait vainement sollicité son mari de lui accorder quelques subsides dans le louable but de la soulager, celle des enfants surtout, des enfants catholiques, français pour la plupart, ou irlandais, toujours abandonnés les uns et les autres par la bienveillance protestante anglicane qui ne secourait que les siens, et refusait impitoyablement son aide aux autres. Tout cela causait à ma charitable belle-sœur d'inexprimables tristesses. Ce fut alors que, voyant l'inutilité de ses tentatives auprès de son mari qui lui reprochait l'excès de ses dépenses, Mme Hugo, dont le seul luxe était

la bienfaisance à laquelle elle ne pouvait suffire, résolut de s'adresser à ses amis de Paris et de les intéresser au sort de ses protégés; c'est pendant le séjour qu'elle fit à Paris, vers cette époque, qu'elle réussit à recueillir l'argent nécessaire aux premiers besoins de l'institution fondée par elle. A son retour, elle rapporta un énorme lot de vêtements et put constituer un fonds de réserve, pour la continuation de son œuvre.

C'est donc bien à elle, à son activité, à ses démarches, à sa chaleureuse sollicitude et à son ardente charité à laquelle elle parvint à associer ses nombreux amis, que les enfants pauvres de Guernesey ont dû les quelques adoucissements apportés à leur infortune, de son vivant, et qu'un petit capital de réserve a pu leur continuer après elle, si ses intentions ont été remplies.

C'est bien à Mme Hugo, à sa mémoire, et non à d'autres qu'ils doivent apporter leur tribut de gratitude. Victor Hugo n'y fut pour rien et ne sortit pas de sa poche un maravédis pour le repas des enfants pauvres dont

il s'attribue pourtant le mérite dans sa lettre à Castel.

En réalité, Victor Hugo voulait donner à ses droits d'auteur provenant de l'album des dessins, une autre destination : il pensait prélever dessus un cadeau, qu'il aurait offert en deux parts, à la Société des Gens de lettres, et à la Société des Auteurs dramatiques. La Société des Gens de lettres n'avait pas craint, sous d'inqualifiables pressions, de rayer son nom de la liste des présidents honoraires et c'était le moment que Victor Hugo choisissait pour lui faire un cadeau. Auguste Vacquerie écrivit à ce sujet une lettre très digne à Mme Hugo : je l'ai retrouvée dans les papiers que ma belle-sœur m'a légués, et Vacquerie, à qui j'offrais de la rendre, refusa de la reprendre, m'autorisant à en faire l'usage qui me conviendrait. La voici :

« Chenay sort d'ici ; je lui ai lu la lettre de votre mari, mais je ne la lui ai pas donnée, et je l'ai même déchirée devant lui. Je vais vous expliquer cette énigme : dans cette lettre, votre mari demande des droits d'auteur,

mais pour les donner aux caisses des Gens de lettres et des Auteurs dramatiques. Or, je trouve insensé et impossible qu'il les leur donne. La Société des Gens de lettres vient d'être ignoble pour votre mari : elle a rayé son nom de la liste des présidents honoraires. Répondre à cette insolence par une donation, ce serait d'une grandeur par trop chrétienne ; votre mari aurait l'air de supplier, de chercher à les attendrir, d'acheter leur bonne grâce. La société ne pourrait guère éviter de le renommer président, si elle acceptait son argent ; mais il n'est pas démontré qu'elle accepterait. le comité est composé de bonapartistes, Thierry, Francis Wey, etc,...

« La caisse s'alimentant principalement des bienfaits de Walewski, on craindrait que l'argent de votre mari n'effarouchât l'argent ministériel : or, on pourrait renvoyer à votre mari son cadeau. Quand j'ai dit à Meurice que votre mari pensait à donner l'argent à ces gens-là, il a bondi.

« Que votre mari ne fasse pas cela, qu'il ne collabore pas aux charités des ministres,

qu'il ne s'expose pas à se faire renvoyer son argent.

« La Société des Auteurs dramatiques ne vaut guère mieux : elle serait cent fois supérieure, que votre mari ne devrait non plus rien lui donner. On dirait : il donne à celle-là parce qu'elle ne l'a pas rayé de la liste : il est furieux d'avoir été rayé : donc impossible de donner à la Société des Gens de lettres et impossible de donner à l'autre société sans donner à la première.

« La conclusion est que votre mari fera très bien de garder ses droits d'auteur pour lui-même. Comme j'espère qu'il se décidera à ce parti, le seul raisonnable, je n'ai pas voulu qu'il existât une lettre où il promît de donner ses droits d'auteur aux caisses des sociétés, et j'ai déchiré la lettre. Conseillez donc à votre mari de garder l'argent, et après, conseillez-lui de ne pas exiger ses droits tout d'un coup, l'éditeur qui fait l'affaire n'a pas beaucoup d'argent comptant, il voudrait que votre mari se contentât, par exemple, de trois mille francs donnés avant la publication, et ensuite les bénéfices se

partageraient par tiers, entre votre mari, Chenay et l'éditeur : quant à la condition de ne paraître qu'après *les Misérables*, il va, sans dire qu'elle est acceptée.

« Si votre mari consent dans ces termes il sera bien aimable d'écrire le plus tôt possible quatre lignes que Chenay puisse montrer à son éditeur. »

* * *

L'album des dessins parut enfin, je détache ce fragment des magnifiques pages dont Théophile Gautier avait enrichi ce livre.

« Il n'est pas difficile de deviner au prodigieux sentiment de l'écrivain qu'il eût été aussi aisément un grand peintre que grand poète ; la puissance d'objectivité qu'il possède lui eût servi pour les tableaux, comme elle lui sert pour des pages et pour les livres ; mais il n'a pas poussé plus loin qu'un simple délassement cette faculté naturelle, sachant

que ce n'est pas de trop de tout un homme pour un art.

« Le dessin n'est donc pas une prétention chez Victor Hugo et si parfois on a vu d'illustres maîtres tirer plus de vanité d'un talent secondaire que de l'art qui faisait leur gloire, ce n'est pas le cas de notre poète, il a fallu la sainte institution d'une œuvre charitable pour qu'on pût lui arracher la permission d'éditer les croquis. On sait, lui-même y fait mainte allusion dans des vers, quel infatigable promeneur c'était que Victor Hugo : pensif et mystérieux rôdeur, il aime à surprendre la solitude dans l'abandon de ses attitudes secrètes, à venir chez la nature à l'heure où n'attendant personne elle reste en déshabillé et ne compose pas son visage. Il erre à travers les prairies lorsque sur les rougeurs du soir les files de peupliers prennent des silhouettes étranges, et ressemblent à des processions de fantômes, et le matin quand le frisson de l'aube fait grelotter le vieil orme convulsif au bord d'une route baignée d'ombre. Un passant rêveur a remarqué ce tremblement noir, sur les blancheurs

livides de l'aurore, et vous les retrouverez dans une strophe ou un dessin. »

Paul de Saint-Victor à qui Victor Hugo écrivit un jour : « on ferait un livre rien que pour vous faire écrire un article », s'exprima ainsi :

« Dès le premier coup d'œil, ces dessins font songer aux paysages de Rembrandt : le dessin explique l'écrivain, Victor Hugo dessinant sur les marges de ses manuscrits c'est Michel-Ange traçant ses sonnets sur le socle de ses statues et les bordures de ses fresques. »

CHAPITRE VI

LES BONNES ŒUVRES DE Mme VICTOR HUGO

Activité de Mme Victor Hugo, fondatrice de la crèche et du dîner des enfants pauvres. — Marianne, la cuisinière bretonne; sa néfaste influence. — Le dévouement de Kesler.

C'est tout un chapitre de la vie de Mme Hugo que j'ai le devoir de donner ici, comme complément au chapitre précédent. Voici l'appel chaleureux par lequel elle avait pris l'initiative d'une première fondation et qui parut sous ce titre : *Crèche pour les petits enfants.*

« Au Rédacteur de la *Gazette officielle de Guernesey.*

« Monsieur,

« Je passais l'autre jour sur la place du Marché; je voyais un enfant de six mois

porté par une petite fille de cinq ans qui ne savait comment se tirer de son fardeau; dans ses bras aussi faibles qu'inexpérimentés, le nourrisson souffrait et pleurait. Sans doute la mère de ces pauvres êtres, absente pour gagner sa vie et celle des siens, avait confié son dernier-né à un autre de ses enfants.

« Nombre de mères, dans cette île en sont réduites à cette pénible nécessité; la plupart, femmes de marins ont, leur mari absent, la charge et la responsabilité de la famille. Pendant que la mère gagne son pain au dehors, les enfants restent seuls sans protection ou abandonnés à des étrangers qui les maltraitent.

« La situation des mères n'est pas moins douloureuse que celle des enfants.

« Je me suis demandé ce qu'il y aurait à faire pour adoucir ces misères : il y a bien ici des écoles qui servent d'asile aux enfants, mais ils n'y sont admis qu'à deux ans, depuis le moment de leur naissance jusqu'à cet âge ils n'ont guère de refuge...

« Dans cette situation, voici ce qui me

semble possible : nous avons à Paris et dans toutes les villes de France des établissements connus sous le nom de crèches. Un logement sain est choisi dans le point le plus central de l'arrondissement ou de la ville; dès l'âge de six semaines, la crèche est ouverte aux nouveau-nés, une femme dont l'intelligence, le zèle et la douceur sont reconnus sert de mère à ces intéressantes créatures en l'absence de l'autre mère; l'enfant, apporté le matin à la crèche est lavé, changé, nourri jusqu'à ce que l'on vienne le prendre le soir; sous le patronage de personnages charitables, les enfants sont visités et un médecin veille sur leur santé.

« Il serait, ce me semble, aisé d'importer ici cette excellente institution : je suis étrangère, mais j'aime Guernesey, et qui n'aimerait pas le charmant pays où il y a tant de bons cœurs! C'est à ces bons cœurs à qui je m'adresse, ils me comprendront... La fondation d'une crèche honorerait notre chère petite île : il y a des enfants riches qui sont heureux, il y a des enfants pauvres qui sont bien malheureux! Cette différence fait de

la peine à Dieu, je parle aux cœurs religieux. Dieu ne connaît pas d'enfants pauvres, il est le père de tous; imitons-le et que notre petite communauté chrétienne soit la mère de tous les enfants!

« Donnons un peu du superflu de ceux qui ont tout à ceux qui n'ont rien et nous ferons une bonne œuvre, et nous emporterons quelque chose qui sera à nous dans le lieu suprême où il n'y a ni grands, ni petits, ni riches, ni pauvres.

« Les amis que j'ai laissés à Paris m'ont offert leur concours pour un bazar que je compte faire et dont le produit reviendrait à la crèche. Les honorables habitants de Guernesey qui, s'associant à cette idée, voudraient contribuer au succès de l'œuvre, sont priés d'adresser à Hauteville-House, chez Mme Victor Hugo les objets qu'ils destinent au bazar; les journaux feront connaître ultérieurement l'époque où le bazar aura lieu.

« Adèle Victor Hugo ».

Le Bazar eut lieu en effet et produisit une

somme de 2.000 francs environ, somme insuffisante pour le but que se proposait Mme Hugo, elle fut mise en dépôt entre les main du prévot de la reine à Guernesey, en attendant que de nouveaux dons pussent permettre de continuer l'œuvre commencée, les arrérages de ce petit capital devant être employés chaque année à une œuvre de bienfaisance locale.

La fondation du dîner des enfants pauvres dont il a été déjà question date de la même année, et c'est bien à Mme Hugo seule, comme on va le voir, que l'on en est redevable...

A travers ses promenades dans les quartiers pauvres, Mme Hugo avait été frappée de la pâleur et de l'étiolement des enfants qui contrastaient si extraordinairement avec ceux des familles riches ou aisées qui, tous, étaient frais et brillants de santé.

En poursuivant son enquête, elle acquit la certitude que la population pauvre se nourrissait exclusivement de poisson de qualité inférieure vendu à vil prix à la

fin du marché et que leur boisson ordinaire était de l'eau équivoque, tandis que les enfants riches devaient leur belle santé et l'éclat florissant de leurs joues fraîches et vermeilles à la viande qui était leur nourriture ordinaire arrosée de bons vins de France ou d'excellente bière anglaise.

Dans son éloquence humanitaire et peu convaincue, le poète crut convenable d'ajouter : « Les enfants pauvres c'est ce qu'il y a de plus intéressant sur la terre. Aux enfants de ceux qu'on est convenu d'appeler riches, nous devons notre respect; aux enfants pauvres nous devons plus : nous devons notre assistance. Pour l'enfant malheureux, il y a deux fléaux : la misère matérielle et souvent la misère morale. A ces deux maux il faut un double remède; c'est à nous, que le hasard précaire a placés dans une position plus heureuse, de faire en sorte de donner ces remèdes. L'enfant pauvre, continue-t-il, subit deux fatalités dont il n'est pas responsable : une fatalité matérielle et une fatalité morale; il a l'estomac vide et il n'a pas le moyen de con-

naître les grandes vérités qu'il importe à tout homme de connaître, etc. »

La pensée déterminante de Victor Hugo à ce sujet a été puisée dans le souvenir du rapport d'une commission d'enquête législative adressée à l'école de médecine en 1848 pour examiner les causes de la misère de l'enfance : il fut établi, d'après cette enquête, qu'on pouvait guérir le rachitisme et les maladies scrofuleuses en donnant aux enfants de la nourriture animale et du vin. Ces deux moyens curatifs furent indiqués pour améliorer l'état général de la santé en France. Les médecins, qui firent l'enquête, déclarèrent que si l'on donnait aux enfants, une fois par semaine, un repas substantiel (de la viande et un peu de vin), on améliorerait leur état physique.

L'institution fut résolue à Guernesey. J'ai dit d'autre part d'où les fonds provinrent. Le dîner des enfants pauvres eut lieu le jeudi. C'étaient toujours les mêmes, afin de pouvoir constater les progrès et les améliorations produites, mais le nombre augmentait chaque semaine : ils étaient huit en com-

mençant, et la deuxième année, ils étaient vingt-deux : catholiques, protestants, Anglais, Français, Irlandais, sans distinction de religion et de nation.

Mme Victor Hugo se faisait un devoir et un grand plaisir de les servir elle-même, aidée de sa fille et de sa sœur. Toute la maison se joignait à elle et ce jour du dîner des enfants était une fête de famille à laquelle tout le monde prenait une joyeuse part.

Pendant les belles journées, la table était dressée, en plein air, dans le jardin; chacun circulait autour. A chaque nouveau plat, c'étaient des cris de joie, mais elle ne connaissait plus de bornes à l'arrivée de la surprise du plat sucré. Cette gaieté naïve et expansive se communiquait à l'assistance, et tout le monde était joyeux de cette joie folle et sincère, excepté — il y avait une exception — Marianne, la cuisinière bretonne, la madrée. Cette fille avait su prendre un grand empire sur Victor Hugo qui lui accordait toute sa confiance dont elle s'empressait d'abuser. Sa puissance n'avait pu vaincre la volonté du maître au sujet du

dîner des enfants. Elle avait cédé parce qu'il ne lui coûtait rien, à lui. Quelle était la cause de cette influence, nul n'aurait pu le dire; c'était peut-être l'économie sordide qu'elle affectait. Quoi qu'il en soit, elle en usait et en abusait pour faire le mal. Elle tyrannisait toute la maison, maîtres et gens de service; elle mettait quelquefois même de l'arrogance dans son air ou dans ses réponses à Mme Hugo, ce qui m'exaspérait. Sa dévotion était hypocrite et farouche, fanatique et intolérante jusqu'à la cruauté. Véritable inquisiteur en jupons, tourmenteur sans sexe, elle était impérative et inflexible.

Le dîner des enfants était un supplice pour elle, car il y avait parmi eux plusieurs protestants qu'elle appelait mécréants et parpaillots. Elle aurait volontiers brisé et brûlé les objets qui leur avaient servis comme elle les aurait volontiers brûlés eux-mêmes. Avec une grande ostentation elle paraissait prendre une vive sollicitude aux intérêts de son maître, ce qui flattait Victor Hugo. Ce désintéressement lui a, je crois, servi à se constituer en peu d'années un capital rondelet,

avec lequel elle a pu retourner vivre rentière en Bretagne, y faire ses dévotions fréquenter M. le recteur et persécuter ses collatéraux, en attendant quelle les fasse hériter de ses honnêtes économies.

Un dessin qui représente le dîner des enfants a été fait d'après une photographie prise sur nature; il n'y avait encore à cette époque que huit enfants. Mme Hugo les sert, assistée de deux servantes : Victor Hugo, dans le fond, avec Kesler; l'auteur de ce livre, sur un plan plus rapproché, lit un journal, tout en assistant à cette scène intéressante. M. Henett de Kesler que je viens de nommer était un proscrit très pauvre et très digne, qui n'avait pour subsister, que quelques maigres leçons de français qui ne pouvaient lui suffire que par excès de privations; il était quelquefois invité à dîner à Hauteville-House. Lorsque Victor Hugo eut son anthrax, parents et domestiques étaient épuisés de fatigue, car il fallait passer toutes les nuits auprès du malade. On se mit en quête, sans parvenir à le trouver d'un garde

qui pût remplir les conditions exigées par le malade.

Kesler ayant connu cette circonstance offrit très bravement de passer toutes les nuits, ce qui était absolument nécessaire à cause des nombreux pansements ordonnés par les médecins de deux heures en deux heures. Il fit ce qu'il avait offert et promis, se contentant de deux ou trois heures de sommeil dans la journée pendant lesquelles il était remplacé par des serviteurs; il passa vingt-huit nuits de suite au chevet de l'illustre malade, lui faisant ses pansements, et lui administrant les remèdes et les bouillons, aux heures fixées par les médecins.

Grâce aux soins et à la sollicitude de l'entourage et au dévouement de Kesler, le poète fut remis sur pied ; la convalescence fut longue. Tout le monde avait admiré, même les médecins, la constance de ce garde-malade dévoué et persévérant, quoique improvisé. Victor Hugo, en l'invitant à dîner chez lui, un jour par semaine, crut certainement, par cette munificence, s'être

acquitté envers lui, de tout devoir de gratitude.

Plusieurs années après, le pauvre Kesler, poussé par d'impitoyables exigences fut dans la nécessité de solliciter un emprunt; il s'adressa à Victor Hugo dans sa détresse. A sa demande inattendue le maître prit son grand air solennel, le priant d'attendre, et après plusieurs minutes de montées et descentes par les escaliers comme pour aller chercher très loin une grande somme, il revint et en lui remettant une guinée : « Voilà, mon cher Kesler, tout ce que je puis vous offrir; mais je vous en prie, ne m'en reparlez jamais. »

Quelque temps après, la misère et la maladie eurent accompli leur œuvre; Kesler mourut. Victor Hugo prononça sur sa tombe le jour des obsèques un superbe discours socialiste et fraternel.

CHAPITRE VII

CARACTÈRE ET HABITUDES DU MAITRE

Mme Victor Hugo ; son intarissable bonté ; confidences. — Histoire d'un flagrant délit. — Un crépage de chignons homérique. — Adèle Hugo ; scène de famille. — Une soirée historique ; Rupture de Victor Hugo avec le prince Louis Napoléon. — Le banquet des *Misérables*.

Victor Hugo se levait matin, faisait une toilette longue et détaillée, terminée par une douche générale glacée. Il recueillait alors sur le plancher de sa chambre les notes sténographiées, produit de ses inspirations nocturnes, les plaçait en leur ordre, après les avoir traduites, sûr de les retrouver au moment voulu, car la prodigieuse mémoire du poète se doublait d'une faculté spéciale, qui lui permettait d'oublier et d'effacer de son souvenir ce qu'il avait emmagasiné dans le coffre aux manuscrits jusqu'au jour où il en avait besoin.

Il savait toujours où retrouver un vers, une pensée ou une strophe même plusieurs années après les avoir écrites.

Il considérait la mémoire comme le don le plus précieux d'un poète et il avait inventé, pour la conserver robuste, une gymnastique de mnémonique qui développait cette faculté et la maintenait en vigueur.

Aussitôt après avoir accompli ces premiers soins, il sortait seul, allait voir son notaire ou son agent de change, s'occupait de ses affaires et rentrait très exactement déjeuner à midi. C'est à ce repas qu'il invitait quelquefois les étrangers; il se composait invariablement de poisson frais et de viandes froides, veau, bœuf et mouton. La conversation était générale, mais Victor Hugo n'y prenait part que pour résumer et conclure la discussion, à laquelle il n'avait eu jusque-là qu'une part peu active.

En sortant de table, chacun se rendait dans la salle de billard, pour prendre connaissance du courrier et des journaux, puis le maître allait se mettre au travail et chacun

l'imitait; la maison alors devenait silencieuse.

Vers les quatre heures, Victor Hugo sortait, rarement seul; il proposait souvent une promenade et pendant mes séjours à Hauteville-House, il m'offrait toujours de l'accompagner. Nos courses à travers l'île se prolongeaient jusqu'au dîner.

Lorsqu'il dînait chez lui, il invitait toujours un proscrit et quelques personnes venaient le soir. La famille Nicolle-Duverdier, avec son joyeux cortège de jeunes garçons et de jeunes filles apportait dans cette triste maison un élément de gaieté qui animait un peu ces austères et tristes réunions. On parlait politique, littérature et arts; on organisait une poule au billard à laquelle tout le monde participait; le maître était acharné à vouloir blouser ses adversaires, puis après avoir joué à son tour, il allait reprendre sa place dans le groupe des causeurs. Les dames sérieuses après avoir applaudi aux exploits des joueurs dissertaient sur les dernières créations de la mode parisienne et l'économie domestique; Victor

Hugo disparaissait toujours à dix heures...

Plusieurs fois par semaine le grand homme dînait chez Mme Drouet et ses fils l'y accompagnaient. Il retrouvait là toute la colonie augmentée des nombreux admirateurs qui se faisaient présenter au poète, trônant dans ce milieu choisi et trié par elle sur le volet. Inutile d'ajouter que le maître y était l'objet d'un culte fanatique et le point de mire de toutes les attentions et de toutes les prévenances.

La sollicitude affectée de la maîtresse de maison donnait le ton à ses invités, qui faisaient assaut de flatteries.

La table était exquise et l'amphytrione en soignait elle-même les moindres détails afin de faire jouir Victor Hugo et ses invités de tous les raffinements qu'on trouve dans une maison aisée qui veut retenir et ramener ses hôtes.

Entre cette agréable maison et Hauteville-House, le contraste était frappant. La plus stricte économie régnait, par ordre du maître, dans le service de la maison familiale, tandis que chez l'épouse de la main gauche

rien n'était épargné; la bonne chère et les vins les plus exquis y rendaient tout le monde gai et heureux. Mme Drouet mettait au besoin la main à la pâte, et Victor Hugo trouvait dans cette maison hospitalière une cuisine très soignée qui remplaçait avantageusement le poisson équivoque ou la viande douteuse accommodée au poivre rouge et au vinaigre par la vieille et cupide servante bretonne.

Ces soirs-là, qui se renouvelaient trois fois par semaine, Mme Victor Hugo, après le lugubre dîner de cette mégère qui agissait en maîtresse de maison, se retirait tristement en sortant de table, suivie de quelques amis fidèles, dans un des grands salons de Hauteville-House, à peine éclairé de quelques bougies nébuleuses ou de quelque bec de gaz fumeux.

Au commencement, une conversation quelconque qui aboutissait toujours au chapitre des souvenirs du passé. Les indifférents

s'éclipsaient de bonne heure à la faveur de la demi-obscurité; la fille du poète, Adèle, qui se rappelait les fêtes d'autrefois et rêvait les distractions et le bonheur de son âge, dont elle sentait douloureusement les dures privations, rentrait dans sa solitaire cellule de jeune fille, confier à son clavier le secret de son cœur attristé par les rigueurs paternelles, et les mélancolies de son esprit rêveur. Bientôt il ne restait plus avec Mme Hugo qu'un ou deux intimes et celui qui écrit ces lignes. Elle passait alors en revue les années heureuses de sa jeunesse, se laissait envahir par ses souvenirs et les racontait avec une éloquence attendrie, une grâce et un charme attachants.

Elle savait donner aux événements qu'elle rappelait et aux anecdotes qu'elle contait, un tour familier et persuasif qui en doublait l'intérêt. Elle parlait de son enfance, de sa jeunesse, de son amour, du mariage, des débuts du ménage, des efforts du poète et de ses luttes, des premiers succès et de leurs joies. Tout était alors rayonnant de jeunesse et d'espérance.

Cependant, on avait entendu rentrer le maître, qui, en montant à son appartement aérien, avait passé devant la porte du salon où étaient sa femme et ses amis; les domestiques étaient couchés; il se faisait tard. Et cette excellente femme, entraînée malgré elle par ses souvenirs, se laissait aller à des confidences qui nous faisaient connaître avec précision des détails inconnus et inédits de la vie du poète. Elle avait souffert et elle éprouvait un soulagement à ses souffrances en les racontant à des amis sûrs et dévoués... Elle pardonnait de grand cœur, mais ne pouvait oublier les tortures qu'elle avait dû se résigner à subir sans les avoir méritées.

Ces récits faisaient connaître la grande âme de cette noble femme; l'écouter, c'était la connaître, c'était l'aimer davantage. Pourtant son pauvre cœur meurtri, incapable de haine, n'avait de ressentiment contre personne. Elle était, au contraire, prête à épuiser ce qui lui restait de forces et d'énergie à se sacrifier encore, ne goûtant plus

de vrai bonheur que dans l'exercice de sa charité et dans l'affection de ceux qu'elle aimait.

L'épouvantable catastrophe de Villequier du 4 septembre 1843 où sa fille aînée, Léopoldine Hugo avait été engloutie dans la Seine avec son mari, la hantait toujours. Ce terrible souvenir ne pouvait s'effacer de sa mémoire, même pour un instant, et il revenait toujours dans ses épanchements douloureux dominant de beaucoup ses autres chagrins. Une confidence en amenait une nouvelle, et elles se soudaient les unes aux autres. Elle s'ouvrait à nous de ce qui lui avait été le plus amer; son exaltation naturelle prenait alors une éloquence tragique qui la soulageait.

La sincérité des amis qui l'écoutaient tout en cherchant à calmer son agitation nerveuse, dissipait peu à peu cette espèce de griserie que produit sur certaines organisations l'effervescence exagérée, inconsciente, des faits qui ont impressionné vivement leur imagination. Rien ne l'avait plus cruellement frappée dans sa vie d'épouse que la

scène dramatique qui suivit le flagrant délit avec Mme ***.

Victor Hugo avait l'habitude de rentrer très tard dans la nuit. Sa jeune femme ne pouvait se résoudre à se mettre au lit avant de l'avoir vu ou entendu rentrer. Ce soir-là, lasse de l'attendre et prise d'inquiétude, elle allait s'habiller pour courir aux nouvelles lorsqu'elle entendit ouvrir la porte de l'appartement. C'était lui: vivement elle se coucha : il était quatre heures du matin. A peine était-elle au lit que, contrairement à son habitude dans de pareilles circonstances, Victor Hugo entra chez sa femme et, avant de dire un seul mot, se mit à genoux devant elle. Etonnée de cette attitude, Mme Hugo, prévoyant un grand malheur, fut prise d'une crise nerveuse, qui permit à son mari de se ressaisir et de la prévenir qu'il avait à lui faire une confidence ou plutôt une confession de la plus haute gravité. Ce préambule n'était pas pour calmer la crise convulsive qui terrassait la pauvre femme : « Faites-moi la grâce de m'écouter et, d'avance, pardonnez-moi, car je suis cou-

pable envers vous, lui dit-il. » Et, sans lui laisser le temps de répondre, il lui raconta la scène épouvantable qui s'était passée et les suites terribles que menaçait de lui donner le mari outragé qui ne parlait de rien moins que de faire enfermer sa femme à Saint-Lazare. Le poète, à genoux, priait, suppliait; il demandait grâce à la victime en faveur des coupables. Quoique blessée, la nature généreuse de Mme Hugo s'enthousiasma dans un admirable élan, elle promit plus qu'il ne lui demandait et fit plus qu'elle n'avait promis, car elle sauva les deux complices.

Aussitôt le jour venu, elle, l'offensée, le cœur saignant, courut chez l'époux outragé et en obtint de lui permettre d'emmener elle-même la jeune femme coupable dans un couvent où elle espérait pouvoir la faire entrer immédiatement comme pensionnaire, la cacher ainsi à la malignité publique, et la soustraire au pire châtiment, à celui que tous redoutaient le plus, le scandale public; elle espérait ainsi obtenir l'apaisement, en attendant l'oubli. Elle réussit, mais la colère des pensionnaires du couvent ne connut plus

de bornes, lorsqu'elles apprirent que la jeune femme était l'héroïne de l'aventure dont tout le monde s'occupait déjà depuis la veille. Mme Hugo insista courageusement, et réussit dans sa généreuse entreprise.

Oubliant ses propres blessures, elle nous faisait quelquefois rire aux larmes par le récit piquant et spirituel de certaines scènes moins dramatiques, mais qui ne manquaient pas non plus de pittoresque.

Elle avait vingt-six ans, lors de l'aventure de Mme ***, ce qui lui permettait de préciser et de dater ses souvenirs. Elle nous a raconté avec brio une histoire de crêpage de chignons homérique et qui fut un peu scandaleuse à l'époque, car elle se passa devant témoins, venus là par hasard, entre ses deux rivales, justement Mme *** et Juliette, dans une maison tierce, où Victor Hugo avait donné rendez-vous à l'une d'elles : l'autre l'avait su, et les deux poules jonchèrent de débris le champ de bataille que le coq avait préalablement déserté. La victoire resta, par la suite à Juliette, mais *qui lou sa !*

Mme Hugo, qui nous témoignait tant de con-

fiance et nous faisait toucher les plaies secrètes de son cœur meurtri, avait un esprit très cultivé, doué, ce qui est plus rare, d'une généreuse et tolérante bienveillance.

Elle était indulgente et sa bonté savait atténuer et pardonner les faiblesses d'autrui; elle avait gardé une fidèle affection à ses anciens amis, ceux de la première heure surtout, qui l'avaient connue jeune, avaient assisté à son mariage et à la naissance de ses enfants.

Le plus intime et le premier en date était Auguste de Châtillon, peintre et poète connu de la génération actuelle par son petit poème de la *Lerrette en pal'tot*; il avait été lié avec Victor Hugo dès ses débuts, il était du même âge et faisait pour ainsi dire partie de la famille ; il avait dessiné ou peint les portraits des grands-parents et des enfants et il était l'auteur d'un grand tableau représentant toute la famille assistant, réunie dans la petite église de Fourqueux, à la première communion de Léopoldine, l'aînée des filles

du poète qui épousa Charles Vacquerie et mourut si tragiquement avec lui à Villequier en faisant leurs visites de noces.

Ce fut pendant un de ses voyages à Paris que Mme Victor Hugo connut la déplorable situation d'Auguste de Châtillon, cet ami des premiers jours. A son retour elle en fit un récit navrant à son mari, en ma présence, espérant qu'elle le déciderait à ouvrir sa bourse à l'ancien et fidèle ami. Mais elle ne put, malgré la chaleur de sa prière en faveur de leur vieux compagnon de jeunesse, obtenir la moindre avance d'argent, ni même l'autorisation d'inviter le pauvre artiste à venir passer quelques semaines à Hauteville-House où il aurait pu oublier un peu, près de ses vieux amis, l'âpreté du sort et les dures épreuves qu'il traversait. Victor-Hugo fut sourd et inflexible à toutes les tentatives.

« J'ai horreur des parasites », dit-il et il imposa silence à sa femme avec un tel froncement de sourcils que les choses durent en rester là.

Peu de temps après le pauvre poète qui

n'avait rien su des pourparlers le concernant, était complètement à bout de ressources et traversait une période de misère si noire et si aiguë qu'il se résigna à imposer silence à sa fierté, et à solliciter de son vieil et illustre ami un secours d'argent, certain que cette unique et bien tardive démarche serait favorablement accueillie.

Sa lettre était déchirante, mais ce fut de l'éloquence et de la prose perdues, car Victor Hugo ne tarda pas à répondre, mais, contrairement à l'espoir de l'infortuné, par un refus formel et motivé : le grand homme invoquait ses lourdes et nombreuses charges et ajoutait qu'en ce bas monde chacun gravissait son Golgotha...

Cette réponse fut connue, et le mot fit rapidement fortune dans le clan bohème, à ce point que quelques jours après, dans tous les ateliers et les cafés d'artistes, on se passait, au Rat-Mort et à la Nouvelle-Athènes, les copies d'une nouvelle complainte du graveur-chansonnier Pothey, sur un air connu dont chaque couplet se terminait par les mots : « Doucement je golgothe. » Afin d'être

rigoureusement exact, je dois ajouter, que quelques mois auparavant, le grand poète d'Hauteville-House avait encaissé comptant 300.000 francs pour le manuscrit des *Misérables*, et les avait pieusement et intégralement employés à augmenter son avoir à la Banque de Belgique, dont il était devenu un des gros actionnaires.

Obligée de compter parcimonieusement avec les faibles et insuffisantes ressources qu'elle ne pouvait obtenir qu'à grand'peine de son mari, il était impossible à Mme Hugo d'être prodigue, mais elle était charitable et bonne, et, contrairement à son mari, elle donnait sans compter pour le seul plaisir d'être utile et de soulager les infortunes qu'elle découvrait.

On a pu voir qu'après avoir été rayé de la liste des Présidents honoraires de la Société des gens de lettres, Victor Hugo avait poussé l'abnégation jusqu'à vouloir donner à cette société et à celle des Auteurs dramatiques les trois mille francs qu'il avait exigés et reçus d'avance sur la publication de l'*Album des dessins* qui allait paraître. On sait com-

ment il renonça à faire cette libéralité intéressée qui ressemblait fort à un acte d'humilité, après avoir connu l'opinion un peu rudement exprimée d'un ami dévoué qui avait une grande et légitime influence sur ses actions et ses décisions, et surtout dans la crainte qu'on lui faisait concevoir du mauvais effet que produirait cette réclame peu digne de lui.

La souscription Lamartine, le don à la femme Doize et le cadeau aux conducteurs d'omnibus devaient produire un effet plus direct et plus populaire et cet argent donné ainsi serait un bon placement, car ces générosités seraient annoncées et proclamées à grand orchestre par les mille voix de la presse surchauffée par ses nombreux amis qui s'occupaient déjà à dorer la légende, préparant ainsi les apothéoses futures. En attendant, cela faisait vendre les volumes et servait à construire le piédestal en attendant la statue.

A partir de cette époque je ne retournai à Guernesey qu'à de rares intervalles, et

mes séjours y étaient plus courts. D'ailleurs la maison était souvent déserte. Victor Hugo faisait de nombreux voyages, accompagné d'un de ses fils et de Mme Drouet. Mon refus de faire partie de la première caravane qu'il avait organisée pour aller excursionner dans ce merveilleux pays des Ardennes l'avait mécontenté; il se doutait du véritable motif. J'étais d'ailleurs fidèle à l'amitié, je me devais à Mme Hugo qui était déjà malade à Bruxelles.

J'avais promis d'aller la rejoindre à Spa, où elle devait faire une cure, et d'y passer quelques semaines avec elle et sa fille Adèle, la seconde fille du poète, dont la nervosité s'était accrue à la suite des événements de toutes sortes auxquels elle avait assisté, au cours de cette délicate période de transition pendant laquelle la jeune fille se développe. Elle était devenue un peu misanthrope par l'isolement où elle se trouvait à Hauteville-House, sans relations extérieures ; ses frères avaient, chacun de leur côté, des habitudes, des affections et des travaux qui occupaient tout leur temps, excepté les

heures et les jours où ils assistaient aux repas de famille; Adèle n'avait que son piano sur lequel elle se livrait, sans méthode bien précise, à un vagabondage musical solitaire, qui laissait pleine liberté aux folles idées de son cerveau et aux aspirations de son âme.

Personne n'écoutait la musique qu'elle composait : elle n'avait d'ailleurs aucune prétention à la produire, mais, pendant que ses doigts parcouraient capricieusement le clavier, son esprit travaillait et son cœur se gonflait à la pensée et au souvenir de certain jeune et bel officier avec qui elle avait échangé quelques paroles, l'année précédente, à Brighton où elle avait passé quelques semaines en compagnie d'une gouvernante.

J'étais à Hauteville-House à l'époque de son retour, et son état fébrile et nerveux me frappa. J'eus bientôt l'explication de cette nervosité, car ce fut moi qu'elle prit pour confident de l'état de son cœur et de son intention arrêtée de brusquer les événements. En ma qualité de grave confident, je lui conseillai d'en parler préalablement à sa mère, qui avait toute autorité pour la con-

seiller et être son interprète près de son père. En attendant, lui dis-je, patientez un peu, réfléchissez, et surtout ne brusquez rien. Elle n'avait aucune confiance dans la volonté et l'énergie de sa mère, qui n'était que bonté et indulgence, et dont l'autorité paternelle aurait vite raison. Je voyais bien qu'elle ruminait un projet scabreux qu'elle voulait réaliser elle-même sans prévenir personne. Elle le mit à exécution d'une façon inattendue devant toute la famille réunie à l'heure du déjeuner.

Au milieu du calme le plus parfait, s'adressant à son père : « Je veux me marier, mon cher père, lui dit-elle avec respect, j'ai 30 ans, étant née en 1830, je suis donc majeure et je désire ne pas rester vieille fille. » (Stupéfaction générale.) Le faciès du père de famille pâlit affreusement, et une légère mousse blanche apparut entre ses lèvres serrées. Après avoir quelque temps réfléchi, il se leva, terrible : « Vous avez résolu, lui dit-il, en la regardant avec colère, vous avez résolu de disposer de votre personne sans me consulter, et vous aggravez

votre attitude arrogante en invoquant votre majorité: vous êtes une mauvaise fille, et il ne me reste plus qu'à me retirer et à réfléchir sur ce que j'ai à faire. » Et il quitta la salle à manger, seul, à pas comptés. Je n'oublierai jamais cette scène tragique, dont l'intensité se décuplait par l'importance de l'acteur principal. Il fut invisible pour tous ce jour-là et il dîna chez Mme Drouet...

Cette triste scène pouvait et devait avoir un résultat contraire à celui espéré par la pauvre Adèle, déjà mûre pourtant. Tous les témoins présents à cette scène pensèrent avec raison que la violente sortie du maître avait pour but de retarder indéfiniment le mariage de sa fille, et par là même le rendre impossible, à cause de la dot qu'il ne pouvait se dispenser de lui donner, ce qui eût été pour lui le fond d'un amer calice à avaler.

Le maître ne voulait pas se séparer de son magot qu'il aimait à voir grossir et à caresser. Pauvre Adèle, elle aimait son bon oncle qui la consolait, et elle avait confiance en ses conseils lorsqu'elle se plaignait à lui des rigueurs paternelles. Sans lui dire toute ma

pensée sur la détestable parcimonie du poète, je cherchai à lui faire espérer une intervention collective de la famille et j'ajoutai que, d'ailleurs, le père avait le devoir de ne consentir au mariage de ses enfants qu'après références et réflexions. Je savais bien, au fond, à quoi m'en tenir, et Emile de Girardin, l'homme le plus positif de la terre, qui aimait beaucoup Victor Hugo et sa famille, et qui, plus tard, me parlait de ces faits, regrettait que le poète n'eût pas franchi la mer pour aller en Amérique où il aurait richement établi ses enfants.

Sans aucun parti pris, il est permis d'attribuer le malheur d'Adèle au peu de sollicitude de son père à remplir ses fonctions de père de famille et à l'effroi que sa terrible colère blanche lui avait causé, car on peut dire que c'est de ce jour qu'elle prit la funeste détermination de se marier et de suivre un indigne époux. La maladie mentale qui en a été la suite a pu être exagérée et mal comprise. Il lui aurait fallu être traitée par l'affection et la douceur, comme elle avait le droit de l'être, ce qui aurait exigé des dé-

vouements continuels, des soins amis, une sollicitude et une tendresse de tous les instants, mais cela fut remplacé par l'horrible souffrance de ne voir, dans ses moments lucides, que des aliénés, des malades et des prisonniers, au lieu de la liberté, du grand air et de gens aimés. Et cette pauvre Adèle est plusieurs fois millionnaire.

Il faut bien le dire, si Victor Hugo était un père et un parent illustre dont ses enfants et sa famille pouvaient se glorifier, il manquait en réalité de tendresse pour les siens et son égoïsme est devenu légendaire.

* * *

Victor Hugo était un artiste, un très grand artiste qui savait merveilleusement exprimer les divers sentiments, même ceux qu'il ne ressentait pas; il trouvait, à volonté, des expressions de tendresse, comme plus tard de colère et de l'indignation dans son vaste et merveilleux génie, suivant les exigences

de son intérêt ou de son ambition... Je justifie ce que j'avance. Au commencement de la présidence de Louis-Napoléon, Victor Hugo donnait une grande soirée dans les salons de sa nouvelle demeure, rue d'Isly, n° 5. Mme Victor Hugo avait inauguré pour la première fois, ce soir-là, la nouvelle formule devenue depuis générale : « Madame la vicomtesse Victor Hugo restera chez elle ». Les salons étaient combles. Pressentant que quelque chose d'important allait se produire, les nombreux amis du poète, et ceux non moins nombreux attirés par l'espoir de profiter de l'élévation probable et de la haute fortune certaine du maître de la maison dans le nouveau gouvernement, étaient là. On se chuchotait tout bas que le Président de la République était attendu. Il y avait, paraît-il, beaucoup de vraisemblance dans les propos tenus à ce sujet et, dans les groupes fiévreux formés par un certain nombre d'invités, on ne dissimulait pas ses espérances. Le Président était alors, comme on le sait, ami du poète et sa présence à cette soirée devait, tout en réalisant les es-

pérances et les convoitises des familiers et des amis, être la sanction naturelle de cette amitié.

Les belles dames étaient sous les armes et tout était prêt pour recevoir l'hôte si ardemment attendu. Mais, au moment où la réunion battait son plein et où toutes les oreilles se tendaient à l'annonce des nouveaux arrivés, c'est le nom de monsieur Boulay de la Meurthe, vice-président de la République, qui retentit. La déception fut générale et cruelle, chacun ressentit le contre-coup de ce que dut subir l'orgueil olympien du maître blémissant. Quelques moments après l'arrivée du second magistrat de la République, une conversation très animée s'engagea entre lui et Victor Hugo, dans le cabinet de travail du maître où ils étaient entrés. Ils en sortirent bientôt se promenant et causant à voix basse, mais avec une grande vivacité; ils s'arrêtaient dans les profondes embrasures des fenêtres afin de s'abriter contre les regards et les oreilles aux écoutes des indiscrets et des curieux. La conférence se prolongeait, et quelques invi-

tés plus tenaces suivaient du regard le mouvement des lèvres des deux interlocuteurs s'efforcant de saisir une phrase ou quelques mots de leur conversation qui leur eussent permis d'en pénétrer le sens.

Un instant après, malgré la prudence diplomatique des deux éminents personnages, ils laissèrent échapper quelques lambeaux de phrases et des éclats de voix qui firent comprendre qu'il n'y avait pas accord parfait entre eux; à la fin, ils finirent même par oublier les précautions les plus élémentaires, et ceux qui se trouvaient les plus rapprochés purent entendre distinctement des paroles comme celles-ci :

« Monsieur Victor Hugo, disait M. Boulay, Monsieur le Président de la République m'a chargé de vous dire qu'il ne pouvait aller plus loin. »

— « C'est à prendre ou à laisser, répondait rageusement le poète. » Enfin, après de nombreuses et vives ripostes, ce long colloque prit fin et, comprenant que l'ambassadeur ne pouvait dépasser ses pouvoirs, Victor Hugo reconduisit lui-même avec déférence

M. Boulay de la Meurthe en lui rappelant les derniers mots de son ultimatum qui éclatèrent :

« Dans deux heures, c'est la paix ou la guerre. »

Je tiens tous les détails de cette scène de M. Ballande, célèbre comme créateur des matinées théâtrales et historiques, qui servait à ce moment de secrétaire à M. Boulay de la Meurthe et l'avait accompagné et assisté à cette mémorable soirée. En me les communiquant, il y ajouta ces explications qui lui venaient de M. Boulay lui-même. « Il existait des relations intimes entre le futur Napoléon III et le poète, ils se voyaient chaque jour, soit chez ce dernier, soit à l'Elysée. Le chef de l'Etat tenait beaucoup au concours de Victor Hugo, et celui-ci ne voulait l'accorder qu'à des conditions déterminées, mais le Président qui ne pouvait plus disposer d'aucun ministère avait chargé M. Boulay de pressentir le poète et de négocier avec lui son entrée à la direction des Beaux-Arts dont on aurait considérablement augmenté les attributions. Victor Hugo re-

fusa avec une orgueilleuse hauteur cette fonction qu'il considérait comme inférieure à sa personnalité. M. Boulay insista néanmoins, en protestant du désir du Prince de lui être agréable, mais en ajoutant qu'il avait le plus profond regret de ne pouvoir aller au delà de la proposition qu'il venait de lui faire. C'est à ce moment que Victor Hugo lui dit avec colère en le reconduisant : « Ceci est mon ultimatum; il faut qu'avant deux heures, etc. »

Après les deux heures écoulées rien n'arriva.

Le grand homme en éprouva une vive irritation.

Ce fut la guerre.

L'Événement qui avait été présidentiel, jusqu'alors, commença, dès le lendemain, une opposition acharnée contre le Président.

Peut-être eût-il mieux valu, pour le Président qu'il s'entendît avec le poète; il se serait évité, devant la postérité, ces deux terribles pamphlets : *Napoléon le petit* et *les Châtiments*. Il est dangereux d'avoir les poètes contre soi dans l'histoire.

*
* *

En septembre 1862, une fête fut offerte à Victor Hugo par ses éditeurs, à l'occasion du succès de son livre; elle attira à Bruxelles de tous les points de l'Europe un grand nombre d'amis et d'admirateurs du poète venus pour le voir et le complimenter.

Ayant reçu une invitation très chaleureuse de Victor Hugo qui me priait d'y assister et de me réunir aux membres de sa famille, je ne pouvais me dispenser de m'y rendre. Au banquet se trouvaient réunis : Eugène Pelletan, Edmond Texier, Théodore de Banville, Nefftzer, Champfleury, Hector Malot, Desmarest, Legault, Charles-Louis Chassin du *Progrès* de Lyon, M. Lowe, pour la presse anglaise, M. Ferdry, pour la presse italienne, Pagnerre, Claye, Noël Parfait, Laussédat, Labrousse, Brives, anciens représentants du peuple, et une foule d'hommes de lettres, d'artistes, de journa-

listes venus de Paris et de toute la France, ainsi que de nombreux amis de Victor Hugo habitant la Belgique: parmi ces derniers le premier magistrat de Bruxelles, M. Fontainas qui avait tenu à venir saluer son illustre hôte au nom de la Belgique.

Plusieurs discours très importants furent prononcés par MM. Lacroix, un de ses éditeurs, Fontainas, premier bourgmestre de la ville de Bruxelles, Nefftzer, Berardi, etc.

Victor Hugo répondit par un de ces discours fulgurants et prophétiques, véritable manifeste de la pensée humaine où l'on croit entendre la voix de Dieu dictant les lois de l'avenir au poète inspiré, du haut de quelque mont Sinaï, et lui montrant de loin la terre promise, non pas seulement celle de la France, mais toutes celles où se réaliseront les rêves de liberté et de démocratie, qui bercent l'humanité en marche vers un avenir meilleur. On était déshabitué, dans notre pays, d'entendre de telles paroles et Victor Hugo, ce jour-là, ne parlait pas seulement de haut, il parlait d'assez près pour se faire entendre. Toute la presse d'en deça

et d'au delà la frontière retentit de cet admirable discours dans lequel résonnèrent toutes les cordes de la lyre humanitaire jusqu'à ce que le poète, remettant pied à terre, eût retrouvé le ton gracieux, familier et cordial, qui était aussi un de ses moyens les plus irrésistibles.

— « Etre au milieu de vous, dit-il en terminant, c'est un bonheur. Je rends grâce à Dieu qui m'a donné, dans ma vie sévère, cette heure charmante; demain je rentrerai dans l'ombre. Mais je vous ai vus, je vous ai parlé, j'ai serré vos mains, j'emporte cela dans ma solitude.

« Vous, mes amis de France (et mes autres amis qui sont ici, trouveront tout simple que ce soit à vous que j'adresse mon dernier mot), il y a onze ans, vous avez vu partir presque un jeune homme, vous retrouvez un vieillard; les cheveux ont changé, le cœur non. Je vous remercie d'être venus; accueillez, et vous aussi, plus jeunes, dont les noms m'étaient chers de loin et que je vois ici pour la première fois, accueillez mon profond attendrissement. Il me semble que je respire

parmi vous l'air natal que chacun de vous m'apporte un peu de France; il me semble que je vois sortir de tous les amis groupés autour de moi quelque chose de charmant et d'auguste qui ressemble à une lumière qui est le sourire de la patrie. »

Louis Blanc prit ensuite la parole.

CHAPITRE VIII

MADAME DROUET

Le mariage de Charles Hugo. — Le pique-nique annuel échoue. — Les projets de la belle Juliette. — Les moyens de séduction d'une jolie femme sur le retour. — Les origines d'une liaison durable. — Un voyage à Cythère ; l'amant, la maîtresse et l'ami, ou l'étrange aventure de Célestin Nanteuil.

Chaque année, Hauteville-House se dépeuplait à une certaine époque et une partie de ses habitants quittait pour un temps cette île qui, à la longue, devenait une prison. Victor Hugo, en homme économe, mais ami de son bien-être, partait avec Mme Drouet pour Bruxelles qui devenait le point de départ des excursions continentales. C'est là que le maître organisait en pique-nique les voyages à petites journées à travers la Hollande et les Ardennes. Cela avait réussi

une ou deux fois, mais ses fils qui pouvaient, à prix égal, se procurer des déplacements plus en rapport avec leurs goûts et les exigences de leur âge et de leurs plaisirs, préféraient, cette année, garder leur liberté. Charles désirait rester à Bruxelles d'où il pouvait facilement faire incognito une plongée sur Paris qui l'attirait toujours; François-Victor (Toto) qui était devenu Anglais à force d'étudier cette langue à fond pour sa traduction de Shakspeare, s'en allait à Londres et pérégrinait dans les bibliothèques du Royaume-Uni et à Strafford-sur-Avon, à la recherche de documents inédits pour le vaste travail qui l'absorbait.

Charles qui, par conviction ou gloriole paternelle, suivait ou voulait, pour la galerie, suivre son illustre père dans son intransigeance, revenait à Bruxelles. C'est de là qu'il écrivit à un de ses amis intimes qu'il venait de faire une perte irréparable dans la personne de sa chienne Lux, qu'il en était inconsolable, et que le profond chagrin qu'il en éprouvait ne pouvait s'atténuer que par un changement radical dans son exis-

fence : le mariage, auquel il n'avait jamais songé jusque-là. Comme il ne voulait pas froisser la susceptibilité du grand homme en faisant un nouveau voyage en France, alors qu'il lui avait laissé ignorer les précédents (et pour cause), il priait cet ami dévoué de faire part de sa détermination à quelques autres qui pourraient compatir à sa douleur, et de se concerter avec eux pour lui découvrir une femme. Les bons amis s'entremirent, et après quelques pourparlers, plusieurs allées et venues, et l'officieuse intervention de Mme Victor Hugo la chose se conclut très rapidement.

Lorsque Victor Hugo voulait sérieusement travailler, il rentrait avant tout le monde à Hauteville-House et s'arrangeait pour y être seul quelques semaines, ce qui lui était facile à certaines époques de l'année où tous se déplaçaient. Il ne gardait alors qu'une seule domestique. Lorsque Mme Hugo et sa fille étaient à Paris où elles habitaient chez Mme Chenay, le maître dînait et passait ses soirées chez Mme Drouet, qui profitait habile-

ment de l'occasion qu'elle avait su doucement amener, pour consolider son empire, et se rendre un peu plus indispensable par un redoublement d'attentions et de recherches délicates. Ce n'était déjà plus la belle Juliette et elle n'était pas sans s'en apercevoir : les cheveux blancs avaient depuis longtemps remplacé les boucles d'or d'autrefois qui faisaient les délices de ses admirateurs, et sa taille épaissie et alourdie n'était plus celle de la svelte et gracieuse comédienne, fêtée et adulée aux jours déjà lointains où elle se montrait dans la princesse Négroni. Elle connaissait trop le cœur humain pour ne pas comprendre que sa décadence physique lui faisait perdre son principal moyen de séduction ; aussi modifiait-elle ses procédés pour conserver sa néfaste influence sur le poète, et surtout sur le chef de famille. Elle attendait ainsi avec patience que la maladie de cœur de Mme Hugo eût accompli son œuvre implacable, pour réaliser enfin dans un avenir prochain le rêve de sa vie.

La mort prématurée, quoique prévue, de cette regrettée et charmante femme qu'elle

osait vouloir remplacer, et la rentrée de Victor Hugo, peu de temps après, à la suite de la Révolution du Quatre-Septembre ont pu lui laisser croire à la possibilité de resserrer, d'une façon plus légitime, les liens qui l'unissaient à lui. Ce rêve caressé depuis si longtemps n'est heureusement devenu qu'une demi-réalité, lamentable pourtant et surtout funeste pour la famille du poète et pour lui-même. Henry de Pène avait raison d'écrire le 15 mai 1885, au lendemain des funérailles pompeuses de Mme Drouet, ces paroles prophétiques : « Que devient l'épouse, si sa rivale est divinisée? Que devient le foyer conjugal, si la petite maison devient un temple consacré? Et de quel droit conseillerez-vous à vos fils la vie régulière si vous approuvez chez un des plus illustres enfants du siècle, les écarts dont vous prétendez les détourner? Vos fils riront de vos leçons! »

C'est peut-être ici le lieu de rappeler l'origine de ces relations qui enchaînèrent le poète pour la vie.

A l'époque des répétitions de *Lucrèce Borgia*, à la Porte-Saint-Martin, sous la direction de Harel, je crois, il y avait, parmi les figurantes, une jolie fille nommée Juliette, fort remarquée des amateurs du beau sexe, et fort protégée par un richissime prince russe propriétaire de mines en Sibérie, qui la comblait de cadeaux. Cette personne spirituelle et surtout fort avisée avait jeté son dévolu sur Victor Hugo; celui-ci, préoccupé de toute autre chose, ne l'avait pas encore remarquée. De nombreux habitués du théâtre, critiques, écrivains, littérateurs, artistes et gens du monde, suivaient les répétitions avec un intérêt dont on ne peut se faire une idée, en ces temps-ci. Après avoir fait plusieurs vaines tentatives pour attirer l'attention du poète, et fait agir en pure perte quelques-uns de ses meilleurs amis, elle résolut de frapper un grand coup pour parvenir à ses fins et voici ce qu'elle fit. Gustave Planche, le grand et intègre critique, assistait à la répétition ce jour-là. Lorsqu'il vint au foyer, Juliette l'apostropha avec effronterie au milieu d'un cercle de ses amis,

et lui dit à haute voix : « — Mon cher philosophe, que me conseillez-vous de faire pour attirer un peu sur moi l'attention de Victor Hugo qui ne m'a pas encore regardée? — Il faut, lui répondit sur le même ton l'éminent écrivain, lui dénouer publiquement les cordons de ses souliers, les lui ôter et lui baiser les pieds avec admiration ».

Est-ce ainsi que se passèrent les choses à la première rencontre, je ne l'ai jamais su positivement. Ce qui est certain, c'est que le rôle de la princesse Négroni, qui était à peu près insignifiant et destiné à n'importe quelle figurante, fut remanié et augmenté et qu'il devint un rôle assez important. Il fit valoir, sinon le talent absent, du moins l'éclatante beauté de la figurante que ses nombreux et riches amis se chargèrent d'embellir encore et de rehausser par la magnificence des toilettes et des joyaux que pouvait comporter son rôle. Après le succès de la pièce, dans les notes qui suivaient les indications de l'auteur aux directeurs qui monteraient l'ouvrage et où il complimentait, selon l'usage, les interprètes

sur leur talent, Victor Hugo, avant de parler de Frédéric, de Mlle Georges et de Lockroy, qui étaient les principaux, appréciait ainsi, selon sa manière laudative, le rôle de la princesse Negroni joué par Juliette :

« Il y a, dans *Lucrèce Borgia*, certains personnages de second ordre, représentés à la Porte-Saint-Martin par des acteurs qui sont de premier ordre, et qui se tiennent avec une grâce, une loyauté et un goût parfaits, dans le demi-jour de leurs rôles ; l'auteur les en remercie ici. Parmi ceux-ci, le public a vivement distingué Mlle Juliette. On ne peut guère dire que la princesse Négroni soit un rôle : c'est, en quelque sorte, une apparition ; c'est une figure belle, jeune et fatale qui passe, soulevant ainsi un coin du voile sombre qui couvre l'Italie au XVIe siècle. Mlle Juliette a jeté sur cette figure un éclat extraordinaire. Elle n'avait que quelques mots à dire, elle y a mis beaucoup de pensées; il ne faut, à cette jeune actrice, qu'une occasion pour révéler puissamment au public un talent plein d'âme, de passion et de vérité. »

* * *

Quelque temps après, Célestin Nanteuil, un des premiers amis du poète, romantique effervescent et fanatique admirateur de ses œuvres, dormait paisiblement, passé l'heure de minuit, dans le modeste logis qu'il habitait dans le voisinage du Carrousel, encombré, à cette époque, par des marchands de bric-à-brac, des fournisseurs de peintres et autres artistes, et des marchands d'estampes, lorsqu'il fut réveillé d'une manière inusitée par des coups violents frappés à sa porte. C'était Victor Hugo, accompagné d'une femme voilée, qui venait lui demander l'hospitalité pour la nuit...

— J'ai d'intimes relations avec Madame, lui dit-il ; chez moi, on me croit parti pour un voyage avec vous et cette dame qui doit passer pour votre amie, et j'ai compté sur votre bonne amitié pour donner un corps à cette fable.

Un marché était passé avec un cocher qui

mettait sa voiture à la disposition des amants à raison de 30 francs par jour pendant un mois. Célestin, afin de rendre service à son ami, hésita d'autant moins que Victor le rassura immédiatement en lui disant que tout était prévu et qu'il se chargeait de tous les frais. Le pauvre lithographe, peu riche, quittait néanmoins avec regret, quoique ce ne fût que temporairement, ses habitudes artistiques et les travaux qui lui permettaient de subvenir, tant bien que mal, à ses modestes besoins.

Il fut donc convenu que pendant toute la durée du voyage, Nanteuil passerait pour l'amant en titre de Juliette.

Dans toutes les villes où passaient nos trois héros, ils occupaient à l'hôtel une pièce unique, pour donner consistance à la fable, sans contrarier les expansions amoureuses des amants. Lorsque Hugo recevait quelque directeur de théâtre, afin de bien marquer qu'il n'était que le compagnon de son ami, dans son exode amoureuse, Célestin était prié de se coucher auprès de Juliette, mais après avoir été préalablement enfermé dans

un sac. Pour sauver sa dignité, le grand homme mentait avec effronterie en montrant, comme deux époux amoureux, les deux victimes de sa féroce jalousie.

La conclusion de ce voyage à Cythère ne laissa pas que d'être fort désagréable pour le pauvre Nanteuil. On rentra à Paris un matin de bonne heure et la séparation eut lieu sur la place de la Concorde.

Victor mit Juliette dans un fiacre qui passait, y entra après elle, et, s'adressant à son ami : « J'ai fait, dit-il, tous les frais du voyage depuis un mois, arrange-toi avec la voiture que je te laisse à payer. »

C'était une somme d'environ mille francs qu'il lui fallait se procurer et quelque habile que fût le crayon de l'artiste, il dut exécuter de nombreux titres de romances pour en gagner une partie; queques amis l'aidèrent; ceux qui existent encore aujourd'hui, rient toujours de cette aventure dont le pauvre Célestin Nanteuil garda longtemps un amer souvenir.

C'est Paul Chenavard, contemporain et ami des deux héros de l'histoire ci-dessus,

qui, sachant que j'écrivais ces souvenirs, me l'a racontée avec détails, peu de mois avant sa mort. Il participa, par un prêt d'argent, à la libération du pauvre artiste.

CHAPITRE IX

MES DÉPLACEMENTS

Maladie et mort de Mme Hugo. — Rentrée de Victor Hugo à Paris. — Mon attitude à l'égard de Mme Drouet triomphante. — Je me retire.

Comme on a pu le voir au cours de cette étude faite sans système, au fur et à mesure des souvenirs, j'eus souvent pendant l'exil du maître la joie de pouvoir lui rendre des services, et c'était avec un véritable empressement que je saisissais toutes les occasions qui se présentaient de lui être utile et de lui prouver mon dévouement. Aussi le grand homme, je l'ai vu plus tard, en usait largement, et en abusait souvent. Mais ni efforts, ni sacrifices, ni dangers, n'arrêtaient jamais mon zèle. Il arrivait parfois que, pendant sa solitude à Hauteville-House, Mme Drouet ne suffisait plus au maître pour l'aider à la sup-

porter. Il se laissait aller à être nerveux et irritable; le travail lui devenait difficile, et il éprouvait le besoin, ne pouvant pas venir à Paris, de voir des visages parisiens. Il s'apercevait qu'il lui manquait des documents indispensables, des matériaux qu'on ne pouvait se procurer qu'à Paris, il m'écrivait aussitôt un mot des plus aimables pour me prier de lui copier un fragment dans une bibliothèque, d'acheter un livre ou d'aller faire quelques visites d'affaires qui ne souffraient aucun retard; il ajoutait que je mettrais le comble à mes obligeances, en venant égayer un peu sa triste maison. Enfin, seul je pouvais lui apporter les réponses qu'il attendait et qu'il n'eût pas osé confier à une autre personne, car j'avais sa confiance et son amitié. C'est ainsi que, connaissant ma bonne volonté, il la mettait à profit sans cesse ; j'étais le trait d'union entre Paris et Guernesey, son factotum, son *alter ego* pour ses affaires personnelles et son secrétaire intime pour ses recherches littéraires; il employait mon dévouement, mes aptitudes et mes relations ; tout cela m'occasionnait de

nombreuses pertes de temps, des voyages coûteux et réitérés. Souvent porteur de papiers qui, à cause de l'adresse, ne fussent jamais parvenus par la poste, j'étais obligé de changer mes itinéraires pour dépister la police qui avait l'œil sur moi, et quelquefois de faire la traversée dans quelque barque de pêcheur qui consentait, moyennant un prix élevé, à me prendre à son bord. J'arrivais souvent dans la nuit, à Hauteville-House, trempé jusqu'aux os, les membres ruisselants et raidis par le froid; mais la compensation que je trouvais alors dans le plaisir d'obliger mon beau-frère et de lui donner une nouvelle preuve de mon dévouement était un stimulant et une récompense suffisante.

Outre les fatigues et les dangers, ces fréquents déplacements me faisaient négliger mes travaux et apportaient une grande perturbation dans mes finances peu prospères Le peu d'argent dont je disposais y avait passé et je voyais avec peine que le maître, qui tenait un compte si rigoureux de ses dépenses personnelles, feignait systématiquement d'ignorer toutes celles que je faisais

pour son compte. Jamais il n'y faisait allusion.

Ces voyages fréquents n'étaient pas sans présenter quelques dangers. Je dois cependant ajouter, pour être exact, que les papiers dont j'étais chargé n'étaient pas destinés à provoquer une propagande révolutionnaire quelconque et que je n'étais l'agent d'aucune conspiration. Je ne portais que des documents littéraires, mais il suffisait, à cette époque, qu'un fonctionnaire grincheux ou trop zélé devinât qu'ils étaient destinés à Victor Hugo pour que je fusse visité, saisi au passage et rigoureusement traité.

Enfin toute le monde sait qu'à l'époque des équinoxes pendant lesquelles j'ai fait de nombreuses traversées, la Manche est d'une navigation très difficile et souvent dangereuse et que les naufrages y sont fréquents. Ma santé s'est trouvée très ébranlée par cette existence un peu trop mouvementée et par l'excitation nerveuse et les inquiétudes qu'elle développait dans mon esprit au sujet de l'avenir, car, aussitôt rentré à Paris, c'étaient des commissions et des avances à

faire, Mme Hugo et sa fille à recevoir de mon mieux dans notre modeste ménage d'artiste, dont les ressources étaient très limitées.

Ces dames y recevaient leurs nombreuses visites, et leurs fournisseurs y apportaient les achats de la journée avec leurs factures qu'elles trouvaient la plupart du temps acquittées lorsqu'elles rentraient. Jamais ces avances ne me furent remboursées, pas plus, d'ailleurs, que mes déplacements et mes voyages de Paris à Guernesey et de Guernesey à Paris.

Une seule fois Victor Hugo m'en parla, mais ce fut bien longtemps après, dans une rencontre fortuite où il vint au-devant de moi à travers l'avenue devant la statue de Lamartine. C'était quelques semaines avant sa mort, vers les premiers jours d'avril 1885; il eut, ce jour-là, le sentiment ou le regret de son incorrection (pour ne pas prononcer le mot ingratitude) envers moi, car, après être revenu sur le passé, il en rejeta la faute sur son entourage contre lequel il n'eut pas assez d'amers reproches; il m'assura tout en se plaignant de sa gêne actuelle qu'il

était résolu à réparer ses torts : « Croyez bien, mon cher Chenay, ajouta-t-il, que je n'ai oublié aucun des services que vous m'avez rendus pas plus que je n'ai oublié ce que vous avez eu à souffrir à cause de moi sous beaucoup de rapports. »

Un fait qu'on m'a raconté précipita peut-être sa mort. Une personne de son intimité arrivait toujours en retard pour le dîner, et surtout, comme par une taquinerie voulue, lorsqu'il y avait des invités de Victor Hugo; le poète s'en exaspérait, et un jour il ordonna qu'on enlevât le couvert de celui chez qui ce manque d'égards et de politesse devenait une affectation. A l'instant même la dame présente, fille du maître, fit enlever le sien, et fit signe aux deux petits-enfants du vieillard de quitter la table. Le pauvre vieux poète, en voyant ces derniers s'éloigner avec indifférence, sans même lui faire le moindre geste affectueux, ne put retenir ses larmes et les convives partagèrent son émotion. On l'entendit sangloter toute la nuit. Les enfants n'étant pas allés l'embrasser ce soir-là, comme ils en avaient l'habitude, il

les demanda en se levant, mais, on lui fit répondre qu'il ne les verrait qu'après avoir fait des excuses. O le lion devenu vieux! Voyez-vous Hugo, le grand Hugo obligé de s'excuser. N'est-ce pas grand'pitié de voir ce manque d'égards pour un vieillard, lorsque ce vieillard, roi par son génie et son âge, peut, en quelque sorte, imposer son nom à un siècle; n'est-ce pas une faute de lèse-génie, que de lui refuser, pour un motif futile, les embrassements enfantins qui lui sont légitimement dus. O pauvre vieux lion!

Pauvre roi Lear de la poésie !... La France entière que tu as glorifiée te doit une acclamation de plus pour faire oublier à ta mémoire l'outrage sans doute inconscient qui te fut infligé.

Aussitôt rentré à Paris après le 4 septembre, Victor Hugo m'envoya ces mots :

« Mon cher beau-frère, venez me voir, je vous attends, mon cœur et mes bras vous sont ouverts.

« Victor Hugo, avenue Frochot.
5 septembre 1870. »

Il était déjà fort entouré d'une foule de nouveaux amis qui lui étaient inconnus la veille et qui s'empressaient de venir le féliciter de son retour et offrir le tribut de leurs flatteries à celle qui s'était définitivement emparée du gouvernement de la maison de Victor Hugo et dont les caprices et la volonté dirigeaient tout. On ne pouvait être présenté à Victor Hugo sans avoir préalablement reçu l'agrément de Mme Drouet; elle recevait et décachetait les lettres et y répondait sans même consulter le maître. C'était cynique, aussi refusai-je nettement de venir m'asseoir à cette table qu'elle présidait avec une indécente ostentation. Le maître de la maison subissait sans récriminer son autorité despotique à cause des dépenses et des petits ennuis qu'elle savait lui éviter. N'était-ce pas navrant de voir, à la place si bien occupée jadis et depuis si peu de temps laissée vide par la douce et charmante Mme Victor Hugo, cette vieille ballerine qui fut princesse au théâtre, qui fut princesse russe de la main gauche dans la vie privée, cette Juliette à qui Victor Hugo avait donné une

scandaleuse notoriété, en la traitant avec une déférence ridicule, cette femme, enfin, que les gobeurs et les parasites qui fréquentaient son salon et sa table se plaisaient à diviniser et à qui ils s'efforçaient d'être agréables en lui adressant des vers ou de la prose. Je savais que ma protestation platonique de fidélité à la mémoire de ma chère belle-sœur morte le 27 août 1868, n'aurait pas d'imitateurs... même qu'elle passerait inaperçue, mais elle irrita Victor Hugo contre moi, et, comme je me retirais sans bruit, elle servit de point d'appui aux malveillances des gens, auxquels l'amitié qu'il me témoignait portait ombrage; mais j'avais un tel dédain pour ces attaques sourdes et intéressées que je négligeai d'y répondre.

Mon attitude me paraissait justifiée et, en même temps qu'elle vengeait un peu la mémoire outragée de Mme Hugo, elle faisait ressortir l'ingratitude de beaucoup de ses amis, de ceux qui l'adulaient pendant les jours de son glorieux bonheur et qui entouraient maintenant Mme Drouet. J'avais l'approbation de ma conscience et celle des hon-

nêtes gens au courant de ces choses et cela me suffisait. Peut-être aurais-je mieux fait de m'expliquer, mais j'avais conscience de faire strictement mon devoir; je n'estimais donc pas que j'eusse à me justifier.

Et ainsi se vérifia la justesse du précepte de Basile : « Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose. » Je ne me préoccupais pas de l'effet possible des calomnies répandues sur mon compte, convaincu que l'avenir, plus équitable, mettrait en lumière ma loyauté.

Victor Hugo, à Paris, se trouvait, à la fin de sa vie, un peu isolé au milieu du tumulte de cette foule bruyante qui l'obsédait sans cesse et de cette nouvelle famille que les circonstances lui avaient imposée.

« Il me semble, me disait-il, le jour de la rencontre dont je parle plus haut, que je suis enfermé et prisonnier et que je manque d'air ». Il sentait bien déjà sa santé devenir mauvaise et ses forces faiblir et diminuer sensiblement, il n'avait déjà plus la résistance nécessaire pour réagir et faire respecter son autorité contre les influences né-

fastes qu'il subissait par lassitude et par la crainte d'être privé de ses petits-enfants. Il prévoyait les funestes effets de leurs aptitudes si peu développées et de l'éducation qu'ils recevaient.

Victor Hugo croyait sincèrement a Dieu et à une vie future, il respectait les prêtres dont il appréciait le caractère et dont il parlait toujours avec déférence ; il vantait l'instruction et la moralité du clergé français dont il admirait le dévouement et l'abnégation. Pendant les longues et journalières promenades que nous faisions autrefois ensemble à Guernesey à une époque plus heureuse, quoique ce fût celle de l'exil, il m'avait très longuement développé ses croyances, ses convictions religieuses intimes et ses théories sur l'âme après la mort. Je puis affirmer en mon âme et conscience, que si l'illustre malade avait pu avoir connaissance de la lettre que lui fit parvenir, à son lit de mort, Mgr Guibert, il aurait sinon reçu, du moins fait remercier l'archevêque de Paris d'une démarche qui l'aurait touché. La réponse qui fut faite en son nom visait sur-

tout la galerie; ce n'était certes pas celle qu'eût faite Victor Hugo; mais à ce moment, le poète n'était déjà plus en possession de ses facultés. La chambre dans laquelle il se mourait et le salon voisin étaient déjà encombrés d'étrangers, de journalistes, de poètes, qui s'installaient là comme chez eux. Des peintres, des photographes, des médecins, des charlatans de toutes sortes s'agitaient pour se faire remarquer et se tailler une réclame. Tout le monde entrait dans cette chambre mortuaire, et le regard presque éteint du mourant suivait ces allants et venants fourbes ou intéressés. Sa véritable famille, celle qui l'aimait depuis sa naissance, pour ne pas provoquer les craintes ombrageuses qu'elle aurait inspirées à la famille légale, s'était volontairement exclue de ce spectacle navrant; mais, au moment de la mort, la mémoire du passé revient, paraît-il, et les lèvres du mourant formulent des souvenirs et des prières à Dieu, qui doit en tenir compte.

CHAPITRE X

APRÈS LA MORT

Victor Hugo mourut le 22 mai 1885.

Ce fut un spectacle sinistre et navrant, et un abominable scandale dont rougirent de honte les véritables amis du grand homme et les admirateurs du poète, que les scènes qui eurent lieu devant le cadavre de Victor Hugo, pendant les jours qui précédèrent les funérailles.

De son vivant, Victor Hugo, qui croyait sincèrement à Dieu et à l'âme immortelle, avait la croyance que les âmes des morts restaient quelque temps au milieu de ceux qu'ils viennent de quitter afin de juger du degré d'affection et de respect qu'ils avaient pour le trépassé.

Quels amers regrets dut ressentir l'âme en peine de Victor Hugo, en voyant les sentiments réels que ces gens qui l'entouraient éprouvaient pour sa mémoire. L'ingratitude était la moindre de leurs fautes envers lui. Ses vieux amis, ceux qui lui avaient toujours été fidèles, sortirent de cette maison écœurés et indignés de l'attitude de ce monde qui se pressait autour de lui et plus encore, des paroles prononcées devant ce mort illustre qui avait honoré sa patrie et l'humanité en défendant les plus nobles causes.

Ah! certes si l'âme de Victor Hugo planait dans cette chambre mortuaire, elle dut s'y trouver à la peine et son supplice dut se doubler du regret d'avoir abandonné les vrais amis pour s'entourer de courtisans.

Les amis des premiers jours, ceux qui s'étaient dévoués à lui pendant les premières épreuves, ceux qui l'avaient assisté durant l'exil et qui s'étaient toujours montrés désintéressés et dévoués, durent se retirer devant le tapage et la honteuse réclame qui redoublèrent à sa mort.

Victor Hugo n'a pas eu, en ses derniers moments, la consolation d'être entouré de sa vraie famille et des vieux et sincères amis qui l'avaient connu. Ceux que l'affection et le devoir eussent appelés près de lui à cet instant suprême l'avaient précédé dans la tombe, sa femme, sa fille Léopoldine, ses fils; Adèle, sa dernière fille que son cruel égoïsme avait menée à la folie, était internée dans un asile.

Parmi ceux qui restaient, plusieurs s'étaient retirés choqués de son ingratitude et de ses mauvais procédés, d'autres par scrupules religieux; le grand poète, à qui il restait encore des parents qui ne l'avaient jamais quitté depuis l'enfance et des amitiés de plus de soixante ans, n'avait, pour l'assister à ses derniers moments, que les membres de sa famille poétique qui bourdonnaient autour de ce lit mortuaire comme s'ils eussent voulu en absorber les rayons.

Quelques parents, qu'il avait cessé de voir depuis de nombreuses années, et qui lui étaient antipathiques sous tous les rapports, hostiles en tous points à ses idées poétiques et religieuses, se sont retrouvés

après sa mort pour en tirer profit et vanité.

On les découvrit pour les formalités légales et, quoique fort dévots, ils s'entendirent au mieux avec le nouvel entourage athée; ils consentirent à garder le silence au sujet de la lettre de l'éminent prélat et de la réponse qui lui fut faite, ce qui prouve qu'il n'y a pas qu'avec le Ciel qu'il soit des accommodements.

Une seule protestation se produisit, muette, mais d'une grande éloquence, celle de Mme Chenay, venue en toute hâte de Guernesey pour assister son beau-frère qu'elle n'avait jamais quitté depuis sa naissance et pour lequel elle eut toujours une affection et un dévouement dont le désintéressement est au-dessus de toute contestation. Ne voulant pas avoir plus longtemps l'affligeant spectacle sous les yeux, ni confondre sa douleur si vraie et si déchirante avec les fausses et hypocrites démonstrations d'alentour, ne voulant surtout rien entendre de ces hideuses questions d'argent dont la discussion froissait sa délicatesse et sa vénération pour la mémoire de celui qui lui avait tenu

lieu de père pendant ses jeunes années, elle se retira silencieusement dans l'église Saint-Honoré d'Eylau où elle passa toutes ses journées à prier et à pleurer jusqu'au jour des funérailles auxquelles elle n'assista pas.

DEUXIÈME PARTIE

L'ILE DE GUERNESEY

UN MOT AU LECTEUR

Pour compléter les souvenirs sur Victor Hugo, Hauteville-House et Guernesey et remplir le programme annoncé par le titre, j'ai réuni mes souvenirs et mes notes afin de pouvoir donner aux lecteurs une étude aussi complète que possible sur cette île intéressante et curieuse.

Pendant l'exil de mon beau-frère M. Victor Hugo, je profitai de mes nombreux séjours dans cette île pour l'étudier et la connaître dans tous ses détails. Mis en goût par mes promenades avec le maître et les conversations par lesquelles il dirigeait sûrement mes recherches, je fouillais les bibliothèques publiques et privées dans tous

leurs recoins, je parcourais la ville, le port, les villages, les baies si pittoresques, la campagne si fleurie et si plantureuse, j'entrais dans les maisons où j'étais toujours le bienvenu et le bien accueilli, je chargeais ma mémoire de tous les renseignements que je recueillais sur les mœurs, les coutumes des habitants dans les anciens temps et de nos jours...

J'assistais aux séances des Etats où se discutent les lois, et aux audiences des tribunaux où l'on plaide les causes les plus vulgaires, j'ai voulu connaître des détails historiques sur les premiers habitants de l'île, et la part qu'elle prit plus tard aux événements politiques de l'Angleterre. Son industrie, son commerce, son trafic maritime, causes de sa prospérité actuelle, *la langue qu'on* y parle ont enfin été pour moi l'objet de longues études.

P. C.

DEUXIÈME PARTIE

L'ILE DE GUERNESEY

Guernesey doit son titre de Perle de l'archipel normand, à la richesse de son territoire et à la beauté de sa configuration géographique. Sa curieuse histoire et son délicieux climat ont aussi frappé l'attention des artistes et des poètes soucieux d'étudier les diverses formes de la nature, et du philosophe qui cherche à lui dérober ses secrets. Ses heureux habitants la nomment la bien-aimée, car celui qui y vient séjourner temporairement afin de jouir de cette égale et douce température, s'y attache toujours et s'y établit souvent.

L'inclinaison de l'île du sud au nord lui fait perdre une partie de la chaleur solaire, mais le Gulf-Stream qui l'enveloppe et la caresse, réchauffe de ses tièdes effluves marines les

profondeurs de son sol et fait éclore jusque sur ses rochers la flore la plus merveilleuse et la plus éblouissante.

La différence entre l'hiver et la belle saison y serait peu sensible sans le changement qui se manifeste sur la mer qui est transparente et bleue comme la Méditerranée, en été, et presque constamment écumeuse et mugissante à partir de novembre.

On y voit croître et prospérer les plus belles plantes des pays du soleil, les aloës y poussent en pleine terre et s'y développent si extraordinairement que leurs robustes feuilles y sont quelquefois un danger pour les maisons, le myrte grimpe rapidement jusqu'au faîte des habitations, et les enveloppe.

On peut visiter en janvier, des jardins où les camélias en pleine terre, gros et forts comme les arbres de nos boulevards, sont couverts à cette époque de milliers de fleurs éclatantes ; les rosiers multiflores enlacent les arbres et s'élancent de l'un à l'autre en formant des guirlandes parfumées qui donnent au paysage un perpétuel air de fête.

Si les arbres de notre continent y perdent leurs feuilles en novembre, des conifères, des chênes verts, des eucalyptus et autres végétaux reverdissent sans cesse, fleurissent souvent, et font ainsi attendre patiemment le retour du printemps.

De nombreux et confortables cottages, des maisons de campagne et de riches et importantes exploitations agricoles paraissent enfouis dans les fleurs et émergent toujours, hiver comme été, d'un océan de verdure.

Pourtant, lorsqu'on approche de la mer, les habitations de luxe deviennent plus rares, le paysage y est plus austère et l'on y entend le bruit incessant des vagues se brisant avec rage dans les anfractuosités et les grottes profondes creusées dans les abrupts rochers qui forment une partie de la ceinture si pittoresquement déchiquetée de l'île.

Les grèves et les baies ne sont pas moins curieuses, et méritent l'attention. Les excursions sont toujours des occasions de nouvelles surprises pour le promeneur.

Vous marchez en pleine idylle dans la pé-

nombre d'un sentier creux, bordé de haies, de clématites, de viornes et de chevelures végétales poussant en plein désordre ; l'aubépine fleurie parfume l'air ; votre rêverie n'est troublée par d'autre bruit que le chant des oiseaux, le bruit de la mer en sourdine, et la cantilène des insectes murmurant dans les herbes.

Tout à coup le chemin s'interrompt brusquement... vous penchez la tête, votre regard plonge au fond d'un précipice effrayant, d'un abîme vertigineux. Curieux, vous avancez avec précaution, et vous découvrez, à quelques centaines de mètres au-dessous de vous, la mer, calme, se jouant paresseusement sur une délicieuse plage de sable doré et brillant entourée de rochers qui en font une délicieuse baignoire isolée et commode.

A cette hauteur le bruit du flot vous arrive adouci et se marie harmonieusement à l'incomparable symphonie qu'y chante la nature entière.

Tout le décor est à l'avenant, le colossal et gracieux amphithéâtre qui se développe devant vous, semble construit et décoré par

des artistes-fées, qui ont voulu donner à cet hémicycle marin, une forme sans issue terrestre. Les grands rochers qui s'avancent au large, paraissent être les vigilantes sentinelles de l'océan, chargées de défendre les baigneuses confiantes contre les regards indiscrets.

Une invincible attraction vous ramène vers cette plage qui ne paraît accessible que du côté de la mer.

Mais si vous parcourez l'île accompagné d'un guide à qui les sentiers les plus mystérieux soient familiers, vous découvrirez bien vite sur les flancs intérieurs de ce vaste entonnoir les détours secrets qui vous conduiront doucement, à travers les ajoncs et les genêts en fleurs, à cette plage riante et fraîche, objet de votre admiration et de votre désir.

Assis sur une roche moussue vous prenez quelques moments d'un repos réparateur, respirant les aromes salins, tandis que la vague vient câlinement se rouler à vos pieds; puis, reprenant votre marche vous découvrez un nouveau chemin sur le sable encore

humide, qui vous conduira, en suivant le rivage, à d'autres points non moins beaux.

N'est-ce pas un incomparable sujet d'étonnement, que de voir, réunis dans un espace si restreint, sur ce coin de terre de trente lieues de tour, de beaux jardins où toutes les flores s'associent pour embaumer l'air et réjouir les yeux, toutes les prodigalités d'une terre fertile et d'une mer où abondent prodigieusement les poissons les plus beaux, les plus variés et les plus exquis; où vous êtes arrêté à chaque pas par l'admiration devant des sites qui varient sans cesse d'aspect. Ici ce sont les gracieuses silhouettes de ses dunes qui attirent votre attention, plus loin ce sont les formes élégantes de ses baies qui le disputent en grâce et en beauté à la hardiesse des falaises et des caps avancés.

Dans le centre de l'île, on ne voit que des fermes, des manoirs et des exploitations agricoles en pleine prospérité et, toujours et partout, de la verdure et des fleurs. Autour des fermes, de belles génisses paissent paisiblement une herbe succulente et saline plus haute qu'elles. Les

cultures bien dirigées donnent de beaux et excellents produits, et de superbes routes admirablement entretenues et bordées de beaux arbres conduisent de tous les points de l'île à sa capitale Saint-Pierre-Port, où des constructions maritimes toutes récentes frappent et étonnent le regard.

L'île de Guernesey est très près de nous, puisqu'elle n'est séparée de Cherbourg, qui est le point le plus rapproché de la côte, que par une distance qu'on peut franchir en deux heures en touchant Aurigny.

Et pourtant cette île, si près de notre continent a, sous le rapport de son climat, de son histoire, de ses mœurs, et de son existence politique, un caractère si particulier et une si étonnante originalité qu'on en est frappé dès l'arrivée.

Point de gendarmes : pas de vexations douanières et policières : le voyageur éprouve une véritable surprise qui le dispose favorablement à l'égard du pays qu'il vient visiter lorsqu'il se voit dispensé de répondre aux questions de ces *alguazils* avides et effrontés qui se font un jeu, par-

tout ailleurs, de faire ouvrir vos malles et d'en bouleverser le contenu.

Au contraire! si vous apercevez au loin un de ces braves policemen, vigilants quoique pacifiques, il vous fait bien vite comprendre, en se dissimulant discrètement, qu'il n'est là que pour montrer aux habitants de l'île et aux nouveaux arrivés qu'une autorité tutélaire veille à la sécurité de leurs personnes et de leurs biens.

La ville de Saint-Pierre-Port, bâtie en amphithéâtre, domine la mer de tous les côtés; de vastes chantiers de construction de navires y sont en pleine activité, son trafic maritime est très important, car le transit y est favorisé par la franchise des droits, ce qui amène dans le port un grand nombre de yachts de plaisance qui viennent pendant la saison des voyages y compléter leurs approvisionnements de vins de France et d'Espagne, de cognacs, de liqueurs et diverses denrées étrangères telles que thé, café, etc.

Beaucoup de navires de commerce dont le chargement est incomplet se détournent

de leur route pour venir se lester avec les granits concassés dont le placement est toujours assuré dans les villes anglaises qui l'emploient à la réfection de leurs routes macadamisées, et c'est un excellent revenu pour l'île qui en tire une grande partie de sa prospérité.

Le Château-Cornet, qui se trouve aujourd'hui en communication régulière avec la ville par la magnifique jetée du nouveau port, était autrefois un îlot entouré deux fois par jour et accessible seulement à marée basse.

Cette citadelle a eu une grande célébrité à l'époque des guerres de Religion où elle tenait pour la couronne d'Angleterre contre le peuple et les habitants de l'île; elle ne fut prise qu'après un siège de neuf années, disent les vieilles chroniques du pays. De curieuses légendes sont répandues à ce sujet, et on parle encore d'une terrible catastrophe qui y eut lieu à l'époque de cette guerre civile.

Une haute tour qui servait de dépôt de poudres fut frappée par la foudre et sauta avec

une grande partie de la garnison et de nombreuses personnes qui s'y étaient réfugiées. Le gouverneur fut grièvement blessé, sa mère et sa femme furent tuées par l'explosion et plusieurs bâtiments s'écroulèrent.

Aujourd'hui le château est occupé par les casernements de la garnison, les divers bureaux d'administration militaire et la vigie maritime.

C'est le canon du Château-Cornet qui annonce le matin, aux habitants de l'île, le lever du soleil, comme le soir il leur annonce son coucher.

De tous les points élevés on distingue l'archipel entier qui fait à Guernesey comme une ceinture d'îles dont plusieurs sont habitées; parmi celle-ci, citons Jersey, la plus importante et la plus peuplée; Aurigny et Serck, qui contiennent une population plus restreinte de pêcheurs et de commerçants maritimes.

Après Jersey, Aurigny et Serck, viennent plusieurs îlots ne renfermant que quelques rares habitants qui s'augmentent, temporairement, pendant la belle saison, d'amateurs

intrépides de chasse et de pêche. Herm est cité comme le plus giboyeux de ces îlots : on y fait des massacres de lapins; Jethou et Lion sont renommés pour leurs pêches miraculeuses; d'autres, comme Crevichon et Burhou ne sont fréquentés que par la mer qui les recouvre souvent, et servent d'asile à de nombreux tourteaux et crabes, ainsi qu'aux oiseaux de mer qui s'en nourrissent. Il y a encore une suite de rochers-écueils tels que les Casquets, les Hannois, le Ecrehous, et quelques autres qui sont la terreur des marins.

Mais revenons à Saint-Pierre-Port dont le nouveau port et la magnifique jetée font l'admiration des ingénieurs et des gens du métier.

Ces superbes et utiles travaux ont été entrepris par la commune guernesiaise, et payés sur le produit qu'elle retire de la vente de ses granits qui sont pour elle une source inépuisable de revenus, et qui ont puissamment aidé à la prospérité matérielle et commerciale de la ville et du port.

La ville contient de 16 à 18.000 habitants,

la plupart Anglais ou en parlant la langue, composés de bourgeois, commerçants, constructeurs, ouvriers, calfats et marins; la population rurale, aussi d'environ 18,000 âmes est disséminée dans les terres, les cultures et les exploitations agricoles.

Les paysans sont très attachés au sol, qu'ils cultivent de père en fils depuis des siècles : ils parlent un français gothique mélangé des idiomes et patois normands et bretons; ils sont aussi très soucieux de leurs intérêts et acceptent avec empressement les faveurs de l'Angleterre qui les exempte de contributions et d'impôts dont ils seraient surchargés en terre française ; — ils jouissent, en outre, des avantages d'un pays véritablement libre; ils sont gouvernés par une assemblée qu'ils nomment Etats, élue par le suffrage universel, qui juge tous les différends qui s'élèvent entre eux, selon les anciennes coutumes normandes et bretonnes. Quant aux lois anglaises elles ne sont promulguées que lorsqu'elles ont été discutées et acceptées par les Etats qui peuvent les repousser et refuser de s'y soumettre ; ce fait arrive

même assez souvent sans que cela trouble en rien les rapports de la communauté guernesiaise avec l'administration métropolitaine. Quant au gouverneur de l'île, il n'a d'autre fonction que de remplacer officiellement la Reine.

Guernesey fait partie du domaine privé de la Couronne et échappe, en vertu de ce privilège, à la domination du parlement britannique.

Cependant, malgré cette indépendance relative, elle est demeurée soumise à des servitudes féodales surannées qui y ont encore aujourd'hui force et vigueur comme au temps de la reine Anne.

Exemple : Hauteville-House, la maison de Victor Hugo, est, depuis les temps les plus reculés, frappée d'une redevance de plusieurs paires de poulets, payable au mandataire de la Couronne, chaque année, à la Saint-Martin. La perception de cet impôt féodal agaçait fortement les nerfs du poète qui résistait énergiquement à cet hommage forcé; après avoir longtemps négocié le rachat de cette contribution feudataire, Vic-

tor Hugo obtint enfin de la payer en argent.

Entre autres surnoms flatteurs donnés à l'île de Guernesey par la tradition, nous trouvons dans les archives de vieux parchemins qui la nomment aussi la « bienheureuse ».

En remontant loin dans la série des siècles écoulés, à ces époques obscures et funestes où la force s'imposait brutalement et où les premiers pionniers vinrent s'établir dans ce doux pays, ce coin de terre béni, échappé à la mer et à la tyrannie des brigands qui régnaient en maîtres sur le littoral, ce furent d'obscurs travailleurs amis de la paix, de simples moines errants et dispersés par les guerres, qui, afin de pouvoir se livrer à la prière et à l'étude vinrent habiter cette île où ils trouvèrent le calme et le recueillement qu'ils cherchaient. Là, au sein de l'abondance et du bien-être que leur travail et leur intelligence leur eurent vite procurés, ils vivaient heureux et tranquilles, au milieu de la nature, loin des compétitions des hommes barbares et des mêlées sanglantes qui couvraient le continent voisin de ruines et de deuils.

Aussitôt leur premier établissement formé, les bons moines n'eurent plus d'autre ambition que de préparer par la prédication le développement du christianisme dont le dogme encore nouveau commençait à se propager. Venus du fond du pays de Galles, sous la direction de saint Samson, leur évêque et leur guide, ils surent amener des adeptes à la nouvelle religion. Ils fondèrent en peu de temps un de ces prieurés primitifs qui précédèrent l'époque romane, aidés de néophytes qu'ils surent persuader et d'un certain nombre de néo-chrétiens qui, pour fuir les persécutions des Celtes du nord, s'expatriaient volontairement pour les suivre et les servir dans leurs œuvres de prosélytisme. Le premier point de l'île où vinrent s'installer les apôtres de la nouvelle doctrine, se trouve en suivant les grèves du nord: ils y fondèrent la ville de Saint-Samson, du nom de leur pasteur.

Cette ville, qui existe encore aujourd'hui est devenue un petit port d'attache pour de nombreux bateaux de commerce et de pêche; sa situation est florissante et prospère.

Le hâvre, judicieusement choisi à la pointe nord de l'île, est abrité par deux monticules sur lesquels les nouveaux arrivés s'empressèrent d'établir des moyens de défense contre les nombreux corsaires qui infestaient ces parages.

Sur l'une des collines ils bâtirent le fort du Mont-Crevet et, sur l'autre, le Château du Valle.

Ils construisirent, en même temps, un oratoire dans lequel ils se réunissaient pour prier en commun.

A l'époque de l'arrivée de saint Samson et de ses compagnons, il était encore possible d'aller de Coutances à Jersey, car les chroniques et les légendes nous apprennent qu'après avoir fondé et installé sa petite et pieuse colonie Samson se rendit à Saint-Malo dont il devint évêque.

Le château du Valle forme la pointe nord-est du port de Saint-Samson, et la même légende prétend qu'il fut rebâti ou consolidé un peu plus tard par le duc Robert de Normandie (Robert le Diable), afin de pouvoir protéger plus efficacement les nouveaux

venus, qu'il défendit dans la suite contre les pirates.

A partir de ce moment le château prit le nom de Saint-Michel, archange du Valle.

La petite église et le prieuré en ruines qui se trouvent auprès étaient aussi sous le vocable de ce saint patron de la Normandie.

C'est en l'an sept cent neuf que le grand Mont-Saint-Michel de France, qui se trouve au fond du golfe, fut entouré par les eaux. Vers la même époque tout le pays au nord fut submergé, les points élevés échappèrent seuls au cataclysme et devinrent les îles normandes dont Guernesey est la perle.

Le château du Valle et le clos qui l'entoure étant le point le plus élevé de l'entrée du havre de Saint-Samson, domine les ruines de la vieille abbaye couverte de lierre, dont l'intérieur, entièrement rongé et dégradé, ne se soutient que par les puissantes racines et les branches robustes du grimpeur végétal qui lui sert d'armature depuis des siècles.

La mer ayant coupé cette pointe de l'île,

un pont avait été établi pour y donner accès. Il a subsisté jusqu'au commencement de ce siècle et l'on en voit encore les ruines près de la partie comblée qui relie maintenant le château au reste de l'île.

Tout le clos du Valle, outre ses carrières si productives, a des cultures qui, grâce à la légèreté du sol, produisent des primeurs et des légumes très recherchés.

Derrière les ruines du château du Valle se trouve une crique naturelle qui forme un petit port bien abrité, particulièrement affecté aux bateaux de pêche qui alimentent la poissonnerie de Saint-Pierre-Port. Ce port s'appelle Bordeaux : pourquoi ce nom singulier auquel le vieux français donne une signification spéciale ?

Du haut du château du Valle le regard embrasse toute cette agglomération, du port, des bateaux et leurs agrès, qui, avec les habitations pittoresques des pêcheurs font un ensemble plein de mouvement et de variété. C'est aussi au pied de cette pointe élevée, d'où l'on découvre une grande immensité de mer, que stationnent les bateaux-

pilotes qui vont chercher au large les navires venant dans la direction de Guernesey.

Il est très dangereux de naviguer sans guide dans ce voisinage, car les écueils sont nombreux et s'étendent tellement loin, qu'on peut aller à marée basse, de rochers en rochers, pêcher des crevettes et des lançons à plus d'un mille au large; mais il faut agir avec une grande prudence pour éviter le flot qui arrive à certaines époques de l'année avec une prodigieuse rapidité. Toute cette partie du domaine de l'abbaye et le clos du Valle dépendaient directement de celle du Grand-Mont (toujours en souvenir du Mont-Saint-Michel, en terre de France) et fut fondée par le duc Richard. Cette abbaye du Grand-Mont avait, en toute propriété, des terres considérables (le quart de l'île) que le roi Henri VIII d'Angleterre s'appropria après avoir chassé les moines de l'abbaye et de l'île.

On voit encore près de Lancresse les restes vénérables de cette abbaye qui possédait, outre ses immenses richesses, de précieux privilèges : elle avait aussi droit

de haute et de basse justice sur les tenanciers vivant sur ses terres.

La tradition de ce redoutable tribunal se conserva longtemps après la dispersion des moines, et il garda encore longtemps après, une apparence d'autorité; mais, plus tard, il ne put connaître que des délits ruraux et n'eut pour mission spéciale que de veiller à l'entretien des chemins. Les membres de ce tribunal remplissaient cette mission officielle avec des cérémonies carnavalesques qui n'étaient pas faites pour les faire respecter et ne pouvaient guère améliorer les routes dont ils avaient la charge.

Les personnes âgées ont encore pu voir, au commencement de ce siècle, les membres de cette juridiction surannée et leur singulière et grotesque suite qu'on appelait « la chevauchée ».

La chevauchée partait le matin de la vieille abbaye en ruines, les membres de la cour à cheval accompagnés de leurs valets de pied qui tenaient la bride des chevaux; chacun de ces magistrats portait une longue baguette, en signe de commandement; ils venaient dé-

jeuner auprès de la ville, et de là se rendaient à une ferme désignée pour s'y rafraîchir à nouveau.

On parle encore aujourd'hui de l'émotion qui se produisait alors, lorsqu'après déjeuner la chevauchée tournait le coin de la Grande-Rue et commençait à gravir la pente raide de la Hauteville, en faisant jaillir des étincelles des pavés : les jeunes filles, surtout, se sauvaient à la volée, car elles savaient que l'usage autorisait les valets de pied de ces graves magistrats à embrasser les femmes et les filles qui se trouvaient sur le passage du cortège... La cour Saint-Michel (elle tenait aussi ce nom significatif de son origine) dînait sur plein mont, à l'extrémité de l'île, et rentrait le soir au Valle.

J'ai raconté la visite nocturne à Lancresse, où j'accompagnai Victor Hugo à la pâle clarté de la lune. En plein soleil cette excursion est peut-être moins poétique, mais elle est plus instructive, aussi intéressante, et plus gaie : l'impression est moins saisissante, mais plus gracieuse, sans manquer de grandeur.

On arrive sur cette vaste plaine par l'église et les ruines de la vieille abbaye. Au fond, l'horizon sans bornes, la mer.

Le sol couvert d'un sable fin est littéralement jonché de fleurs : ce sont des fouillis odorants et éclatants, des buissons de genêts d'or; la sauge, la menthe sauvage et le serpolet s'entremêlent aux églantiers rustiques couverts de milliers de ces petites roses sauvages, si délicieuses à voir et à respirer, et forment de pittoresques massifs odorants aux mille couleurs ; de nombreux buissons de ronces épineuses y attirent d'innombrables oiseaux babillards qui mettent au pillage leurs mûres noires et les framboises sauvages. C'est la symphonie des oiseaux, des fleurs, des parfums et du mouvement que le formidable bruit de la mer soutient de sa note monotone en se brisant sur les rochers.

En approchant de la partie de la plaine où sont les dolmens, de petits liserons blancs et roses recouvrent entièrement le sol de leurs printanières corolles et exhalent un arome fin et pénétrant. Sur une petite élévation entourée de gazon velouté qui porte le

nom de Marde est placé le dolmen. Couvertes de toutes les variétés de mousses terrestres aux nuances variées, ces grosses pierres frustes posées les unes sur les autres depuis les époques préhistoriques ont cet aspect d'auguste grandeur que revêtent les vestiges des âges disparus.

Le monument consiste en cinq maîtresses pierres, soutenues par d'autres moins grosses et plus nombreuses formant une excavation qui ressemble à une caverne artificielle. C'était dans ce caveau qu'on déposait les corps des guerriers morts: ils y étaient enterrés avec leurs armes et les instruments en pierre de silex qui servaient à leur usage journalier.

On y peut pénétrer, mais on n'y découvre rien : le tombeau garde son secret, le temps et les vents de mer ont balayé et dispersé jusqu'aux derniers vestiges de ce qui pouvait rester de la poussière de ces glorieux ancêtres et des objets enterrés avec eux.

Au sud de la plaine se trouve un gros rocher nommé la Roque Ballan sur laquelle, depuis des siècles, on a perpétué la coutume

païenne d'allumer de grands feux au solstice d'été, et autour desquels les jeunes gens des deux sexes dansent des rondes en chantant.

Le Castel, qui se trouve sur l'emplacement où était le château du grand Sarrasin de la légende guernesiaise, est une paroisse importante dont l'église date du XIIe siècle. C'est un endroit élevé qui domine le nord-ouest. On a donné pendant plusieurs siècles le nom de « sarrasins » à tous les pirates qui écumaient les mers. C'était une erreur entretenue par l'ignorance et la barbarie de ces temps, car, les barbares qui venaient de temps à autre dévaster et mettre à sac les châteaux et les monastères des îles et du littoral breton et normand étaient vraisemblablement des Danois, et celui qu'on appelait à cette époque le grand Sarrasin devait être Hastings, le chef danois qui a fait longtemps la guerre au roi saxon Alfred.

Cette paroisse est environnée de collines en pentes douces, au pied desquelles se trouve le village des Grands-Moulins, si bien exposé, si riant et si fleuri, avec ses maisons dont les arêtes sont contournées gracieuse-

ment de plantes grimpantes et de rosiers multiflores, et ses jardins remplis d'arbres de toutes espèces chargés, en automne, de fruits délicieux.

Un joli ruisseau traverse cette vallée en miniature; c'est le Drouët, qui vient du village de ce nom, et qui féconde et multiplie la végétation exceptionnelle de cet Eden aux sites pittoresques et diaprés et aux champs plantureux, chargés des gerbes d'or des moissons luxuriantes.

Près de l'église se trouve un vaste espace qui sert une fois par année, à la Saint-Jean, de champ de foire : c'est là qu'on amène les belles vaches de toutes robes, si renommées pour la qualité de leur lait.

Les vaches de Guernesey sont petites, et de l'espèce de l'ancienne race bretonne dont les produits n'ont pas de rivaux.

Guernesey est aussi la terre classique des légendes fantastiques, des lutins et des fées, et la superstition est aujourd'hui aussi vivace qu'autrefois. J'ai vu et visité des maisons que la crédulité populaire croyait hantées par des revenants, complètement abandon-

nées depuis des années et que leurs propriétaires laissaient tomber en ruines. En passant devant ces maisons injustement maudites, le naïf et superstitieux habitant hâte le pas sans se retourner.

Un de ces lieux, diffamé par l'ignorance, est la Roque où le Coq chante, sur la route qui conduit au mont Saint.

Les rivages et les grèves de ces territoires abandonnés n'ont pourtant rien de sinistre, et leur aspect riant et plein de lumière peut lutter de pittoresque avec les autres parties de l'île.

Les vieux écrivains prétendent que l'oncle de Guillaume le Conquérant est venu mourir aux environs de cette plage, il y a environ huit cents ans. Peut-être y a-t-il, entre cette légende historique perpétuée par la tradition et la crainte superstitieuse que ce lieu inspire aux habitants une connexité inconnue.

Actuellement, quelques rares familles de pêcheurs (esprits forts sans doute) habitent seuls cette contrée; les hommes sont à la mer, les femmes et les enfants disposent

les filets et préparent le repas du retour.

La pointe d'Icart sépare Saint de Petit-Bat, la plus vaste et la plus grandiose de toutes les baies et où aboutissent deux grandes vallées.

Plus loin, au sommet de la côte raide et abrupte, on trouve le Gouffre, fort visité par les voyageurs curieux, et voisin du sinistre rocher de la Moye ; puis, à la pointe de Corbière, le hâvre de Bon-Repos, but de promenade assez recherché. Comme ce sont des falaises presque à pic, ce lieu est choisi par la garnison pour les exercices de tir; il est d'ailleurs difficile, dangereux même de diriger les excursions de ce côté à cause des précipices dont la route est semée. Les sentiers qui y conduisent sont d'ailleurs tellement pierreux et glissants que le sommet de ces falaises a été abandonné et sert de refuge à d'innombrables familles de corbeaux, de mauves, et autres oiseaux de mer qui y pullulent, autant qu'à l'endroit appelé l'anse aux Mauves, sur la route de Plainmont.

J'ai encore à vous parler de deux pa-

roisses situées à la pointe extrême ouest : elles se nomment Saint-Pierre-du-Bois et Torteval.

Saint-Pierre est très peuplé, et possède de belles maisons et des vues très variées sur la mer ; l'église est belle. De ces villages on descend à la baie de Roquaine par une longue vallée qui est un but d'excursion des mieux choisis et des plus pittoresques.

Cette baie est située entre deux collines assez élevées au milieu desquelles s'élève une grosse tour de construction ancienne ; de la plage où elles aboutissent le regard s'étend sur un horizon sans bornes. C'est l'océan! Quoiqu'elle soit entourée de nombreux écueils, c'est de cette baie que partent les grands bateaux qui vont, jusque sur les côtes anglaises, pêcher le maquereau et le congre, poissons très estimés dans les îles, et qu'on apporte au marché sur les charrettes de Roquaine, empilés dans de grands paniers bourrés de plantes marines.

Ces plantes marines sont précieusement recueillies, par les cultivateurs des environs, plusieurs fois par année, pour servir d'en-

grais. Il faut voir alors, arriver à marée basse, sur les rivages des grandes baies, ces longs chapelets de charrettes qui reprennent le chemin de la ferme aussitôt qu'elles sont chargées de cette moisson fertilisante que la mer fournit abondamment; on fête leur retour avec la plus grande joie.

Un petit port forme la pointe de la baie de Roquaine, du côté du large; il se nomme port de l'Erée. Il y a, près du fort qui le protège, le cromlech du Creux-des-Fées qui est un monument druidique identique à celui de la plaine de Lancresse.

L'îlot de Li-Hou n'est séparé de la baie que par un canal qu'on peut traverser à pied sec, à marée basse; il y avait autrefois, à Li-Hou, un couvent dédié à la vierge Marie, auquel les bateaux de pêche bretons ne manquaient pas d'adresser, en passant, un respectueux salut en abaissant leurs voiles.

Cet édifice religieux fut détruit par les Anglais pendant les guerres de l'Empire, de crainte qu'il ne servît de retraite aux Français.

Outre les monuments druidiques de la plaine de Lancresse et du Creux-des-Fées dont j'ai parlé, il existe, sur le lieu appelé l'Héritage-des-Paysans, une pierre qu'on nomme Pierre des Druides ; elle est isolée au milieu d'un champ, debout, et haute de six pieds. C'est un menhir (en breton, pierre longue).

Torteval, dont le territoire s'étend dans la direction de l'ouest jusqu'à Plainmont, est le point le plus rapproché de ce chapelet de rochers long de deux milles qu'on nomme les Hanois : ce sont de perfides écueils qui ont causé autrefois la perte de nombreux navires et beaucoup de ruines et de deuils dans les îles. Pendant les nuits d'hiver surtout, les malheureux bateaux qui avaient le malheur de s'égarer vers ces funestes rochers s'y brisaient et s'y engloutissaient corps et biens.

Aujourd'hui, les Hanois, qui constituaient jadis un danger permanent pour les marins, sont devenus leur guide et leur sécurité. Un phare y est établi leur indiquant la route, et, en pleine mer, dans la nuit noire, le pilote

cherche la clarté qui lui signale ce point, tant redouté jadis.

LA MAISON HANTÉE (1)

« Plainmont, près Torteval, est un des trois angles de Guernesey. Il y a là, à l'extrémité du cap, une haute croupe de gazon qui domine la mer.

« Le sommet est désert : il est d'autant plus désert qu'on y voit une maison.

« Cette maison ajoute l'effroi à la solitude.

« Elle est, dit-on, visionnée.

« Hantée ou non, l'aspect en est étrange.

« Cette maison bâtie en granit et élevée d'un étage, est au milieu de l'herbe, elle n'a rien d'une ruine.

« Elle est parfaitement habitable, ses murs sont épais et le toit est solide, pas une pierre ne manque aux murailles, pas une tuile au toit.

« Cette maison tourne le dos à la mer, la façade du côté de l'océan n'est qu'une muraille...

(1) Victor Hugo, *Les Travailleurs de la mer*.

« En examinant attentivement cette façade, on y distingue une fenêtre murée. Les deux pignons offrent trois lucarnes, une à l'est, deux à l'ouest, murées toutes trois. La devanture qui fait face à la terre a seule une porte et des fenêtres, la porte est murée, les deux fenêtres du rez-de-chaussée sont murées. Au premier étage, et c'est ce qui frappe tout d'abord quand on approche, il y a deux fenêtres ouvertes; mais les fenêtres murées sont moins farouches que les fenêtres ouvertes. Leur ouverture les fait noires en plein jour. Elles n'ont pas de vitres, pas même de châssis ; elles s'ouvrent sur l'ombre du dedans, on dirait les trous vides de deux yeux arrachés. Rien dans cette maison. On aperçoit par les croisées béantes le délabrement intérieur, pas de lambris, nulle boiserie, la pierre nue. On croit voir un sépulcre à fenêtres, permettant aux spectres de regarder dehors; les pluies effritent les fondations du côté de la mer. Quelques orties agitées par le vent, caressent le bas des murs : à l'horizon aucune habitation humaine. Cette maison est

une chose vide, où il y a le silence. Si l'on s'arrête pourtant et si l'on colle son oreille à la muraille, on y entend confusément par instants des battements d'ailes effarouchées. Au-dessus de la porte murée, sur la pierre qui fait l'architrave, sont gravées ces lettres : ELM-PBILG, et cette date : 1780 ; la nuit, la lune lugubre entre là.

« Toute la mer est autour de cette maison : la situation est magnifique et, par conséquent, sinistre. La beauté du lieu devient une énigme.

« Pourquoi aucune famille humaine n'habite-t-elle ce logis? La place est belle, la maison est bonne; d'où vient cet abandon? Aux questions de la raison s'ajoutent les questions de la rêverie. Ce champ est cultivable, d'où vient qu'il est inculte? Pas de maître, la porte murée; qu'a donc ce lieu? Pourquoi l'homme en fuite? Que se passe-t-il ici? S'il ne s'y passe rien, pourquoi n'y a-t-il personne? Quand tout est endormi, y a-t-il ici quelqu'un d'éveillé? La rafale ténébreuse, le vent, les oiseaux de proie, les bêtes cachées, les êtres ignorés, apparais-

sent à la pensée et se mêlent à cette maison. De quels passants est-elle l'hôtellerie? On se figure des ténèbres de grêle et de pluie s'engouffrant dans les fenêtres, de vagues ruissellements de tempête ont laissé leurs traces sur la muraille intérieure. Ces chambres murées et ouvertes sont visitées par l'ouragan. S'est-il commis un crime là? Il semble que la nuit, cette maison, livrée à l'ombre, doit appeler au secours. Reste-t-elle muette? En sort-il des voix? A-t-elle affaire dans cette solitude? Le mystère des heures noires est à l'aise ici. Cette maison est inquiétante à midi; qu'est-elle à minuit? En la regardant, on regarde un secret... On se demande, la rêverie ayant sa logique et le possible ayant sa pente, ce que devient cette maison, entre le crépuscule du soir et le crépuscule du matin; l'immense dispersion de la vie extrahumaine a-t-elle sur le sommet désert un nœud où elle s'arrête et qui la force à devenir visible et à descendre? L'épars vient-il y tourbillonner? L'impalpable s'y condense-t-il jusqu'à prendre forme d'énigmes? L'horreur sacrée est dans ces pierres. Cette ombre

qui est dans ces chambres défendues est plus que de l'ombre; c'est de l'inconnu. Après le soleil couché, les bateaux pêcheurs rentreront, les oiseaux se tairont, le chevrier qui est derrière le rocher s'en ira avec ses chèvres, les entre-deux des pierres livreront passage aux premiers glissements des reptiles rassurés; les étoiles commenceront à regarder, la brise soufflera, le plein de l'obscurité se fera, les deux fenêtres seront là, béantes. Cela s'ouvre aux songes, et c'est par des apparitions, par des larves, par des farces de fantômes vaguement distinctes, par des masques dans les lueurs, par de mystérieux tumultes d'âmes et d'ombres, que la croyance populaire, à la fois stupide et profonde, traduit les sombres intimités de cette demeure avec la nuit.

« La maison est visionnée; ce mot répond à tout. »

*
*

J'ai vu dans mes voyages de nombreux et beaux couchers de soleil. A de certaines

époques de l'année on en voit de superbes à Paris : de la place de la Concorde, ce météore éclaire merveilleusement l'Arc-de-Triomphe derrière lequel il passe et illumine de ses splendeurs ce haut et glorieux portique.

Je l'ai vu se coucher du haut du Puy-de-Dôme, dans les Alpes, et sur les cimes des Pyrénées; j'ai assisté à son coucher et à son lever du sommet du Niésen dans l'Oberland bernois, en face de la Jungfrau, à Interlaken, entre les deux lacs... Un coucher de soleil dont le souvenir restera dans ma mémoire tant que je vivrai, c'est celui qu'il m'a été donné de contempler de Plainmont dans l'île de Guernesey, par une chaude soirée du mois d'août. Quel grand et éblouissant spectacle! Il me semblait que le ciel s'était ouvert et me montrait comme réalisées dans ses incommensurables profondeurs les divines inspirations que certains peintres mystiques ont essayé de reproduire avec leur génie et leur foi! Des rayons enflammés et de fulgurantes clartés d'une prodigieuse intensité annonçaient d'innombrables foules qui pa-

raissaient se mouvoir dans cette lumière surnaturelle: l'illusion grandissait et dans mon extase il me semblait que j'allais voir surgir plus nettement des légions d'anges et d'archanges vêtus de robes éclatantes et chantant sur des harpes d'or la gloire de Dieu...

Ne pouvant plus soutenir l'éclat de ces magnificences, je fermai les yeux malgré moi, lorsque je les rouvris, la vision céleste s'était évanouie, de beaux nuages pourpre et azur frangés d'or indiquaient seuls, le point du ciel où elle s'était manifestée à moi.

Je repris, sous la puissante impression de ces splendeurs, le chemin d'Hauteville-House.

Août 1886.

APPENDICE

Notes et Souvenirs personnels

NOTES ET SOUVENIRS PERSONNELS

Je ne crois pas que ce soit nuire à la mémoire d'un grand homme que de recueillir tout ce qui sert à le faire mieux connaître. C'est dans cette pensée que je détache encore ces quelques dernières notes et souvenirs personnels, que je n'ai pu placer ailleurs et que je n'ai pas voulu laisser perdre.

Ce que j'ai raconté, ce que j'ai décrit, ce que j'ai répété, sauf deux seuls épisodes dont j'ai indiqué l'origine, je l'ai vu, entendu et je puis dire vécu. C'est donc en toute sincérité que je peux affirmer que je n'ai rien écrit qui ne soit absolument vrai, et que je ne l'ai pas fait dans un but de dénigrement systématique, j'ai voulu seulement montrer que comme l'eût dit Victor Hugo lui-même :

« Le plus grand Génie a, au-dessus de lui, Dieu et la Vérité, comme l'aigle qui plane au plus haut des cieux, a, au-dessus de lui, le soleil et la lumière.

QUELQUES VISITEURS DE L'EXILÉ

A Jersey où Victor Hugo n'a habité que deux années, il avait loué une maison au bord de la mer qu'on appelait Marine-Terrasse. Cette habitation devint bientôt le point central et le rendez-vous des principaux proscrits, non seulement de France, mais encore de Hongrie, d'Italie et d'ailleurs. Les plus intimes pendant les séjours qu'ils firent dans l'île, furent le Général Leflo et le Comte Teleki, ami de Kossuth.

De nombreuses familles jersiaises se firent honneur d'entrer en relations avec la famille de l'illustre poète et de se faire recevoir dans son intimité.

La famille Nicolle, très nombreuse, M. Asplett, un des principaux magistrats de l'île, étaient des plus fervents. Pendant la belle

saison, de nombreux amis connus et inconnus venant de France et d'ailleurs, apportaient leur tribut de sympathie et d'hommages à Victor Hugo et à sa famille. Beaucoup de Parisiens profitaient des vacances pour venir saluer le poète exilé.

A Guernesey, après l'expulsion de Jersey, qui eut lieu en 1853, les préparatifs pressants et nombreux qui préludèrent au départ et à l'établissement d'abord provisoire et plus tard définitif dans l'île de Guernesey, ralentirent les visites que le maître, qui s'occupait lui-même de tous les détails de sa nouvelle installation, ne pouvait recevoir ; mais, après l'installation à Hauteville-House, elles redevinrent plus fréquentes et plus nombreuses. M. et Mme de Girardin, de nombreux poètes, des journalistes, des littérateurs, des artistes, se succédèrent sans interruption et furent bientôt suivis d'admirateurs touristes connus et inconnus...

On lisait dans divers journaux à la date de septembre 1898:

« Il est question de publier les innombrables portraits de Victor Hugo; l'un d'eux est

particulièrement rare, c'est celui qu'a exécuté Paul Chenay qui avait épousé Mlle Julie Foucher, la jeune sœur de Mme Victor Hugo, née après le mariage du poète avec sa sœur. »

La première épreuve de ce portrait fut l'objet d'une critique du poète, ainsi qu'en témoigne cette curieuse lettre.

Hauteville-House, 5 octobre 1862.

« Mon excellent et cher beau-frère,

« Salut. Vous avez fait une fort belle chose que M. Hetzel nous apporte : mon portrait d'après la photographie. Cela est parfait de réalité, de vie, de finesse, de pensée, de regard. Pour que ce fût ce qu'est votre *Pendu*, tout à fait un chef d'œuvre, il suffirait de bien peu de chose, vous n'aurez qu'à enlever un gonflement qui est un peu marqué à la joue gauche (je parle de la gauche et de la droite non du portrait mais du spectateur) et très sensible à la joue droite, quelques retouches comme vous les savez faire enlèveraient cette petite fluxion qui

alourdit le bas du visage, rétabliraient la ressemblance absolue, parfaite, avec la photographie et votre portrait serait absolument admirable.

« Je serre fraternellement vos mains dans les miennes.

« Victor Hugo. »

J'aurais pu répondre à cette lettre si affectueuse et si flatteuse que le prétendu défaut n'existait que quand on rapprochait le portrait de la photographie mais qu'il disparaissait si on le comparait à l'original qui, hélas! avait vieilli de quelques années.

C'est le dernier portrait du poète, sans barbe; il existe encore quelques épreuves du premier tirage.

LA PREMIÈRE RENCONTRE DE VICTOR HUGO AVEC LA PIEUVRE

De tous les points élevés de l'île de Guernesey, on distingue l'archipel entier qui lui fait comme une ceinture d'îles dont plusieurs sont habitées. Parmi ces îles, citons Jersey la plus grande en étendue, la plus peuplée, la plus commerçante et la plus riche en produits agricoles. Aurigny (Aldesnay en anglais), Serk et Herm, qui contiennent une population un peu restreinte de pêcheurs, de cultivateurs et de commerçants maritimes.

C'est pendant une excursion que voulut faire Victor Hugo dans la si curieuse île de Serk, cette île si terriblement jolie (selon l'expression d'Auguste Vacquerie) qu'il vit le calmar, cet être horrible et effrayant que

l'on rencontre fréquemment sous le nom de pieuvre, dans les parages de cette île escarpée où il se multiplie. Ce monstre était connu du maître, mais le nom local qu'il ignorait frappa l'imagination du poète et il put s'en servir utilement dans un des épisodes les plus saisissants et le plus dramatique de son roman les *Travailleurs de la mer*, en nous faisant assister au combat de son héros Gilliatt contre le redoutable Vampire dans la caverne où il se réfugiait.

Voici dans quelles circonstances il se trouva face à face avec le monstre qu'il découvrit le premier, du bateau dans lequel il contournait l'île, entouré de quelques membres de sa famille au nombre desquels se trouvait son beau-frère qui écrit ces simples récits.

La mer était calme, et tellement transparente qu'on pouvait voir jusqu'à une grande profondeur les objets, et les poissons s'y mouvoir. Tout à coup l'attention et le regard du maître se fixèrent sur une masse sans forme déterminée, paraissant vivante quoiqu'immobile et dépourvue de consistance,

grise, gélatineuse, se laissant aller au gré des flots. Elle ressemblait, dit-il, à une vieille loque, et donnait assez l'impression d'un vieux parapluie fermé : il nous montra cette chose ainsi qu'au vieux marin qui manœuvrait notre embarcation...

C'est la Pieuvre ! (dans les îles normandes l'habitant du sol, le paysan et l'homme de mer parlent encore le vieux français et le patois normand) s'écria aussitôt le vieillard avec une superstitieuse terreur en voyant l'énorme mollusque céphalopode. C'est la Pieuvre!...

C'était elle, en effet, qui semblait n'attendre que cette exclamation pour développer complètement ses immenses tentacules longs et souples comme des serpents et armés de suçoirs. Elle darda de ses grandes prunelles sinistres et flamboyantes, un terrible regard, et, rapide comme l'éclair disparut dans les profondeurs de l'Océan. Nous ne la vîmes plus.

Les pieuvres, grandes, moyennes ou petites, attirées par les homards et les langoustes qui pullulent dans les rochers qui

entourent l'île de Serk, sont si nombreuses dans ces parages, qu'elles en détruisent des quantités considérables par la chasse continuelle qu'elles leur font dans les creux de rochers qui forment la masse de cette île escarpée autrefois presque inaccessible.

L'île de Guernesey est entourée de hautes falaises et de caps avancés.

Sur l'une des plus élevées de ces falaises, Victor Hugo avait découvert dans le cours d'une de ses promenades une agglomération de pêcheurs vivant là avec leur famille en une assez confortable communauté. Les chaumières étaient tenues par les femmes et les enfants, tandis que les hommes étaient à la mer. Chaque soir, le produit de la pêche et les agrès étaient remontés à la cime des falaises au moyen de cordages et de palans manœuvrés par tous les membres de la communauté qui se réunissaient aussitôt que le signal du retour était donné par l'homme dont c'était le tour d'être de vigie.

N'est-ce pas, sans phrases et sans théo-

ries, la véritable mise en pratique de la mutualité et de la fraternité...

Les efforts réunis et mis en commun de ces braves gens mettaient leurs bateaux à l'abri de la fureur des vagues qui les auraient brisés et dispersés, pendant la nuit, s'ils étaient restés exposés sur ces plages hérissées d'écueils. Victor Hugo avait donné à ce hameau de pêcheurs le surnom de « port au quatrième étage ».

HISTOIRE INCONNUE
D'UN CHAPITRE DES *MISÉRABLES*

L'ADORATION PERPÉTUELLE

Vers les premiers mois de 1859, j'étais à Guernesey. Victor Hugo était très préoccupé de la terminaison de son livre, dont les premiers volumes déjà composés allaient être mis sous presse. Ce jour-là, pendant le cours de notre promenade quotidienne, il me paraissait tourmenté et soucieux. Cela me frappa, et je lui en fis la remarque : « — Oui, me dit mon beau-frère, je suis, faute de documents nécessaires et authentiques, dans l'obligation de retrancher un des chapitres de mon livre auquel je tiens le plus... Croyez-vous que je n'ai jamais pu obtenir d'une personne qui y ait assisté, soit ecclésiastique, soit laïque, une relation exacte de la cérémonie de l'Adoration perpétuelle, telle

qu'elle se pratique dans quelques couvents cloîtrés, nuit et jour, d'une façon permanente, mais secrète pour les profanes (sauf quelques exceptions), qui ne croient pas pouvoir les révéler.

« Je voudrais pourtant mettre sous les yeux de mes lecteurs ce spectacle auguste et inconnu. Ceux que je pourrais interroger utilement, se taisent. Ce chapitre est écrit, sauf le détail de la mise en scène que j'ai le regret d'ignorer, et que je ne veux écrire qu'exact et conforme aux traditions qui se sont perpétuées depuis la fondation des ordres cloîtrés dont rien n'a été changé.

« — Mais, lui dis-je, lorsqu'on expose publiquement l'ostensoir, certains jours de grande fête, il y a à genoux devant lui des adorateurs pieux et fervents, qui prient avec conviction.

« — Rien, me répondit-il, rien de ce qui peut se voir dans nos plus fastueuses cathédrales ne peut donner une idée de ce que je veux dire dans mon livre... il faut que cette description soit exacte ou qu'elle ne soit pas.

« — Vous tentez bien vivement ma curio-

sité et je désire vivement que vous n'ayez pas à faire le sacrifice d'un pareil chapitre, ce qui serait très regrettable; ne pourriez-vous pas m'employer comme intermédiaire, comme vous l'avez fait maintes fois, m'adresser à un de vos amis qui pourrait vous renseigner, et qui serait assez habile pour pénétrer ce mystère si inviolable qu'il soit.

« — Impossible, répondit le maître! Pourtant...

« — Il y a un pourtant, m'écriai-je; alors nous sommes sauvés, et je vais avoir le nouveau bonheur de pouvoir vous être bon à quelque chose. Cela me rend fier et heureux, car cela m'élève à la haute dignité de collaborateur.

Il sourit en me serrant la main :

« — Pourtant, répéta-t-il, il y a quelque chose que seul je connais et que je vais vous confier : Il y a deux couvents cloîtrés, à Paris, où l'adoration perpétuelle est pratiquée suivant le cérémonial et les rites rigoureux de la tradition primitive, l'un à Picpus, que j'ai désigné comme celui où la scène que je veux décrire doit se passer, et l'autre rue

des Postes. C'est dans ce couvent que je puis employer le moyen par lequel j'ai chance d'obtenir la permission que je veux solliciter, si la personne qui voudra bien se charger de cette affaire sait agir avec l'habileté et le tact nécessaires.

Je suis seul en possession du secret de famille que voici : Je sais une personne qui était entrée dans ce couvent et faisait partie de la communauté; elle y est décédée il y a environ 30 ans; les parents, n'ayant pas été prévenus de son décès, menacèrent, à cette époque, le couvent d'une plainte au parquet, comme ayant, contrairement à la loi rigoureusement formelle à cet égard, inhumé la morte dans la chapelle du couvent, ce que font, chaque fois qu'elles peuvent éluder la loi, les maisons religieuses, surtout lorsqu'elles sont constituées sous un régime sévère; mais elles ont une grande peur des procès, ce qui est le commencement de la sagesse.

Victor Hugo ajouta : « Je connais les noms et qualité de la personne décédée, je sais aussi l'âge qu'elle avait au moment de son

décès. Actuellement ce qui reste de la famille est assez indifférent au souvenir de cet événement; il ne s'agit donc que de savoir s'en servir, pour le but à atteindre. On pourrait se présenter au couvent en laissant percer la vague menace d'un procès possible que la maison pourrait éviter en autorisant la famille à déléguer un de ses membres pour assister, en souvenir de la défunte, et par piété reconnaissante à une séance de nuit de l'adoration perpétuelle. Cette personne serait prête à se soumettre à toutes les exigences et formalités prescrites par les règlements qui régissent la Communauté. La demande ainsi présentée dans des termes très respectueux de la religion et du couvent, aurait de fortes chances d'être favorablement accueillie. C'est la supérieure qu'il faut définitivement persuader, mais il serait impossible d'y arriver sans l'intervention favorable de la sœur tourière qui est une concierge de confiance dont l'appui est indispensable. »

Le maître accepta mon concours et je lui promis de tenter l'aventure de façon à le sa-

tisfaire, sans toutefois me faire illusion sur les difficultés que j'aurais à surmonter.

— Rappelez-vous bien notre conversation me dit Victor Hugo et répétez-la moi avec les renseignements sur la religieuse, son âge et les dates approximatives afin qu'on puisse supposer, sans que vous ayez à le dire que vous appartenez à la famille, et que vous avez qualité pour empêcher toute réclamation si on consent à vous accorder la faveur sollicitée, non pour satisfaire une banale curiosité, mais pour vous associer à une haute manifestation de piété. »

Il fut convenu que j'agirais immédiatement. Un bateau qui appareillait ce même jour à destination de Cherbourg m'y déposait à six heures. Le lendemain matin j'étais à Paris et dans l'après-midi, je me présentai à la tourière du couvent indiqué. Elle m'écouta et se rebiffa d'abord, lorsque je lui fis connaître mon intention bien arrêtée de ne parler qu'à Mme la Supérieure, mais je lui affirmai que la chose était grave et dans l'intérêt de la maison. En causant avec

elle je m'aperçus que de temps à autre elle portait à sa bouche des bonbons. J'en conclus qu'elle était gourmande et en revenant, le lendemain, au rendez-vous qu'elle m'avait assigné, j'étais porteur d'un sac rondelet avec une étiquette alléchante; elle parut touchée de cette prévenance.

Après avoir fait un aimable accueil à mon sac et à moi-même, elle s'éloigna un instant et revint m'annoncer qu'elle allait me conduire au parloir où j'aurais l'honneur de causer avec Mme la Supérieure...

Dès qu'elle m'eut introduit elle disparut; toutes les portes se fermèrent, et un grand rideau s'écartant sur ses tringles, démasqua un triple grillage à mailles serrées, qui laissait deviner plus qu'il ne laissait voir une forme vague et fantômatique.

Une voix grave et douce, une voix d'or, d'un timbre superbe, se fit entendre pour me dire qu'on m'écoutait. Je demandai alors humblement à Mme la Supérieure de vouloir bien m'écouter avec beaucoup d'attention, la communication que j'aurais l'honneur de lui faire étant de nature confidentielle, et

intéressant la communauté qu'elle dirigeait.

Je débitai alors de mon mieux, la leçon que Victor Hugo m'avait apprise la veille, sans être interrompu. Lorsque j'eus fini, la belle voix d'or me répondit qu'en principe ce que je demandais n'était jamais accordé qu'en de très exceptionnelles circonstances, et seulement lorsqu'il s'agissait des intérêts supérieurs de la religion ou du couvent. En tous cas, la supérieure ne pouvait prendre une décision dans un cas aussi grave sans avoir pris l'avis du chapitre. Enfin, si ma demande était agréée, on exigerait de moi la promesse de me conformer strictement à quelques formalités indispensables. Elle se retira en me faisant un salut, et en m'autorisant à venir le lendemain chercher la réponse. Le rideau se referma immédiatement, les portes se rouvrirent automatiquement, la bonne et sereine figure de la tourière reparut et elle me reconduisit en me donnant rendez-vous pour le lendemain à l'heure propice, ce qui me parut être de bon augure pour le succès de ma mission. Le lendemain, fidèle à la consigne j'étais arrivé

à l'heure précise et comme tout me le laissait prévoir la réponse était favorable.

En m'apprenant la bonne nouvelle, la tourière prit ses clefs et m'entraîna par des chemins secrets et des corridors impénétrables où sans la lumière sourde de la lanterne dont elle était munie, je me serais inévitablement détérioré quelque partie de ma personne. Nous arrivâmes à une porte invisible qui donnait dans le vestibule du grand orgue où je m'introduisis en rampant. Arrivé là, je descendis une marche et me trouvai devant un siège préparé d'avance. Une sorte d'écran était placé de façon à dissimuler ma présence tout en me permettant de suivre dans ses détails la cérémonie auguste à laquelle j'avais obtenu la faveur d'assister. Après m'avoir instruit de ce que j'avais à faire et m'avoir rappelé les engagements pris, mon guide ajouta que ce jour-là, il y avait une cérémonie plus solennelle que les autres jours de l'année, parce qu'il fallait demander à Dieu la grâce d'un plus grand nombre de pécheurs (c'était la nuit du mardi gras); elle me rappela aussi

la promesse que j'avais faite à Mme la Supérieure. Elle me quitta en m'assurant qu'elle ferait une prière pour moi et en ajoutant qu'elle ne viendrait me chercher que deux heures après, afin que je pusse assister à tous les détails si compliqués de l'office.

*
* *

Devant moi un autel étincelant de lumières; sur cet autel l'ostensoir; des nuages parfumés s'élèvent devant lui, à profusion; lui faisant face, *deux figures immobiles* et silencieuses, agenouillées et prosternées ressemblent à des statues ou à des anges, dans leur longue dalmatique de velours rouge à longs plis et à traîne, complètement brodée d'or. Ces deux figures d'aspect hiératique, se détachent vigoureusement, comme un phare céleste et sauveur éclatant de vive lumière, sur le fond de la chapelle complètement obscure, et font comprendre l'allégorie chrétienne.

J'avais été placé avec un discernement calculé et tout artistique afin que je pusse assister à une grande partie de l'adoration et à la relève qui se produit de deux heures en deux heures, ainsi que je vais essayer de le décrire.

Le décor ne change pas; l'éblouissement des lumières autour de l'autel qui se détache sur le fond obscur de la chapelle reste le même. Tout à coup, au milieu de ce silence prolongé, le murmure d'une psalmodie argentine se fait entendre, et je vois sortir de l'obscurité deux théories de fantômes blancs qui en surgissent comme des ombres et viennent processionnellement se ranger de chaque côté de l'autel et des adoratrices en fonctions.

Les deux premières qui doivent remplacer les sortantes s'approchent, et les deux suivantes prennent chacune d'un côté la partie supérieure du lourd manteau sous lequel la nouvelle titulaire se glisse d'un côté, tandis que celle dont la mission est terminée sort de l'autre, sans que cela s'aperçoive tant le changement est bien réglé, et tant le

vêtement sacré est ample. Les deux nouvelles adoratrices sont à peine agenouillées que les deux anciennes complètent volontairement, sans doute, leur prière pour le prochain en se jetant la face contre terre et en continuant à prier avec la même humilité.

Tout ce changement s'exécute avec tant de précision que la traîne du manteau ne remue pas, en bien moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire quoique avec une lenteur liturgique et symbolique.

La porte s'ouvrit derrière moi en ce moment et la tourière vint m'arracher à cette vision dont je garderai toute ma vie le souvenir, tant je fus vivement impressionné par ce spectacle émouvant que j'ai décrit tant bien que mal, et dont le génie du maître a fait le merveilleux chapitre que tout le monde connaît.

LES MALHEURS D'ADÈLE

A la suite de la scène dramatique du déjeuner de famille que nous racontons dans une autre partie de ce livre, scène provoquée par une espèce de sommation par trop impérative faite à son père par Adèle Hugo, une décision fut prise en famille pour l'éloigner momentanément d'Hauteville-House. On voulait lui procurer un peu de distraction, laisser quelque temps aux réflexions et préparer l'apaisement de l'irritation paternelle. Mme Hugo demanda donc et obtint de son mari la permission d'envoyer sa fille passer en compagnie d'une gouvernante, une nouvelle saison à Brighton, ainsi qu'elle le désirait. Mais cette excellente et bonne mère en croyant bien faire, jetait elle-même de l'huile sur le feu. C'est à Paris qu'elle eût

dû emmener et accompagner elle-même sa fille. A Paris, Adèle se fut distraite sans danger, au milieu de la foule chaque jour pressée des amis nombreux qui se disputaient le plaisir de la posséder.

J'étais, en ce moment-là, l'hôte d'Hauteville-House et, comme d'habitude, je descendais de très bonne heure, lorsqu'à ma grande surprise, je trouvai dans le vestibule ma nièce toute habillée et prête à sortir. Elle m'attendait, prétextant, devant la domestique présente, du désir qu'elle avait d'aller visiter, en ma compagnie, les travaux du port et de la jetée, ainsi que les opérations des scaphandriers qui occupaient beaucoup la population de la ville en ce moment.

Je compris qu'Adèle voulait me faire de nouvelles confidences. Je comptais y répondre par de nouveaux et sages conseils qui ne seraient pas sans doute mieux suivis que les premiers, mais je ne désespérais pas de ramener cette chère enfant à la sagesse et à la prudence. Je me mis à ses ordres. Je ne m'étais pas trompé. Elle me raconta sa triste

aventure, la première rencontre à Guernesey, où son prétendu amoureux put lui faire ses premières et timides déclarations, grâce à une femme de service corrompue. C'est pendant ces rares et courtes entrevues de Guernesey que furent préparées celles de Brighton dont elle me racontait la première et dont la seconde fut décisive sur son pauvre cœur mal défendu contre sa passion naissante par l'isolement dans lequel elle vivait. Les mauvais conseils et le peu de confiance qu'elle avait dans la fermeté et l'intervention de sa mère achevèrent de l'égarer. Mme Hugo, pleine de bonté et de tendresse pour sa fille était sans aucune force pour la défendre et la protéger contre la volonté paternelle, si âpre et si dure dans les questions d'argent, et contre laquelle d'ailleurs son influence était nulle.

Elle me fit part des sentiments qu'avait enfin réussi à lui inspirer ce prétendu qu'elle croyait sincèrement épris et dont la famille ne faisait encore que soupçonner l'existence.

Ces confidences me laissèrent perplexe et firent naître dans mon esprit des craintes

graves pour l'avenir. Adèle profita de la permission qu'elle avait obtenue et partit le jour même avec sa gouvernante qui me paraissait avoir dans toute cette intrigue un rôle inquiétant. Elles revinrent plus promptement qu'on ne s'y attendait. Voici pourquoi : des promesses avaient été échangées entre les amoureux ; la résistance de Hugo avait exaspéré sa fille, entretenue dans son irritation par les promesses et les serments de l'officier et les perfides conseils d'un entourage intéressé, qui avait servi, depuis l'origine de cette liaison, d'intermédiaire à leurs amours. Pendant leurs séparations une active et brûlante correspondance était fidèlement et secrètement remise à cette pauvre Adèle, qui, dans toute cette intrigue savamment et perfidement conduite, avait fini par perdre le peu de sang-froid que des conseils autorisés auraient pu lui conserver.

Elle s'était définitivement et secrètement mariée, sans consulter aucun membre de sa famille, cédant à la nécessité de satisfaire aux exigences professionnelles de son mari

qui était désigné pour aller tenir garnison à Halifax (Nouvelle-Ecosse) et qui ne pouvait reculer son départ.

L'annonce de ce mariage produisit un terrible effet dans la famille, la colère de Victor Hugo fut terrible quoiqu'elle ne se traduisit pas par des violences. On le sentait impitoyable, mais son irritation était justifiée par l'événement inattendu. Quelles que fussent les circonstances atténuantes, Adèle était d'ailleurs blâmée par tous ; la stupéfaction était générale, aucune voix n'osait la défendre. Le maître, en cette circonstance, avait pour lui le droit imprescriptible du chef de famille méconnu et désobéi; sa fille avait manqué à ses devoirs respectueux envers lui, il avait pu et dû en souffrir. Certes, elle avait commis une faute grave, étant donné surtout le nom illustre du chef de famille. Il refusa toute espèce de concession et de pardon: il était, d'ailleurs, quelquefois injuste et vindicatif, et se montrait souvent aussi sévère pour les autres, qu'indulgent pour lui-même, mais il était autoritaire et se jugeait impeccable comme

les empereurs et comme Dieu lui-même. Il a dû mourir sans avoir pardonné à sa fille ce mariage incorrect qu'elle a pourtant durement et longuement expié, puisque l'expiation dure encore. Maintenant, en allant, sans parti pris, au fond des choses, sans méconnaître les torts de l'enfant, on a le droit de se dire que son père n'avait pas rempli tous ses devoirs envers elle. Adèle, sous le coup du blâme de tous les siens, reconnut elle-même qu'elle avait eu tort de ne pas suivre les conseils temporisateurs que lui avaient donnés ses meilleurs amis.

Elle partit sans avoir pu obtenir le pardon qu'elle sollicitait de son père par l'intervention de tous les membres présents de la famille dont l'insistance fut inutile. Inexorable, Victor Hugo disparut et ne se montra qu'après le départ du bateau qui emportait la pauvre enfant désolée vers son mari à Southampton où ils s'embarquèrent pour Halifax...

Déjà, pendant le cours de cette triste traversée l'homme néfaste qu'elle avait épousé se montrait cupide et méchant.

L'expiation commença pour elle, hélas! par les mauvais traitements qu'elle eut à subir à bord du navire; arrivés à destination il prit plaisir à l'injurier et même à la frapper devant les serviteurs indigènes qui dansaient en se moquant d'elle. Ce brutal avait joué devant cette créature naïve, sincèrement honnête, l'ignoble comédie du faux amour pour obtenir le sien. Dur supplice pour elle si bonne, si confiante et dont l'enfance avait été entourée d'hommages de caresses et de toutes les distractions que procure la vie mondaine. Maintenant, quelle chute! Combien peu dura l'illusion du bonheur qu'elle avait espéré en compensation de l'immense sacrifice qu'elle avait fait à son mari. Ces tristes réflexions la jetaient dans un abîme de douleur et de désespoir et elle se sentait perdue, perdue à jamais pour avoir aimé un homme indigne qui l'avait trompée et pour lequel elle ne pouvait plus avoir ni amour, ni estime. Où elle avait cru fermement trouver des tendresses et des protestations affectueuses, elle ne trouvait plus en réalité qu'un homme qui la méconnaissait

et l'abreuvait de mauvais traitements lorsqu'il rentrait au logis dans un état lamentable, aviné et nauséabond, incapable de raisonnement et d'égards pour elle. Ses absences, qui auraient pu être pour sa victime un moment de calme réparateur dans sa misérable existence étaient la cause de nouvelles souffrances par suite de l'attitude indigne de cette domesticité indigène, à moitié sauvage, qui l'insultait de son arrogance et de sa haine effrontée, encouragée sans doute par son mari. Un pareil abandon et de semblables tortures étaient bien faits pour troubler un caractère et un cerveau plus solides que celui de la pauvre Adèle déjà si éprouvée.

Affolée et affaiblie par les privations, les souffrances et les terreurs que ces démons lui inspiraient et qu'elle ne pouvait plus supporter, poussée au désespoir, elle résolut de fuir cet horrible enfer et de s'en aller n'importe où. Elle quitte la maison, court devant elle au hasard et, fatiguée de cette première course, près de défaillir, elle cherche un endroit pour se reposer un peu, en

attendant que la Providence lui procure un refuge.. La vue de mâts de navires à travers les arbres lui rend, sans qu'elle puisse encore s'en rendre compte, le courage et l'espoir; quelques instants après, elle se trouve sur le quai. Elle voit des navires, des pavillons, le drapeau tricolore. C'est un bâtiment français, c'est presque la France; elle franchit la passerelle, elle arrive sur le pont et tombe évanouie; l'équipage et les officiers s'empressent autour d'elle avec sollicitude et sympathie. On lui prodigue des soins. Elle renaît et entend parler français. Ce sont des amis inconnus, des compatriotes, qui s'efforcent de la rassurer, comprenant bien vite qu'elle vient d'échapper à un grand danger...

« — Cachez-moi, leur dit-elle, je suis poursuivie par des monstres qui me tueraient, je suis Française, et la fille de Victor Hugo; ramenez-moi en France où je retrouverai ma famille qui sera reconnaissante envers vous, réglera la dépense que je vous aurai occasionnée et vous récompensera, je vous le promets.

Tel est le récit des malheurs de la pauvre fille, récit que je tiens d'elle-même, et qu'elle me faisait peu de temps après son installation dans la maison de santé de Mme Rivet à Saint-Mandé, où elle avait été internée, et où elle était l'objet de soins constants et d'une sollicitude presque maternelle. J'ai pu la voir plusieurs fois à cette époque et, sauf une exaltation qui s'explique après de pareils événements qui ne retracent qu'une partie de son martyre, rien ne marquait une raison irrémédiablement ébranlée. Ce n'était rien de plus qu'une surexcitation temporaire. Elle me parlait avec calme et précision de ses malheurs. Les visites que nous lui faisions, sa tante et moi, étaient toujours accueillies avec joie par la pauvre Adèle qui me réclamait toujours, tant elle était heureuse de me raconter ses aventures que j'écoutais avec sympathie, touché de tant de souffrances. Soit que la famille légale ne voulut pas laisser connaître ces faits presque incroyables, soit pour d'autres motifs que je ne veux pas me permettre d'apprécier, une mesure générale fut prise. On

ne permit plus à Mme Rivet de recevoir les visiteurs de ma pauvre nièce. A plusieurs reprises je manifestai mon étonnement de cette mesure et de cet ordre étrange donné par un médecin inconnu, dans des circonstances où quelques soins affectueux et quelques distractions auraient très certainement adouci peu à peu les fâcheux souvenirs qui la hantait, en les remplaçant pour un présent plus aimable et surtout plus affectueux.

Au lieu de lui donner une prison pour gîte et de la mettre en compagnie d'aliénés, il fallait la faire voyager et lui procurer quelques distractions.

Depuis les derniers arrangements pris par le conseil de famille, Adèle a été transférée à Suresnes, sous la haute direction de ses cohéritiers ou de leurs mandataires. Cette pauvre Adèle est riche à plusieurs millions qui ne sont pas perdus pour tout le monde...

MA RUPTURE AVEC VICTOR HUGO

Il a pu paraître singulier qu'après avoir vécu pendant un espace de temps assez long, dans l'intimité la plus flatteuse avec Victor Hugo, l'auteur de ce livre, s'en soit peu à peu retiré.

Les motifs sont divers et datent de l'origine de mes nombreux et si utiles voyages qui étaient, alors, indispensables au maître. Il savait employer mon admiration affectueusement respectueuse et se servir de mon dévouement profond ainsi que de mon infatigable activité; je lui étais d'autant plus nécessaire qu'aucune autre personne, à cette époque, n'eût pu, comme moi, seconder sa fiévreuse activité intellectuelle qui ne se ralentissait jamais, et qu'il était heureux de satisfaire le plus spontanément possible. Si,

pendant la nuit, il avait conçu un projet, une pièce ou un article, qu'il lui fallut un document pour se mettre immédiatement à l'œuvre, il m'avait sous la main; il m'en causait, et par la séduction de sa parole, il savait m'amener à lui proposer mon intervention active. Mais, il fallait aller à Paris voir un ami, en consulter un autre, faire des recherches à la bibliothèque Mazarine ou ailleurs, m'occuper de ses affaires les plus intimes qu'il ne pouvait confier à d'autres. Il me chargeait de tout, car il était sûr de mon zèle, de mon dévouement et de ma discrétion. Dans ces cas-là, j'étais aussi son bureau de poste ambulant, car, sachant par expérience combien sa correspondance était épiée, il avait coutume (pour éviter le cabinet noir qui ouvrait et dénaturait toute correspondance, soupçonnée d'être de lui ou pour lui, et afin de faire, comme il le disait, une niche au gouvernement de l'Empire), d'employer du papier pelure pour ses lettres. Il les enfermait dans une grande enveloppe et ce n'est qu'à Paris qu'on les cachetait pour les expédier. Mises à la poste à Paris elles n'étaient

plus suspectes; mais quand j'avais rempli correctement cette mission, les mêmes inconvénients se produisaient pour les réponses qu'il me fallait reporter moi-même. C'était un nouveau voyage qui me fatiguait beaucoup et épuisait rapidement ma bourse plate d'artiste car, ainsi que je l'ai dit, il ne fut jamais question de me rembourser mes frais. Pendant la période que je raconte, ces voyages étaient devenus si fréquents que j'étais souvent à Saint-Malo, à Cherbourg ou à Granville l'objet de l'attention de la police, ce qui m'avait obligé de prendre les précautions coûteuses que j'ai fait connaître précédemment.

Après la publication des *Misérables*, toute la famille se dissémina. Je rentrai à Paris d'où j'allai plusieurs fois en Belgique. Victor Hugo en repartit avec Mme Drouet et quelques amis faire un voyage en pique-nique auquel je refusai de prendre part. J'avais pour cela de bonnes raisons. Je ne voulais pas, en accompagnant le maître donner une approbation tacite à ce voyage fait en compagnie de sa maîtresse pendant que

Mme Hugo était très malade. J'avais d'ailleurs promis à ma belle-sœur de lui faire le plus souvent possible les visites que son état de santé réclamait, elle avait des étouffements fréquents et prolongés qui donnaient déjà de l'inquiétude à ses amis.

Dans ces nouvelles conditions, ce n'était plus à Victor Hugo que je pouvais être utile personnellement, il était arrivé déjà au point culminant de sa prospérité ; *les Misérables* avaient paru, il avait assisté au banquet dont je parle ailleurs, en triomphateur !... Sa parole y avait eu un immense retentissement et, en compagnie de sa vieille et fidèle amie, il lui était facile de se reposer paisiblement et d'oublier le monde entier, même son beau-frère dont il n'avait plus aucun besoin. Mme Drouet hélas! le prenait tout entier. Elle l'enveloppait de sa tendresse jalouse et travaillait de son mieux à inspirer à Victor Hugo de la défiance à l'égard de ses meilleurs amis. Elle considérait surtout comme ses pires ennemis tous ceux qui étaient attachés à Mme Hugo. Je fus rejoindre et consoler ma chère belle-sœur de son cruel isole-

ment, à Spa, où elle faisait une cure avec sa fille pour unique société.

La mort de la regrettée Mme Hugo (27 août 1868) apporta une chance de plus à la réalisation des espérances de la concubine qui devint tout à fait indispensable à Victor Hugo: son arrogance s'en accrut et elle ne tarda pas à se donner des airs de maîtresse de maison. A l'arrivée de Victor Hugo à Paris (5 septembre 1870), elle s'établit chez lui en souveraine, commandant, ouvrant les lettres, y répondant, sans même consulter le maître qui paraissait lui permettre cette attitude que la douce et bonne Mme Hugo n'eût jamais osé prendre elle-même, à l'époque où, reine de beauté dans son salon de Paris, elle n'avait eu d'autre ambition que d'ajouter sa grâce à sa tolérante bonté.

A peine Victor Hugo fut-il de retour, après le 4 septembre, que je reçus de lui une charmante lettre dans laquelle il me donnait son adresse chez Paul Meurice, avenue Frochot, où je fus le voir.

Il quitta peu après cette dernière demeure

pour aller habiter provisoirement avec sa famille, rue de La Rochefoucauld, où il préparait déjà sa prochaine installation de la rue de Clichy. Aussitôt qu'il y fut installé, Victor Hugo m'invita à assister au dîner d'inauguration de son nouvel appartement. Ce dîner était présidé par Mme Drouet; tous les invités trouvèrent cela charmant; je trouvais que cela manquait de correction, et je me promis bien de n'y pas revenir. A partir de ce jour, j'espaçai de plus en plus mes visites et je trouvai toujours quelque prétexte pour refuser les invitations à dîner. Graves reproches du maître que ce procédé offensait excuses maladroites de ma part, grande colère de Victor Hugo contre les personnes qui ne s'inclinaient pas très bas devant la pseudo-maîtresse de maison. Conclusion : « Ceux qui n'aiment pas Mme Drouet, ne sont plus mes amis. » Ce jour-là, au moment même où il prononçait ces paroles, Mme Drouet entrait au salon et le domestique stylé annonça : le dîner de Monsieur et Madame est servi. On se précipita vers la salle à manger et moi je m'esquivai du côté de l'antichambre vêtir

mon pardessus. Je sortis comme d'habitude, et ne suis pas revenu.

« Ceux qui ne sont pas les amis de Mme Drouet, ne sont pas les miens », voilà les propres paroles du maître, elles étaient certainement à mon adresse.

SOUVENIRS RÉTROSPECTIFS DE GUERNESEY

Pendant mes séjours à Guernesey j'avais un grand plaisir à mettre Victor Hugo sur le chapitre de ses espérances patriotiques et de ses ambitions personnelles. Je ne lui cachais pas que je griffonnais sur le papier les incidents qui se produisaient chez lui et par lui. Le lendemain de la visite aux dolmens, je lui lus le croquis de la narration contenue dans ce volume; il en fut de même pour sa première rencontre avec la pieuvre. Comme nous avions fait ensemble et côte à côte ces deux excursions que j'ai racontées de mon mieux, il me combla d'aimables éloges, précieux pour moi, me félicitant de la sincérité de mes descriptions et de leur côté dramatique et pittoresque. Il paraissait m'encourager à continuer et comme souvent

il me parlait de ses projets politiques dans l'avenir et des changements qu'il prévoyait prochains, je supposai qu'il ne lui déplaisait pas de laisser propager ses espérances et les rêves d'ambition qu'il n'avait jamais cessé de caresser.

Il m'avoua qu'il comptait beaucoup sur les journaux de Paris et de province pour entretenir le culte, c'est son mot, de sa popularité qu'il voyait grandir chaque jour et qui l'amènerait certainement à occuper le pouvoir suprême. Il avait été pair de France, académicien ; ses travaux et la fermeté de ses opinions démocratiques, étaient connus et il comptait surtout sur le prestige de l'exil et les fêtes qui se célébreraient en son honneur, à sa rentrée en France, pour lui obtenir l'unanimité de la nation à le désigner comme étant le plus digne de ses enfants, parce que, dans une démocratie, c'était à celui-là seulement qu'on devait décerner le poste d'honneur...

Il me paraissait dans son rêve tout éveillé, avoir prévu son apothéose des quatre-vingts ans et celle de ses pompeuses funérailles.

Ce n'était que dans le tête-à-tête et pendant nos longues promenades quotidiennes au grand air salin de l'île qu'il s'épanchait ainsi, quelquefois même à propos de puérilités. Ainsi, il était furieux lorsqu'on lui écrivait, Monsieur Victor Hugo, homme de lettres: il prétendait qu'on devait simplement écrire son nom tout court. J'ai cru comprendre aussi qu'il ne dédaignait pas son titre de comte auquel il avait droit depuis la mort de son père et de son frère aîné.

En 1871, au milieu de la Commune, je fus obligé de me rendre à Bruxelles pour une affaire personnelle. J'étais logé, rue de la Fiancée, dans une chambre dont la fenêtre donnait sur la Senne dont on desséchait le lit, ce qui empoisonnait le quartier et augmentait les mauvaises dispositions de mon état de santé. Fort affaibli par les privations et les fatigues endurées pendant le service militaire d'un siège de sept mois, je tombai gravement malade d'une fièvre intermittente très dangereuse.

Mon beau-frère, également à Bruxelles, avec sa bru, ses petits-enfants et Toto, ayant

appris mon état, vint me voir. Il me parla tout le temps, non, de l'affliction que lui causait la mort de son fils, Charles, mais des ennuis que lui occasionnait sa succession fortement embarrassée et difficile à liquider.

Pendant la période des *Misérables*, on lui apporta une lettre d'Amérique écrite en anglais et adressée : Monsieur Victor Hugo, homme de lettres. Elle provenait du directeur d'un grand *magazine* de New-York qui lui offrait la somme qu'il lui plairait de fixer s'il consentait à lui envoyer un article inédit de quelques pages; il refusa. Il refusait presque toujours les propositions étrangères, ce qui avait fait dire à Mme Hugo, au commencement de leur ménage, alors peu aisé : « il est encore plus difficile de laisser entrer l'argent que de le laisser sortir lorsqu'il est entré... »

Victor Hugo a écrit lui-même, en tête d'un de ses livres : « Ce livre est non seulement utile, mais il est urgent. »

Bien loin d'avoir l'importance de n'importe quel ouvrage de ce grand génie, ces humbles récits peuvent avoir leur utilité, en apprenant à quelques catégories de lecteurs

des faits et des incidents de la vie de notre illustre compatriote qui jusqu'ici sont restés ignorés du grand public qui s'y intéresse pourtant, et à qui il ne déplaît pas non plus de connaître les faits et gestes habituels de ceux qui ont vécu dans l'intimité du poète.

Mme Victor Hugo avait été adorée de son mari qui l'avait épousée jeune (ils étaient à peu près du même âge). Quoiqu'élevée dans la petite bourgeoisie simple et honnête du fonctionnarisme, probe, méticuleuse et économe, elle était grande dame d'instinct, intelligente et très apte aux choses intellectuelles, elle avait le sens artistique très développé et une appréciation extrêmement juste de l'élégance et de la distinction en toutes choses.

Elevée pour tenir un petit ménage bourgeois, peu de mois après son mariage, elle s'était déjà placée très haut dans le grand monde parisien par l'exquise façon avec laquelle elle savait se montrer adorable épouse et femme du monde accomplie.

Son éclatante beauté, l'amour de son mari

qu'elle aimait, son admiration pour son génie naissant et déjà célèbre, l'avaient fait connaître et aimer du Tout-Paris élégant et intelligent de l'époque.

Un peu plus tard, les grands succès de son mari lui permirent d'avoir un salon modeste, où tous les mondes aspiraient déjà à être reçus, mais lorsque Victor Hugo fut élevé à la pairie, ce fut un honneur des plus recherchés que d'y être admis.

Toujours ouvert aux amis et aux célébrités artistiques et littéraires, le salon de Mme Hugo voyait défiler, les jours de grande réception, la plus illustre société parisienne que la maîtresse de maison recevait avec la grâce et la dignité d'une femme de la plus haute distinction. A cette époque heureuse, rien ne troublait le bonheur du ménage. L'aisance était venue, la fortune s'annonçait, la jeunesse et l'amour faisaient rayonner les fronts. C'était aussi la gloire naissante. Le monde entier connaissait déjà le poète et l'Académie l'attendait.

C'est au milieu de ces triomphes quotidiens, que Victor Hugo enfantait ces œuvres

qui se succédaient à brefs intervalles, après les poésies, les romans; après les *Orientales*, *Notre-Dame de Paris*, ce chef-d'œuvre, les *Feuilles d'automne*, puis le Théâtre, et les succès retentissants de *Hernani*, *Marion Delorme*, *Lucrèce Borgia*. Hélas! de ces succès même devaient naître de profondes douleurs. Le poète fut encensé, glorifié, mais il ne sut pas échapper aux séductions de la scène et le théâtre qui porta si haut sa renommée fut la source de tous les malheurs de Mme Hugo.

Comme nous l'avons dit, Victor Hugo adorait sa femme qui l'aimait profondément; pour lui, il n'y avait pas d'autre femme que son Adèle. Il allait au théâtre, suivait et dirigeait les répétitions et la mise en scène de ses pièces, ne s'occupant des acteurs et des actrices qu'au point de vue de leurs rôles : il ignorait le reste. Les propos grivois, les provocations quelconques avaient été jusqu'alors sans effet sur lui. Il faisait du théâtre parce qu'il lui paraissait un moyen plus direct d'agir sur le peuple et sur les âmes...

Le but qu'il poursuivait était plein de no-

blesse : confiant dans son talent il voulait avant tout réformer les mœurs et les épurer. Comme il se croyait hors d'atteinte, peu lui importait, le théâtre, ou un autre moyen; il était jusque-là sans défiance, contre les procédés de séduction des femmes de théâtre : la chair est faible, que ne s'en souvint-il!

Pendant plusieurs années il résista victorieusement aux tentations offertes chaque jour à sa jeunesse, mais dans une telle lutte il devait être vaincu. Les sirènes des planches pouvaient se faire un titre de gloire de sa conquête et se servir de lui pour favoriser leurs ambitions. La protection d'un auteur en voie de devenir un grand homme qui leur eut taillé des rôles favorables à leur beauté et à leurs mérites personnels serait pour elles la garantie du succès. Juliette Drouet se faisait surtout remarquer au premier rang de celles qui poursuivaient le poète de leurs inlassables avances. Sa beauté était rehaussée de tous les agréments de la toilette, de l'éclat des diamants et des bijoux de grand prix dont la comblait un prince étranger milliardaire, qui poussait pour elle la générosité

jusqu'à la folie. La cupidité pouvait donc être, à cette époque, étrangère à toute tentative de séduction; mais, coquette et galante, l'actrice se faisait un plaisir d'humilier ses rivales et de vaincre les scrupules de conscience du jeune auteur qui aimait sa femme dont on proclamait la bonté.

Mme Hugo, confiante en l'amour du père de ses enfants, n'avait aucune inquiétude sur la fidélité conjugale de son mari; elle souffrait, néanmoins, mais silencieusement, de ses absences qui depuis quelques mois se multipliaient et se prolongeaient. Aux doux et amoureux reproches qu'elle lui faisait sur le changement dans ses habitudes, jadis si réglées et si correctes, il répondait qu'il était obligé, dans l'intérêt de ses finances et surtout dans celui de sa gloire, de donner une grande partie de son temps aux soins professionnels et aux artistes qui demandaient des conseils nombreux et fréquents sur les parties délicates de leurs rôles : il devait rester presque en permanence au théâtre, lorsqu'une pièce était en répétition, et enfin il était souvent contraint de faire

des voyages en province pour donner les instructions nécessaires aux directeurs qui se proposaient de monter une de ses pièces.

A la fin tout s'éclaircit ; — une indiscrétion, une surprise, n'importe!... Le malheur entra dans la maison. Délicate et nerveuse, Mme Hugo souffrit toutes les afflictions d'une âme loyale trompée, et trompée par qui? par son mari, par Victor, le seul homme aimé, le seul admiré dans sa vie, son génie ; le coup était cruel. Dans son désespoir, elle se vit perdue. Que devenir, maintenant. Elle n'était capable d'aucun reproche violent, elle était toujours à lui, sa servante soumise, incapable de lui exprimer une indignation pour sa faute sans qu'elle sentît immédiatement le besoin de pardonner. Seule, elle en ressentirait les conséquences, elle en mourrait peut-être, mais elle ne se plaindrait pas ; elle allait jusqu'à se demander si elle-même n'avait pas quelque reproche à s'adresser : Peut-être ai-je manqué de soumission et ai-je froissé ce grand esprit, se disait-elle.

C'est par elle-même que j'appris beaucoup plus tard le martyre qu'elle avait enduré,

frappée par le plus effroyable des malheurs, en pleine jeunesse, dans le rayonnement de sa beauté sculpturale et de sa bonté accueillante. Elle me dit combien elle avait souffert depuis de longues années de l'indifférence de son mari et de ses injustices sans s'être jamais plainte.

Sa seule consolation, plus tard et près de sa fin, était d'essayer de faire un peu de bien et de raconter son passé à quelques amis dévoués qui l'écoutaient avec le plus vif intérêt et la plus respectueuse et plus amicale attention.

Elle avait conservé la plus sincère admiration pour le génie de son mari, et la plus entière soumission à sa personne et à ses volontés quelque tyranniques qu'elles pussent être, même, ce qui arrivait assez fréquemment, lorsqu'elles froissaient sa dignité de femme et de maîtresse de maison; même encore lorsque, par des rapprochements réitérés, il lui rappelait les mauvais jours de jadis qui auraient dû être, pour sa mémoire, des souvenirs de délices.

Vers 1839 ou 1840, depuis peu de semaines à Paris où j'arrivai fraichement médaillé départemental, j'étais comme tous les provinciaux de cette catégorie, avide de tout voir, tout connaître. Dès les premiers jours, admis dans un atelier célèbre, j'étais déjà au courant de tout ce qui se passait quotidiennement dans cette ville et passionnait ses habitants... il fallait tout voir, afin d'en pouvoir parler avec les autres.

En ce moment-là les deux questions qui agitaient le plus, non seulement les Parisiens du grand monde et du monde intellectuel et artistique, mais encore la bourgeoisie et les travailleurs, c'était le théâtre. L'on faisait une question des plus importantes de la prochaine première représentation de *Ruy-Blas* de Victor Hugo, au théâtre de la Renaissance qui était construit à cette intention, place Ventadour. Antenor Joly était nommé directeur ; on y travaillait fiévreusement et pendant que les architectes et les maçons activaient la construction du monument, les sculpteurs, les peintres et les tapissiers se préparaient à l'orner avec toutes les res-

sources de leur art. De son côté, le poète mettait la dernière main à son œuvre et pour ne pas perdre de temps, donnait des auditions aux comédiens qui se présentaient ou lui étaient recommandés pour créer les rôles secondaires de cet ouvrage dont le succès s'affirme depuis plus de soixante ans et pourrait bien durer longtemps encore. C'est à l'occasion d'une de ces auditions qu'un certain hasard que je puis qualifier de providentiel, à cause de ses suites, me plaça un soir face à face dans une même loge de théâtre avec M. et Mme Victor Hugo.

Professionnellement, j'étais en rapport avec les imprimeries, c'est ainsi que je connus un ouvrier qui s'employait souvent à tirer mes épreuves et me racontait chaque fois ses succès dans les théâtres de banlieue où il allait jouer la comédie, après avoir peiné toute la journée à tourner sa presse.

C'était une véritable vocation qu'avait ce pauvre Montet, et il ne manquait pas une occasion d'aller figurer au théâtre. J'allais quelquefois le voir jouer aux Batignolles ou à Montmartre ; à cette époque, son suc-

cès était Mathias, l'invalide, qu'il jouait avec une rondeur qui lui valait des applaudissements à faire crouler la salle.

Un certain jour, ma bonne étoile m'amena à l'imprimerie, et il me fit part que le soir même il irait au théâtre de Grenelle, non pour y jouer, il n'y avait pas spectacle ce jour-là, mais en cas de besoin pour les répliques (son directeur l'en avait prié). « Mais, me dit-il, comme il n'y aura personne dans la salle, je vous le confie, (c'est un secret), Victor Hugo viendra entendre des acteurs qui se sont offerts pour jouer des petits rôles dans sa nouvelle pièce, *Ruy-Blas;* voulez-vous y venir? » J'acceptai avec reconnaissance et l'accompagnai le soir; il me présenta à son directeur qui me plaça dans une avant-scène, obscure comme la salle entière qui, d'ailleurs, était presque vide. Malgré cela, on voyait quelques formes noires s'agiter çà et là, c'étaient des auditeurs qui avaient été admis. Seul dans mon avant-scène, j'attendais, lorsque tout à coup, un garçon de théâtre, une lampe à la main, vint mettre la loge en ordre et me prévint que

M. Victor Hugo, accompagné de sa femme, avait choisi cette loge. Le directeur regrettait de me déranger, mais il me priait de vouloir bien me placer ailleurs.

Je m'empressai de me lever pour partir lorsque, me retournant, je me trouvai face à face avec les nouveaux titulaires de la loge. C'étaient M. et Mme Victor Hugo qui me prièrent de rester et insistèrent, avec tant de courtoisie, que je gardai une place derrière eux. Ils reçurent des visites nombreuses pendant les deux heures qu'ils restèrent là, et me forcèrent, Mme Hugo surtout, à participer à la manne de bonbons, de gâteaux, de boissons glacées et autres friandises, apportées ou envoyées à profusion par ceux qui vinrent les saluer dans cette loge d'honneur, où malgré l'humilité que m'imposaient mon âge et la qualité de mes voisins, je fus traité de la façon la plus aimable. En me quittant mes nouveaux amis me comblèrent de politesses et le souvenir de cette soirée est demeuré l'un des meilleurs de ma jeunesse.

L'acteur Montet, ancien ouvrier imprimeur, a continué le théâtre. Entré à la Comédie-

Française, il y a joué d'une façon satisfaisante pendant plus de 15 ans; il est mort pensionnaire de la maison de Molière.

La seconde question qui occupait les Parisiens, était les conférences que faisait, le dimanche à Notre-Dame, le père Ravignan.

J'assistais, un dimanche, à un de ces sermons-conférences, qui attiraient la foule dans la vaste cathédrale. Au banc-d'œuvre je reconnus Victor Hugo que j'avais déjà vu de près au théâtre de Grenelle; M. de Chateaubriand, M. Berryer, le grand avocat ; M. de Lamartine, Ingres, l'archevêque de Paris, son grand vicaire et d'autres personnages de haute distinction.

A la suite des événements de décembre 1851, Victor Hugo entra activement dans les premières tentatives de résistance parlementaire avec ses amis Michel de Bourges, Schœlcher, Emmanuel Arago, Brives, Charamaule, Joigneaux, Chauffour, Baudin, etc. Il était d'avis de donner immédiatement le si-

gnal de la résistance. C'est lui aussi qui rédigea sur-le-champ un appel au peuple, signé de tous ses amis et affiché dans la soirée. Proscrit dès la première heure, il resta plusieurs jours encore à Paris, hors de sa maison, et ne couchant jamais chez le même ami deux nuits de suite. Il avait d'ailleurs pris ses précautions et avait ceint ses reins d'une ceinture de flanelle qui contenait le nécessaire pour suffire à toutes les exigences du moment. Il partit donc le jour qu'il avait choisi, et arriva à Bruxelles après avoir échappé aux poursuites de la police parisienne. Il descendit dans un très modeste hôtel en attendant le logis qu'il se faisait préparer sur la Grand'Place de l'Hôtel-de-Ville. Sa chambre était située au 1er étage et pour y accéder il fallait traverser une boutique du rez-de-chaussée, mais sa fenêtre donnait sur cette place historique dont les maisons sont des monuments de toutes les époques depuis le gothique du XVe siècle jusqu'aux styles des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. L'Hôtel de Ville qui est un des plus merveilleux spécimens du gothique municipal de la Belgique

(après celui de Louvain pourtant), dressait devant ses yeux d'artiste ébloui sa haute flèche dentelée.

A côté de ces merveilles architecturales, le poète de *Notre-Dame de Paris* pouvait rêver de quelque drame historique en contemplant de sa fenêtre les quatre pavés de la place de l'Hôtel de Ville qui servirent de base solide à l'échafaud sur lequel furent exécutés les comtes d'Egmont et de Horn, victimes de leur patriotisme.

C'est en janvier 1852 qu'il s'installa dans ce logement incommode mais d'un pittoresque qui compensait pour un poète le confortable absent. D'ailleurs il était seul à Bruxelles : ses fils étaient prisonniers à Sainte-Pélagie pour délit de presse, et Mme Hugo et sa fille étaient restées à Paris afin de surveiller les intérêts matériels.

C'est à ce moment que fut publié dans Paris le catalogue de la vente du mobilier de Victor Hugo, mis aux enchères publiques pour cause de départ dans l'appartement qu'il occupait, 37, rue de La Tour-d'Auvergne.

Ce fut une grande émotion dans Paris, chez les amateurs de bibelots précieux, les marchands de curiosités et surtout dans le monde artistique et littéraire. Tout fut vendu, depuis le livre le plus précieux jusqu'à la dernière chaise de cuisine, à ce point que le soir de cette journée tragique, Mme et Mlle Hugo furent obligées, afin de se reposer un peu à la fin de cette épreuve si cruelle, de descendre s'asseoir chez les concierges qui offrirent à ces dames les chaises de leur loge.

RÉCIT DE JULES JANIN

A cette époque le prince des critiques était mon voisin et mon ami, ou plutôt il exerçait sur moi une certaine influence familiale et paternelle qui me faisait des envieux; j'assistai assidûment à ses lundis matin, très recherchés par les grands artistes. Ses familiers habituels étaient Arsène Houssaye, Ricourt, Antonin Moyne, et bien d'autres ; Augustine Brohan y était toujours et y faisait éclater le feu d'artifice de son esprit et son rire communicatif; elle y triomphait, surtout lorsqu'elle consentait à rester au déjeuner qui terminait joyeusement ces réunions hebdomadaires auxquelles j'étais invité de fondation. Elle aimait peu Victor Hugo, mais elle avait été, comme nous tous, profondément émue de ce qui se passait. Ce ca-

talogue, cette vente surtout l'avait attendrie pour l'entourage du maître et pour le maître lui-même. C'était un hommage de valeur...

Voici comment Jules Janin raconte ce lamentable épisode de la vie du grand poète (1).

C'est tellement beau que le lecteur me saura gré de le lui donner en grande partie.

« Je fus saisi d'une envie énorme d'accomplir un dernier pèlerinage sur ces hauteurs poétiques: oui, je veux les revoir une dernière fois, ces nobles murailles qui contenaient tant de génie et tant de jeunesse, tant de beauté et tant de gloire,

Fuit Ilium et ingens.

l'heure était propice, il était près de minuit : les étoiles brillaient dans le ciel limpide et clair: *la voix intérieure* chantait sa douce complainte

On entend cette voix et l'on rêve longtemps

on eût dit tout à fait cette nuit calme et sereine où la comète errante en 1843, s'en al-

1 Jules Janin, *Histoire de la Littérature dramatique*.

lait frapper de sa main ornée d'étoiles à la porte d'Arago, le grand; à cette heure l'observatoire est veuf de son génie, et la comète obéissante n'ira plus frapper à cette porte illustre, où elle ne trouverait personne à qui parler. Ouvrez, disait-elle, ouvrez, maître, à votre vassale et la bénissez avant qu'elle disparaisse allant chercher dans l'espace un siècle plus heureux que celui-là.

« J'allais donc, rêvant à la poésie, à ses destinées, à la misère inévitable : Homère aveugle et Milton; Ovide, chez les Sarmates; Cervantès à l'hôpital; André Chénier, sur l'échafaud. Comment sont-ils morts? Sénèque, Pétrone, arbitre élégant des élégances romaines; Lucain, Juvénal? Ainsi, rêvant à ces inspirés du ciel, à ces outragées de la terre, j'arrive enfin par des sentiers connus à cette maison que l'orage a frappée. La maison domine la colline, elle a la ville à ses pieds : par une ruelle ouverte, on longe le jardin qui va en pente, et de là vous pouvez voir les fenêtres où tant de fois nous nous étions assis, en contemplant la fumée et le bruit de là-bas.

« O miracle! ô bonheur cette maison que nous pensions déserte était encore habitée,

Poète, ta fenêtre était ouverte au vent.

« A cette fenêtre ouverte, une jeune fille, en robe blanche, ses deux bras repliés sur la poitrine, ses cheveux noirs que contient à peine un filet à la façon de Camille de Corneille, regardait en silence la ville endormie à ses pieds! O chaste et naïve apparition d'une honnête et sincère douleur! A quoi donc pensait cette enfant, à quels rêves s'abandonnait ce jeune cœur, que disait cette âme attentive aux douleurs de son père exilé? A quoi répondait ce silence, et quelles prières s'exhalaient vers le ciel de la patrie absente, vers ce beau ciel que ses yeux ne doivent plus revoir.

« Ah! te voilà donc seule en cette maison abandonnée et vide, attendant l'heure qui doit t'emporter, ô digne sœur de Léopoldine, ô beauté que les poètes et les écrivains de ce temps-ci, les jeunes et les vieillards de M. Lacretelle au poète des *Contes d'Espagne et d'Italie*, de Béranger à l'auteur de

Lucrèce, de Chateaubriand à l'éloquente Delphine, de Lamartine à Georges Sand ont saluée avec tant d'orgueil les uns et les autres; ils semblaient dire, en la voyant belle, charmante et résignée... et voilà le plus beau poème de ce siècle! Enfant sérieuse, au milieu de tant de gloire, cherchant le silence au plus fort de tout ce bruit, un grand courage, un grand cœur, naguère la fée et le charme de cette maison, à cette heure, l'ineffable consolation de tant de douleurs! Elle avait vu, stoïque et sans verser une larme le désastre de cette journée, et maintenant que rien ne restait dans ces murailles dévastées, pas un lit, pas un fauteuil, et pas un miroir, elle était semblable à ces femmes grecques que nous montre Sophocle après Troie en flammes, cherchant de quel côté la voile hostile va venir : elle se tenait silencieuse, immobile et calme à la fenêtre ouverte, pendant que sa mère, assise à l'autre fenêtre, qui était fermée, et sans rideaux (les rideaux avaient été vendus comme tout le reste) attendait, elle aussi, que vînt le jour suprême.

« Elles étaient seules dans ce désert, de temps à autre, la mère à la fille (et de cette voix charmante) disait une bonne parole, et la fille, tournant à demi cette tête que l'étoile éclaire de ses plus douces clartés, répondait par un sourire! De ce luxe intérieur, de cet amas de belles choses, de ces tentures, faites pour des reines, faites pour elles, de ces tapis à leurs pieds, de ces voûtes dorées sur leur tête, il leur restait deux chaises de paille empruntées au portier de la maison.

« Et moi, l'espion attendri et respectueux de ces misères presque royales, je ne pouvais détacher ma vue et mon cœur de cette mère et de cette enfant réservée à de si glorieux et tristes destins. Songeant aux enchantements passés, au réveil de tant de choses, au signal donné, par cet homme, à tant de beaux arts, je remplissais, de nouveau, ces salons dévastés, de l'admiration, des respects, des élégies, de la causerie intarissable! De nouveau j'appelais à ce rendez-vous de chaque jour, les poètes, les musiciens, les peintres renommés, les belles

personnes, les grands noms de toute l'Europe, les persécutés de tous les rois, les proscrits de tous les peuples; j'entendais, de la place où j'étais, le murmure animé de tous ces beaux esprits, jeunes gens et vieillards, qui se réunissaient autour de cette gloire de notre siècle! Ah! misère, ah! deuil immense! Acre fumée de la gloire, et comme il avait raison de s'écrier le poète en ses *Contemplations* :

L'homme fantôme errant, passe, sans laisser même
Son ombre sur la mer.

« Du fond de mon âme et du fond de mon cœur, j'envoyai mes adieux à ces deux femmes, à ce grand poète, à tant de souvenirs de notre jeunesse envolée, et je revins enfin, les yeux pleins de larmes... De temps à autre, je me retournai pour revoir une dernière fois cette blanche apparition.

Sa fenêtre est pourtant pleine d'ombre!

Victor Hugo, après un long séjour à la place Royale, avait transporté ses pénates

rue de la Tour-d'Auvergne dans une vaste, calme et solitaire maison propice à la rêverie et au travail, et des fenêtres de laquelle on aperçoit Paris en panorama, espèce d'océan immobile qui a sa grandeur comme l'autre. On traversait une cour déserte, l'on montait, et au premier l'on trouvait le logis hospitalier du poète, modeste demeure pour un si grand nom, et où les étrangers venus de loin pour le saluer, s'étonnaient de ne trouver ni portiques, ni colonnes de marbre.

Dès l'antichambre, le goût particulier du poète se déclarait, car nul n'a plus imprimé le cachet de sa fantaisie aux lieux qu'il habitait : des fontaines chinoises, des vases en faïence de Rouen, des armoires en laque du Japon décoraient cette première pièce.

De ce petit salon, on entre dans la chambre à coucher du poète qui ressemble un peu à la chambre de la Tisbé, sur les étagères et les bahuts s'entassent des porcelaines du Japon, de Rouen, etc., des verreries de Venise et de Bohême. Tout le poème domestique va être démembré et vendu, hémistiche par

hémistiche ; nous voulons dire fauteuil par fauteuil, rideau par rideau. Espérons que les nombreux admirateurs du poète s'empresseront à cette triste vente qu'ils auraient dû empêcher en achetant par souscription le mobilier et la maison qui le renferme pour les rendre plus tard à leur maître ou à la France s'il ne doit pas revenir. En tous cas qu'ils songent que ce ne sont pas des meubles qu'ils achètent, mais des reliques.

(*La Presse* du 7 juin 1852.)

Le lendemain, avant de quitter Paris, Mme Victor Hugo se présentait au n° 11 de la rue Montparnasse, chez Sainte-Beuve. Elle venait lui demander de ne rien écrire contre son mari, tant que celui-ci serait en exil.

Cette demande fut parfaite en toute simplicité et toute noblesse, sans allusion au passé, sans un reproche, sans une plainte.

Sainte-Beuve fut ému, il promit et il a tenu sa promesse.

(BIRÉ, *Victor Hugo après 1852.*)

TABLE DES MATIÈRES

Préface 1
Avant-propos 7

PREMIÈRE PARTIE

VICTOR HUGO — SOUVENIRS INTIMES

CHAPITRE PREMIER

Le Banquet des Proscrits. — Discours de Victor Hugo. 11

CHAPITRE II

Hauteville-House. — Salle de billard. — Salon de Tapisserie. — La galerie de chêne. — La chambre de Garibaldi. — Le Belvédère. . . 21

CHAPITRE III

La vie de famille à Hauteville-House. — La voisine. — La carte forcée. — Chez Mme Drouet. — Promenades quotidiennes et excursions avec le maître. — Notre visite aux dolmens ; grandiose improvisation. — Voyage de l'auteur à Paris et retour. 47

CHAPITRE IV

John Brown. — Article de Jules Janin et lettre de Lamartine. — Publication des *Misérables*. — L'album des dessins de Victor Hugo : collaboration de Théophile Gautier 69

CHAPITRE V

Fausse générosité. — Deux lettres caractéristiques. — Victor Hugo à son éditeur. — Auguste Vacquerie à Mme Victor Hugo. — Encore les dessins du maître. — Quelques lignes de Théophile Gautier. 95

CHAPITRE VI

Activité de Mme Victor Hugo, fondatrice de la crèche et du dîner des enfants pauvres. — Marianne, la cuisinière bretonne; sa néfaste influence. — Le dévouement de Kesler. 109

CHAPITRE VII

Mme Victor Hugo : son intarissable bonté; ses confidences. — Histoire d'un flagrant délit. — Un crêpage de chignons homérique. — Adèle Hugo : scène de famille. — Une soirée historique : rupture de Victor Hugo avec le prince Louis Napoléon. — Le banquet des *Misérables* 121

CHAPITRE VIII

Le mariage de Charles Hugo. — Mme Drouet. — Le pique-nique annuel échoue. — Les projets de la belle Juliette. — Les moyens de séduction d'une jolie femme sur le retour. — Les origines d'une liaison durable. — Un voyage à Cythère; l'amant, la maîtresse et l'ami, ou l'étrange aventure de Célestin Nanteuil. 153

CHAPITRE IX

Maladie et mort de Mme Hugo. — Rentrée de Victor Hugo à Paris. — Mon attitude à l'égard de Mme Drouet triomphante. — Je me retire. . . 165

CHAPITRE X

Après la mort de Victor Hugo. — Autour du lit de parade. — Affligeant spectacle 177

DEUXIÈME PARTIE

L'ILE DE GUERNESEY 183

APPENDICE

Notes et souvenirs personnels. 225

Imp. PAUL DUPONT. — Paris, Ier Arr. — 98.7.02.

PQ
2293
C4

Chenay, Paul
Victor Hugo à Guernesey

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY